LA GRANDE RAZZIA

TOME II – LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE



ROBERT CASANOVAS

ROMAN HISTORIQUE



Résumé

La Grande Razzia, Tome II - La Campagne d'Égypte (1798–1801)

Deuxième volet d'une saga historique en quatre tomes consacrée aux spoliations napoléoniennes, ce roman raconte la plus spectaculaire des razzias : l'expédition d'Égypte.

Le 19 mai 1798, trois cents navires appareillent de Toulon. À leur bord : une armée de quarante mille soldats et cent soixante-sept savants. Leur destination est secrète. Leur mission, elle, ne l'est que pour le public.

Berthollet qualifie cette entreprise, dans ses notes privées, *d'opération d'acquisition* . Bonaparte, lui, dit *expédition scientifique* . Ce sont les deux noms d'une même réalité que le roman suit pas à pas, depuis la prise de Malte jusqu'aux rives du Nil. Et jusqu'aux ateliers parisiens où naîtra la *Description de l'Égypte* .

À travers les carnets de Denon, les théodolites de Jomard, les bocaux de Geoffroy Saint-Hilaire et les silences de Berthollet, c'est la mécanique intime du pillage éclairé qui se révèle : la beauté du geste érudit et la violence de la razzia qu'il dissimule. Et, dans les marges, Hassan ibn Youssef — interprète, témoin, mémoire — note ce que les hommes de savoir n'écrivent pas.

Au bout du voyage, une question demeure sans réponse : quelle différence y a-t-il entre emporter une chose et emporter son image ? La Pierre de Rosette est à Londres. Les estampages sont à Paris. L'Égypte, elle, reste au bord de son fleuve.

L'auteur

Robert Casanovas, qui a déjà publié « *La chambre volée* », « *Le testament était un faux* » et « *Pillage* », est professeur agrégé honoraire, membre de la Société des Gens de Lettres. Juriste passionné par l'histoire des collections artistiques, il a consacré de longues années à l'étude des appropriations d'œuvres d'art par les États. Président de l'ONG International Restitutions, il a produit de nombreux travaux académiques sur le sujet.

ISBN 9782488999212

La grande razzia
Roman historique en quatre tomes
Robert Casanovas
casanovas@hotmail.com
Dépôt légal avril 2026 – livre numérique et version papier
© 2026 Casanovas. Tous droits réservés
ISBN : 978-2-488999-21-2
www.international-restitutions.org

Couverture : Reproduction à taille réelle de la pierre de Rosette insérée dans un théâtre d'optique, au Musée Champollion de Vif (Isère, France)
17 juillet 2022 – Julien Peytard



Version française
Tome II
1798-1801 – La campagne d'Égypte
Édition définitive revue et corrigée

Du même auteur :
La chambre volée (roman historique)
Le testament était un faux (roman historique)
Pillage (roman historique)
La grande razzia – Tome I – La naissance du système (roman historique)

AVERTISSEMENT

Ce roman est une fiction historique fondée sur des recherches réelles.

Les œuvres mentionnées ont bien existé et, pour la plupart, ont été prélevées lors des conquêtes françaises entre 1794 et 1813.

La plupart des personnages ont existé.

Le déroulement des événements retrace des faits authentiques et vérifiés.

Pour les besoins de la narration, des personnages, des scènes et des dialogues ont pu être imaginés.

La version originale du roman, rédigée en français, a été traduite en plusieurs langues étrangères. Les versions traduites peuvent comporter des erreurs linguistiques, des contresens ou des approximations.

TABLE DES MATIÈRES

Tome II

Chapitre I : L'Orient en armes

Chapitre II : La remontée du Nil

Chapitre III : Le temps des savants

Chapitre IV : La débâcle et le retour

LA GRANDE RAZZIA

Roman historique en quatre tomes

TOME II - LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE (1798-1801)

CHAPITRE I : L'ORIENT EN ARMES

I - De Toulon à Malte

Le 19 mai 1798 au matin, Claude-Louis Berthollet ramassa sur le quai de Toulon un fragment de cordage goudronné et le porta au nez. Autour de lui, plus de trois cents navires faisaient leur appareillage dans un vacarme de chaînes et de commandements.

Le cordage sentait le goudron de pin de Scandinavie, le sel de Méditerranée et, plus doux, une résine végétale qu'il mit un moment à reconnaître — du mastic de Chio, sans doute. Il le glissa dans sa poche pour l'analyser à bord. Le quai vibrait sous ses pieds. Cette odeur lui rappelait le *Bel Paese*.

En 1796, Bonaparte l'avait envoyé en Italie avec Gaspard Monge pour choisir dans les collections des princes italiens ce qui méritait d'aller au Louvre. Ils avaient parcouru les palais de Milan, de Bologne, de Rome, notant les titres et les dimensions. Les tableaux avaient ensuite voyagé dans des caisses, encadrés séparément, emballés dans des couvertures. Certains étaient arrivés abîmés. D'autres non.

L'expédition ferait la même chose qu'en Italie, à plus grande échelle. Ce que Bonaparte appelait expédition scientifique, Berthollet l'appelait, dans ses notes privées et plus exactement, opération d'acquisition.

La différence, c'était l'Égypte. L'Italie avait des collectionneurs, des marchés, des prix. L'Égypte avait des tombes scellées depuis trois millénaires.

Sur le pont de l'*Orient*, navire amiral de cent vingt canons, Bonaparte regardait la flotte s'ébranler. Les hommes ignoraient encore où elle allait.

Monge griffonnait des équations sur la couverture de son carnet pendant que les navires manœuvraient. Il ne regardait pas le quai, ni rien de ce qui ne se laissait pas calculer. La mine crissait sur le carton.

Plus bas, dans l'entrepont C, Edme-François Jomard tendait une ficelle entre deux poulies pour mesurer la longueur d'un couloir. Ancien élève de la première promotion de Polytechnique, âgé de vingt ans, il quittait la France pour la première fois. La ficelle indiquait trois mètres soixante-deux. Il compta les membrures que le couloir longeait, rapporta sa mesure à l'écartement des couples et en tira une estimation de la longueur du navire, à quelques mètres près. Personne ne la lui avait demandée.

Joseph Fourier, mathématicien de trente ans, s'était installé dans une cabine du pont supérieur avec une pile de mémoires sur les équations algébriques qu'il n'ouvrirait pas de la traversée. Une civilisation entière à mesurer l'avait décidé à embarquer. De la science de terrain, il n'avait aucune pratique.

Dominique-Vivant Denon, écrivain et diplomate, avait pris place sur la frégate la *Junon*, qui ouvrait la marche de l'escadre avec deux autres frégates. Il contempla longuement l'horizon vide.

Dans sa cabine exiguë, il rangeait son matériel pour la troisième fois depuis l'embarquement. Les carnets de croquis d'abord, classés par format. Les fusains dans leur étui de cuir. Les plumes, les encres noire et bistre, les pinceaux de différentes grosseurs roulés dans une toile. Il connaissait cet ordre par cœur, chaque outil à sa place, comme un grammairien connaît sa langue, et le refaire lui donnait l'impression de tenir quelque chose. L'Égypte n'avait toujours pas de forme dans son esprit. Son matériel, lui, en avait une. Si tout le reste allait de travers, il aurait au moins ses fusains en ordre.

Bonaparte l'avait recruté par une lettre de dix lignes. *Vous dessinerez les monuments.* Cela lui avait suffi. Il avait accepté sans demander où, ni quand, ni dans quelles conditions.

La flotte mit plusieurs heures à sortir de la rade. Sur le rivage, des mouchoirs s'agitaient encore quand les premières voiles doublèrent la pointe. Denon regarda la côte s'éloigner.

— Vous avez peur ? lui demanda un officier de la *Junon*.

— Peur ? Non, monsieur. Hâte. Ce n'est pas du tout la même chose.

Pendant que les navires gagnaient le large, il dessina les côtes et les îles dans la lumière du matin. Ce croquis figurerait des années plus tard parmi les planches de la première édition de son *Voyage*.

Six semaines séparaient Toulon de l'Égypte, avec une escale à Malte. La flotte traversa la Méditerranée dans un silence de navigation relatif, et elle évita Nelson par chance autant que par discipline.

Les premiers jours, la mer fut calme. Les savants envahirent les ponts avec leurs instruments, notant la direction des vents. Jomard calculait la vitesse de la flotte en comptant les nœuds. Les naturalistes pêchaient des spécimens au filet. Les carnets de Denon se remplissaient de voiles gonflées, de coques sombres, de reflets sur l'eau. Il dessinait la mer moins bien que les monuments, mais il s'y essayait.

Bonaparte, lui, passait ses journées à lire. Il avait embarqué une bibliothèque de campagne choisie avec soin. Les campagnes d'Alexandre, les commentaires de César, l'histoire de Polybe, les relations des voyageurs arabes en Égypte. Il lisait vite, cornait les pages, annotait les marges d'une écriture serrée. Un matin, Monge le surprit à relire le voyage de Volney en Syrie et en Égypte, paru onze ans plus tôt.

— Volney est pessimiste, dit Bonaparte sans lever les yeux. Il n'a vu que la décadence. Nous, nous verrons les sources.

Bonaparte referma le livre et le posa sur ses genoux. Monge connaissait ce trait. Bonaparte ne lisait pas pour être contredit, il cherchait des précédents à ce qu'il voulait déjà faire. Monge n'insista pas.

La bibliothèque de l'*Orient* tenait lieu d'institution. Bonaparte en avait fait une petite académie flottante, avec des lectures à voix haute le soir et des discussions sur l'histoire ancienne de l'Égypte. Autour de la table de la grande cabine se retrouvaient les principaux savants et les officiers qui avaient du goût pour les lettres. On lisait Hérodote, on discutait Thucydide, et l'on finissait souvent, très tard, sur les causes de la chute de Rome. Bonaparte présidait et intervenait souvent, avec une culture historique qui étonnait les professeurs de l'Institut.

— Pourquoi les civilisations meurent, cela m'est égal. Pourquoi elles durent, voilà ce que je veux comprendre. L'Égypte a tenu trois mille ans. Qu'est-ce qui tient un État pendant trois millénaires ?

Fourier avança une hypothèse sur la régularité des crues du Nil et la prévisibilité des récoltes. Il aimait les exemples historiques parce qu'ils donnaient aux idées abstraites le poids de la durée. Des millénaires de crues régulières valaient une démonstration que les mathématiques seules ne pouvaient pas produire. Il voyait là une civilisation qui avait résolu l'irrigation, l'architecture, l'astronomie, bien avant l'algèbre qu'il enseignait à ses étudiants. Il en parlait en chiffres plutôt qu'en mots. Berthollet parla de la concentration du pouvoir dans une administration centrale. Denon, invité ce soir-là à bord de l'*Orient*, avoua qu'il n'en savait rien et qu'il comptait sur les monuments pour le lui dire.

Bonaparte se pencha vers Berthollet.

— En Italie, nous avons négocié avec des princes. Ici, pas de princes. Des tombes, des monuments que personne ne revendique. Ce que nous prendrons n'a plus de propriétaire vivant depuis longtemps. La différence est considérable.

— L'absence de propriétaire vivant, général, n'a jamais fait l'absence de propriétaire.

Berthollet l'avait dit à voix basse, et Bonaparte avait déjà repris son livre. Depuis Venise, depuis Milan, il savait que le mot juste et le mot efficace n'étaient pas toujours les mêmes. C'était le prix de l'expédition, accepté en montant sur l'*Orient*. Il garda encore un moment les yeux sur la flamme de la lampe, qui fumait.

Le dixième jour, le temps changea. Un vent du nord-ouest força la flotte à modifier sa route. Les navires se dispersèrent avant de se regrouper sous les ordres de l'amiral Brueys. Des soldats tombèrent malades. Plusieurs savants aussi, dont Monge, qui passa deux jours allongé dans sa couchette, pâle, une bassine à portée de main, incapable d'ouvrir un livre pour la première fois depuis des années. Il ne se plaignait pas. Il attendait que son corps veuille bien reprendre le travail, et ceux qui le connaissaient savaient que ce silence-là n'était pas de la sérénité.

Denon continua ses dessins depuis le pont, insensible au mal de mer. La mer était d'un bleu qu'il n'avait jamais vu en peinture, un bleu violent, sans rapport avec les marines de Claude Lorrain. Pour le rendre, il aurait fallu peindre la mer autrement. Il ne connaissait personne qui l'eût fait.

La question de la destination resta longtemps sans réponse.

Bonaparte avait remis aux officiers des instructions scellées à n'ouvrir qu'en mer. Les soldats spéculaient. On entendait les noms les plus divers. L'Angleterre, le Portugal, l'Irlande, les Antilles, Malte, l'Inde. Les mieux informés murmuraient l'Égypte, mais le nom semblait si lointain que peu osaient y croire.

Quelques jours plus tard, Bonaparte laissa comprendre à ses officiers supérieurs quelle était la destination, que la proclamation à toute l'armée ne révélerait officiellement que le 22 juin, après Malte. L'Égypte. La côte africaine de la Méditerranée. Le Nil, les pyramides, les déserts, les ruines de Thèbes et de Memphis. La rumeur gagna vite les savants. Berthollet pensa aussitôt aux eaux

du Nil et au natron égyptien. Monge, encore pâle, dit qu'il espérait surtout qu'on trouverait de l'eau potable. Jomard ne demanda rien. Il préférait savoir d'avance ce qu'il allait voir, et passa deux heures enfermé dans sa cabine à relire ses notes sur les systèmes d'irrigation antiques.

Denon sortit Hérodote de son sac. Le livre s'ouvrit de lui-même à l'évocation des pyramides. Il parcourut la description du lac Moeris, du labyrinthe de Hawara, des pyramides de Gizeh vues par le voyageur grec cinq siècles avant notre ère. Deux mille trois cents ans séparaient Hérodote de ce moment. Les pyramides, elles, étaient toujours là. Denon ferma le livre sans marquer la page.

Après avoir longé la côte de la Sicile à distance prudente, l'escadre avait mis le cap au sud-est. Le soleil se levait plus tôt, se couchait plus tard, et la chaleur montait. Pour beaucoup de soldats qui n'avaient jamais quitté le nord de la France, cette mer était déjà le bord du monde connu. Ils regardaient l'horizon avec une curiosité inquiète, accoudés aux bastingages brûlants.

La nuit du dix-huitième jour fut la plus claire de la traversée. L'air gardait la chaleur du jour et sentait le goudron et le sel. Pas un nuage. Une lune au dernier quartier, levée depuis peu, posait sur l'eau une lumière froide et précise. Les voiles blanches des frégates brillaient comme du papier humide. Les coques noires des vaisseaux de ligne découpaient des ombres nettes sur l'eau calme. On entendait à peine les vagues — le grincement lent des mâts, le battement sourd des voiles qui cherchaient le vent — et, de très loin, une voix humaine, ou le cri d'un oiseau de nuit.

Vers minuit, un canot de l'*Orient* accosta la *Junon*. Bonaparte avait pris l'habitude de ces rondes nocturnes, seul ou presque, pendant que ses officiers dormaient, et visitait parfois les frégates d'avant-garde. Il rejoignit Denon et s'accouda au bastingage sans rien dire pendant un long moment.

— Vous dessinez mieux la nuit que le jour.

— La nuit supprime les détails inutiles. Il ne reste que les formes. C'est plus honnête. Là-bas… — il chercha le mot — là-bas, rien de nouveau, tout a déjà été vu. Dessiné avec précision ? Rien. Hérodote décrit les pyramides sans en faire le relevé. Strabon les mentionne sans les comprendre. Moi, je voudrais rapporter des images dont personne ne pourra dire qu'elles sont approximatives.

Bonaparte ne répondit pas. C'était une façon de penser qu'il comprenait. Au loin, à bâbord, on distinguait une ligne sombre qui pouvait être la côte sicilienne ou une masse nuageuse basse. Ni l'un ni l'autre ne demanda à l'officier de quart ce que c'était.

Cette même nuit, à plusieurs jours de mer vers l'ouest, l'escadre de Nelson cherchait la flotte française sans savoir où elle se trouvait. Si les vents avaient soufflé autrement, tout ce que Denon emporterait dans ses carnets aurait sombré avec les navires.

Le 9 juin, après trois semaines de navigation, les navires français se présentèrent devant La Valette.

L'île de Malte, tenue depuis 1530 par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, gardait l'entrée de la Méditerranée orientale avec ses fortifications réputées imprenables.

Bonaparte convoqua ses principaux généraux et les savants devant les remparts.

— Ces murailles ont résisté à quarante mille Turcs en 1565. Mais les chevaliers qui les défendent aujourd'hui sont vieux, divisés et sans argent. Nous n'aurons pas besoin d'un siège. Il suffira de débarquer.

Le général Louis Desaix, officier au profil d'ascète qui commandait une des divisions de l'armée, intervint.

— Général, ces divisions de l'Ordre, vos informations sont-elles sûres ?

— Divisés en factions rivales. Le Grand Maître est faible. Ils ne se battront pas. Nous entrerons sous peu.

Monge crut devoir poser une question.

— Général… Malte n'est pas en guerre avec la France. L'Ordre est souverain, reconnu depuis des siècles. Le pape, les puissances catholiques… Quelle justification donnerez-vous ?

— Monge, mon cher ami, tu es un mathématicien. Calcule combien de temps nous pouvons tenir en Égypte si les Anglais bloquent nos routes. Malte, c'est le verrou. Quant à la justification diplomatique, ce n'est pas de ton ressort. Mon aide de camp s'en occupe.

Monge se tut. Il venait d'apprendre où passait la limite.

Le débarquement s'effectua simultanément en plusieurs points de l'île et prit les défenseurs au dépourvu. La résistance dura deux jours. Malte capitula le 12 juin.

L'inventaire révéla des quantités stupéfiantes de métaux précieux, de quoi financer plusieurs mois de campagne. Denon, qui avait pu débarquer le 14 juin, parcourut la grande salle du trésor que les commissaires inventoriaient caisse par caisse.

La richesse de l'Ordre était d'abord monétaire, faite de lingots d'argent, de pièces d'or, d'orfèvrerie liturgique. Plusieurs millions de francs selon l'estimation de Berthollet.

Mais ce qui retint Denon était ailleurs. Dans la sacristie de la cathédrale Saint-Jean, les soldats décrochaient des tableaux. La voûte de la nef — un cycle monumental de Mattia Preti sur la vie de saint Jean-Baptiste, peint directement sur la pierre entre 1661 et 1666 — était imprenable. Trop grande, trop fixe. On la laissait. Les tableaux de chevalet, eux, se prenaient.

Il identifia plusieurs toiles, des portraits de grands maîtres de l'Ordre, et une *Résurrection de Lazare* d'école napolitaine qu'on roulait sans précaution.

Denon aperçut aussi ce qu'on ne prenait pas. À l'oratoire de la cathédrale se trouvait la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, la plus

grande toile du Caravage, trois mètres soixante sur cinq mètres vingt de tempête noire et rouge. Le bourreau se penche sur le corps décapité dont le sang forme une mare. Dans ce sang, le peintre a tracé sa signature, *f. Michelangelo*. La seule toile qu'il ait jamais signée.

Un soldat s'approcha pour estimer si on pouvait la décrocher. Denon lui posa la main sur le bras.

— Celle-là ne partira pas. Elle a été peinte pour ce mur. Elle mourrait sur un navire.

Le soldat regarda Denon un moment, puis la toile, puis haussa les épaules et alla voir ailleurs. Le tableau resta.

Il inscrivit dans son carnet les dimensions, le sujet, la signature, et demeura devant la toile sans écrire. Ce tableau avait une propriété rare. Il examinait le spectateur en retour. Le bourreau, penché sur le mort, ou le geôlier qui tourne la tête, semblait interroger celui qui observait la scène — et toi, qu'est-ce que tu emportes ?

L'orfèvrerie de l'Hôpital de l'Ordre — bassins de table, chandeliers, ciboires — fut entièrement saisie. L'hôpital de Malte avait des sols en marbre, des tapisseries, une argenterie qu'on disait unique en Europe. Elle fondrait en barres. Les malades qui viendraient ici mangeraient dans des écuelles d'étain.

Chaque conquête payait la suivante — toujours le même mécanisme, pensa-t-il, en regardant un chandelier passer de main en main.

Il y avait aussi *La Tenture des Indes*, série de tapisseries tissées aux Gobelins d'après des cartons inspirés des peintures rapportées du Brésil par le prince Jean-Maurice de Nassau-Siegen — éléphants, perroquets, forteresses tropicales, scènes de cour, aux couleurs encore vives. Le roi de France avait donné à l'Ordre ce que l'armée de France, cette fois, laisserait en place.

Il nota les dimensions. Deux mètres cinquante de haut, cinq mètres de large environ pour les plus grandes. Laine et soie. Elles

pouvaient être roulées. Personne ne les roulait. Les soldats n'en avaient pas eu le temps, ou n'en avaient pas compris la valeur.

— Laissez les tapisseries, dit Denon au sous-officier qui supervisait l'inventaire. Elles viennent de France, Louis XIV les a offertes à l'Ordre.

Dehors, on chargeait les caisses sur les chaloupes. L'or, l'argent, les tableaux désignés. La bibliothèque de l'Ordre, des milliers de volumes en latin, en français, en arabe, en turc, resterait presque entière sur ses rayonnages. Pas de place. Pas de temps. Les soldats de la Révolution pillaient vite. Les érudits ramassaient derrière eux ce qui restait.

Il y avait là des incunables, des manuscrits médiévaux, des traités de navigation et de cartographie accumulés depuis le douzième siècle. Les soldats ne savaient pas quoi faire des livres. Un sergent demanda si cela valait quelque chose. Denon répondit oui, certains. Le sergent fit remarquer qu'il n'avait pas de caisses. Denon en trouva deux et y mit lui-même les manuscrits les plus anciens. Une centaine de volumes, choisis à l'instinct, sans catalogue, sur la seule foi d'un parchemin plus jauni que les autres. Le reste fut laissé sur les rayonnages.

Il y demeurerait. Après le départ des Français, la bibliothèque de l'Ordre deviendrait la bibliothèque publique de Malte.

« La Flandre avait été méthodique, l'Italie savante, Malte hâtive. Chaque campagne pillait selon le temps disponible et les hommes présents. L'Égypte serait autre chose. Pas une ville à vider en trois jours, mais un pays à traverser pendant des mois. Le pillage y serait lent. » Berthollet l'écrivit dans ses observations, en regardant les chaloupes chargées s'éloigner vers les navires.

La flotte leva l'ancre le soir du 19 juin. Sur le pont, Denon regardait La Valette s'éloigner. Une ville de pierres blondes, des remparts qui descendaient jusqu'à la mer, des clochers baroques. Il savait déjà qu'il ne reverrait pas Malte. Dans les cales, les caisses

étaient empilées avec l'or et l'argenterie. Dans ses carnets, les fortifications, la cathédrale, le port.

L'or, on le refondrait. Les tableaux roulés dans les cales, personne ne les rapporterait.

II - D'Alexandrie au Nil

Le 1er juillet, après une traversée pendant laquelle les Français avaient évité Nelson à plusieurs reprises, les vigies signalèrent les côtes basses de l'Égypte. Une odeur de sable chaud et de sel. Monge était sur le pont dès l'aube.

— Alexandrie. Euclide, Ératosthène, Ptolémée. Sept cent mille volumes brûlés. Regardez ce qu'il en reste ! s'exclama Bonaparte.

Monge scruta la côte.

— Je m'attendais à… enfin, à autre chose, général. Une bourgade délabrée. Où sont les temples, les palais ? La grande bibliothèque ?

Bonaparte sourit.

— Disparu. Romains, Byzantins, Arabes, Ottomans. Il ne reste que les pierres. C'est pour ça que nous sommes là.

Le débarquement commença dans la soirée, dans une houle forte. Les chaloupes déposèrent les soldats sur les hauts-fonds. Ils sautèrent dans l'eau et pataugèrent jusqu'à la plage dans l'obscurité chaude. L'odeur les atteignit avant les maisons. Sel, pierre chauffée, poisson, fumée d'une ville ancienne qui ne s'attendait pas à être surprise.

Les savants débarquèrent le lendemain, en fin de journée, une fois la ville prise. Alexandrie n'était pas ce qu'ils avaient lu. Dix mille habitants, des rues étroites, des maisons de brique crue qui s'effritaient.

Denon posa pour la première fois le pied sur le sol égyptien et regarda autour de lui avec une déception qu'il ne chercha pas à cacher.

— Est-ce vraiment ça ? Des ruines et des masures ?

La colonne de Pompée se dressait à cinq cents mètres, seule dans le ciel de sable. Vingt-sept mètres de granit rouge d'Assouan sur un piédestal de pierres de taille. Elle n'avait aucun rapport avec Pompée. Elle avait été érigée vers 297 après notre ère en l'honneur de l'empereur Dioclétien, après qu'il eut écrasé une révolte alexandrine.

Le fût était monolithe, un seul bloc de vingt mètres et demi de haut, près de trois cents tonnes, poli il y a quinze siècles, toujours lisse au toucher sous la poussière. Le chapiteau corinthien au sommet avait perdu quelques feuilles d'acanthe mais restait lisible. Jomard en prit les mesures avec ses instruments. Diamètre à la base, deux mètres soixante et onze ; sur les deux tiers supérieurs, environ deux mètres cinquante. La colonne était légèrement fuselée. Les artisans avaient calculé l'illusion d'optique qui rendrait le fût parfaitement droit à l'œil depuis le sol. Le calcul tenait encore.

Au piédestal, des blocs épars portaient des fragments d'inscriptions hiéroglyphiques, probablement arrachés à un temple pharaonique antérieur. Les Romains avaient pillé les temples pour bâtir, les Arabes les constructions romaines, les Ottomans les constructions arabes. La colonne de Pompée reposait elle-même sur des pierres qui avaient déjà servi ailleurs.

Denon dessina la colonne sous trois angles. Face, trois quarts, profil depuis le nord. Le monument resterait là, condamné à servir de point de repère aux navires entrant dans le port. Son dessin rejoindrait les planches de la *Description*, et irait à Paris, à Londres, à Vienne.

Alexandrie décevait, trop de siècles s'y superposaient. Les savants regardaient déjà vers le Nil.

La prise de la ville avait coûté environ cent cinquante morts et blessés français. Kléber, touché à la tête, avait survécu. Bonaparte avait établi son quartier général dans le palais du gouverneur

ottoman et convoqué les notables pour leur expliquer, dans une proclamation traduite en arabe, que l'armée française venait libérer l'Égypte de la tyrannie mamelouke et châtier ceux qui outrageaient le sultan ottoman, ami de la France.

— Peuples d'Égypte, proclamait le texte, on vous dira que je viens détruire votre religion. Ne le croyez pas. Répondez que je viens vous restituer vos droits et punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mamelouks, Dieu, son Prophète et le Coran. Nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte ?

Pendant que Bonaparte organisait l'administration d'Alexandrie, les savants commençaient leurs premiers travaux. Denon chercha les traces de la grandeur ptolémaïque. Il en trouva peu, quelques blocs remployés dans des murs de brique.

Denon passa sa première nuit sans dormir. Les rues continuaient de bruire d'une vie nocturne qu'il n'avait encore jamais entendue. Des voix en arabe, des chiens errants, le bruit d'une fontaine dans une cour invisible, les appels à la prière qui résonnaient depuis les minarets avant l'aube. Il s'installa à sa fenêtre avec son carnet et dessina ce qu'il ne voyait pas, ses oreilles guidant sa main. Les lignes étaient incertaines. Il les laissa l'être.

Le lendemain matin, il sortit avec Jomard dans la ville. Ce dernier portait son théodolite et prenait des mesures à chaque carrefour. Denon croquait les façades, les visages dans les souks, un dromadaire couché dans la poussière, un groupe d'enfants qui regardaient les soldats passer avec un mélange de curiosité et de méfiance. Ni l'un ni l'autre ne parlait arabe. On s'entendait avec les habitants par gestes, et par la monnaie.

— Regardez cette porte, dit Denon sans lever son crayon des motifs géométriques du bois sculpté. Rien ici n'est d'une seule époque. Des couches, des milliers d'années de couches, et aucune n'a tout à fait effacé la précédente.

— Ce qui complique les relevés, dit Jomard. Un bloc de granit ancien dans le mur d'une maison du dix-huitième siècle… je le date comment ? D'après le bloc, ou d'après le mur ?

— Des deux, mon cher. C'est l'ennui, et c'est le charme.

Le marché aux poissons avait révélé à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, jeune naturaliste membre de la Commission des sciences, une dizaine d'espèces méditerranéennes qu'il n'avait encore vues nulle part en spécimen. Il en acheta plusieurs dont il ignorait le nom, les emballa soigneusement dans du sel et les fit porter à son logement pour les disséquer le soir. Ses compagnons de chambrée protestèrent contre l'odeur. Il répondit, le scalpel à la main, que l'ignorance sentait pire.

De son côté, Berthollet s'intéressa aux teintures du marché. Les étoffes exposées par les marchands présentaient des coloris qu'il ne reconnaissait pas. Des indigos très profonds, des rouges qui n'avaient pas la teinte de la garance, des jaunes tirant sur le safran. Il préleva des échantillons de fibres teintes, les roula dans du papier et les étiqueta.

Bonaparte, lui, n'avait pas le loisir de se promener.

Il fallait organiser la garnison, établir les relations avec les autorités locales, régler les questions d'approvisionnement, préparer la marche vers le Caire. Il reçut les notables assis dans un fauteuil qu'il avait fait apporter de son navire, entouré de ses aides de camp. Ils se présentèrent avec la prudence de ceux qui ne savent toujours pas si les nouveaux arrivants resteront.

L'armée se préparait aussi. Les soldats remplissaient leurs gourdes, chargeaient les mulets, vérifiaient leurs munitions. Des guides égyptiens avaient été engagés. Des hommes qui connaissaient la route du désert et les points d'eau. Ils regardaient cette préparation avec fatalisme. Ils avaient vu beaucoup de troupes passer dans ce couloir entre la mer et le désert.

Bonaparte observait le désert. De la terrasse du palais où les savants logeaient, on pouvait voir au sud la ligne nette où la ville

s'arrêtait et où le sable commençait. Une ligne droite. D'un côté, les maisons, les jardins, les palmiers, la présence humaine organisée de longue date. De l'autre, rien. Une étendue uniforme jusqu'à l'horizon, sans une ombre, sans une variation de couleur.

Le 6 juillet, Bonaparte donna l'ordre de marche. Deux cent vingt kilomètres séparaient la côte du Caire. Entre les deux s'étendait le désert, et nul ne l'avait dit clairement aux savants.

Quarante degrés à l'ombre dès la première heure. Pas d'eau entre les puits. Des soldats mouraient en marchant, sans avoir vu l'ennemi. On ne mourait pas d'un coup. On s'arrêtait. On tombait à genoux. On ne se relevait pas. Les colonnes continuaient. Nul ne rompit le pas pour rester avec un homme à terre.

Bonaparte marchait souvent à pied comme ses soldats, en colonnes parallèles à travers le désert. Les savants, inadaptés, suivaient comme ils pouvaient. Plusieurs s'évanouirent. Denon dessinait les paysages en marchant.

Monge titubait en s'appuyant sur un bâton de marche improvisé. Bonaparte, le voyant dans cet état, ordonna qu'on lui donnât de l'eau de sa propre réserve.

— Bois, Monge, dit Bonaparte en lui tendant sa gourde. Bois. Tu dois survivre à cette marche.

Monge but quelques gorgées d'eau tiède au goût métallique. Il faillit dire merci et se retint. On ne remerciait pas un général d'une gorgée d'eau comme on remerciait un ami. Il rendit la gourde. Bonaparte avait déjà regardé ailleurs.

— Toutes les grandes entreprises ont leurs épreuves, reprit Bonaparte. Alexandre, huit ans de marche jusqu'en Inde. Marco Polo, vingt-quatre ans hors de Venise. Nous tiendrons.

Les colonnes progressaient à travers un paysage où ne poussait presque rien. Quelques buissons épineux. De temps en temps un village de brique crue. Des fellahs qui regardaient passer l'armée depuis leurs portes. La chaleur était différente de tout ce que les soldats avaient connu. Elle montait du sol autant que du ciel. Les

gourdes se vidaient. On les remplissait aux puits quand on en trouvait. L'eau avait un goût de terre et de sel, mais personne ne se plaignait.

Le quatrième jour, vers midi, un murmure parcourut les colonnes. Les soldats levèrent la tête. Devant eux, au-delà de la ligne tremblante de chaleur, une bande verte se dessinait à l'horizon. Le Nil. Certains se mirent à courir. Les officiers ne les retinrent pas. Ils coururent eux aussi.

Quand les premières files atteignirent la berge, les hommes tombèrent à genoux dans l'eau sans même retirer leurs sacs. Ils burent, se lavèrent le visage, restèrent immobiles dans le courant comme s'ils refusaient d'en sortir. Derrière eux, les colonnes continuaient d'arriver, soulevant des nuages de poussière qui retombaient sur l'eau.

Denon s'installa sur la berge avec ses fusains. Devant lui s'étendaient la large surface d'eau miroitant sous le soleil de juillet, la bande fertile de quelques kilomètres de vert intense, puis le désert commençant exactement là où l'irrigation s'arrêtait.

— Ah, Jomard, dit Denon au jeune ingénieur-géographe qui s'était laissé tomber près de lui. Voilà enfin la véritable Égypte.

— La ligne, surtout, dit Jomard, la main en visière. Les palmiers, les cultures, puis le désert. À quelques kilomètres de la rive. On la tracerait au cordeau.

Tout dépendait du fleuve. L'Égypte n'était qu'un couloir d'eau dans un continent de sable.

L'eau potable était maintenant disponible. L'armée reprenait des forces, les savants leurs instruments. Jomard dépliait sa règle graduée, Monge traçait des équations sur ses feuilles volantes, Denon ouvrait son carnet de croquis. Les ingénieurs étudiaient les systèmes d'irrigation. Sakiehs, chadoufs, canaux de distribution. L'eau du Nil élevée à la force des bœufs ou des bras jusqu'à des champs situés quelques mètres plus haut, par des techniques inchangées depuis les pharaons et toujours en usage. Les botanistes

collectaient palmiers dattiers, sycomores, lotus, papyrus et plantes aromatiques inconnues en Europe. Geoffroy empaillait les oiseaux — ibis, hérons — et remplissait des caisses. La faune du Nil s'offrait à lui, avec ses crocodiles sur les berges, ses hippopotames devenus rares, ses oiseaux migrateurs par milliers.

— Des ibis, lança Geoffroy à Berthollet en les désignant du menton. Les Égyptiens les momifiaient. Ils en avaient fait le dieu Thot, la sagesse, l'écriture. Un oiseau qu'on voit chaque matin au bord du Nil.

— Adorer un oiseau, mon cher Geoffroy… Le comble de la superstition. Les Lumières ont corrigé ça, il me semble.

Geoffroy ne répondit pas. Il pensait que vénérer un ibis n'était sans doute pas de la superstition pure, mais la forme que prenait, dans une civilisation donnée, l'observation rigoureuse de la nature. Les Égyptiens avaient remarqué que l'ibis apparaissait avec les crues du Nil. Ils en avaient fait un dieu. Les naturalistes du dix-huitième siècle remarquaient la même chose et en faisaient des équations, autre langage pour la même attention. Il garda la comparaison pour lui et revint à ses oiseaux.

Denon avait commencé à acheter dès le premier mois. Il n'en parlait pas à ses collègues. Fourier, Monge, Berthollet n'avaient pas tranché — collecte scientifique ou appropriation personnelle — et aucun ne posait la question à voix haute.

Plus tard, dans les mois qui suivirent l'entrée de l'armée au Caire, le 24 juillet, un marché s'était installé à Saqqarah dès que les soldats français avaient montré qu'ils achetaient. Des fellahs des villages voisins apportaient ce qu'ils trouvaient dans les champs et les tombes. Des *chaouabtis* par dizaines, des scarabées par centaines, des fragments de papyrus, des amulettes, des monnaies ptolémaïques vertes de patine. Denon venait le matin, avant que la chaleur rende la marche épuisante. Il marchait lentement entre les étalages improvisés, des nattes de jonc posées sur la terre, les objets disposés dessus. Il s'accroupissait. Soupesait. Regardait. Ce qui l'arrêtait n'était pas toujours ce qui était le plus ancien ou

le plus spectaculaire. Un *chaouabti* en bois peint, figure funéraire de quinze centimètres, les bras croisés sur la poitrine dans l'attitude d'Osiris, le visage hiératique, la perruque bleue striée de lignes d'or finement tracées. Le visage avait la précision tranquille des portraits de cour. Quelqu'un l'avait regardé, quelqu'un avait voulu qu'il soit reconnu dans l'au-delà. Ce *chaouabti* avait accompagné un mort pendant trente siècles dans une chambre funéraire scellée. Maintenant il était là, sur une natte de jonc, à Saqqarah, sous le soleil. Le *chaouabti* fut enveloppé dans un chiffon et Denon le mit dans sa sacoche.

Le fellah qui l'avait posé là dit une phrase. Denon ne comprit pas. Il se tourna vers Hassan, l'interprète que la Commission lui avait assigné. Hassan écouta, regarda ses pieds, puis traduisit à voix basse.

— Il dit que c'est la tombe de son ancêtre.

Hassan rentra seul au bivouac ce soir-là. Il longea le marché qui se vidait, les vendeurs disparus dans la poussière du soir avec leurs piastres. Il s'arrêta à l'endroit où le fellah avait étalé ses objets. La natte était toujours là. Une dépression dans le sable marquait où le *chaouabti* avait reposé. Interprète depuis quatre ans, il avait traduit des marchands, des notaires, des officiers ottomans, maintenant des savants français. Il avait appris que traduire, c'est choisir entre des mots qui ne se recouvrent jamais exactement. La phrase du fellah — la tombe de son ancêtre — il l'avait traduite exactement. Ce qu'il n'avait pas traduit, c'était le ton.

Les jours suivants, Denon fit d'autres acquisitions.

Des scarabées. Un en faïence bleue portant le cartouche de Thoutmôsis III, sixième pharaon de la XVIIIe dynastie, gravé sur le plat avec une précision qu'il vérifia à la loupe. Le damier, le scarabée, le disque solaire. Trois mille deux cents ans et le trait était intact. Un second en stéatite noire représentant un coléoptère aux élytres finement détaillés. Les Égyptiens avaient observé le scarabée roulant sa bille de bouse vers le soleil et y avaient vu

le dieu Khepri poussant le soleil à l'aube. Ils l'avaient mis dans les tombes, sur les cœurs des morts, pour assurer la renaissance.

Des amulettes. L'œil-oudjat en faïence turquoise, l'œil d'Horus, arraché par Seth dans le combat puis reconstitué. Trois centimètres, une pupille peinte, des lignes d'art cosmétique qui imitaient le plumage du faucon. Un Thot à tête d'ibis en lapis-lazuli que les scribes arboraient pour que leur calame reste juste. Une Sekhmet en cornaline rouge sombre. On la portait pour que la guerre et les épidémies ne vous atteignent pas.

Denon acheta aussi deux vases canopes en albâtre — un bouchon en tête de chacal, un autre bouchon en babouin —, gardiens des entrailles du mort. Seize centimètres de haut, l'albâtre translucide laissant passer une lumière de miel. Des fragments de papyrus couverts d'écriture hiératique, acquis sans savoir ce qu'ils disaient.

Ce qu'ils disaient, les orientalistes l'apprendraient des années plus tard. Des formules du *Livre des Morts*, des invocations protectrices pour le passage vers l'autre monde. Un papyrus semblable, acheté à Thèbes par l'ingénieur Simonel et connu plus tard sous le nom de papyrus Cadet, contient des passages de trente-huit chapitres ou formules du *Livre des Morts*.

Le papyrus Cadet rejoindrait le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sous la cote *Égyptien 1 à 19*.

Mais à Saqqarah, Denon ne savait encore rien de tout cela. Ce qui l'arrêtait, il l'achetait. Le marché se vidait. La chaleur montait. Demain il y aurait d'autres nattes, d'autres objets, d'autres transactions dont il n'écrirait pas toutes les phrases.

Un matin, à l'aube, Geoffroy avait douze pages de notes et une conviction. Le crocodile du Nil et le caïman d'Amérique du Sud partageaient une architecture osseuse si proche qu'elle ne pouvait pas être fortuite. Cette convergence anatomique par-delà des

milliers de kilomètres et un océan posait une question à laquelle la biologie de son époque n'avait pas de réponse.

Geoffroy n'en avait encore parlé à personne. L'idée heurtait trop ce qu'on enseignait à Paris.

En novembre, à Saqqarah, Geoffroy demanderait à Denon de lui montrer les représentations d'animaux dans les bas-reliefs. Ils passeraient une demi-journée à comparer les ibis des peintures avec les ibis vivants. Les peintures et les oiseaux se ressembleraient à la perfection, comme si trois mille ans n'avaient rien changé. Denon dessinerait les deux côte à côte — le vivant et le mort peint — sans savoir lequel ressemblait le plus à l'original.

III - La bataille des Pyramides

Le 21 juillet, l'armée aperçut les pyramides.

Les silhouettes triangulaires se dessinaient à l'horizon depuis une dizaine de kilomètres. Les soldats s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Personne n'avait donné d'ordre. Bonaparte, à cheval, les regarda longtemps.

Puis il se retourna vers ses hommes.

— Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.

Il fit signe à ses généraux sans baisser la voix.

— Général Bon, division gauche. Général Desaix, division droite. On ne bouge pas. On laisse venir.

Puis, plus bas, pour lui seul, face aux pyramides.

— Autant que ce soit en gagnant.

Les savants furent envoyés à l'intérieur des carrés d'infanterie avec les bagages et les blessés. Ils se retrouvèrent serrés parmi les mulets et les caissons de munitions, à hauteur d'épaule des soldats des derniers rangs. Monge ne voyait presque rien.

De là, tout se passait à hauteur d'homme. Les pieds qui se resserraient, les fusils qu'on tenait à deux mains, la sueur sur les nuques.

La poussière qui montait du sud. La cavalerie mamelouke qui approchait, invisible encore. Un soldat à sa gauche murmurait en alsacien. Monge ne comprit pas. Le ton suffisait. Il se demanda, pour la première fois depuis Toulon, ce qu'un géomètre faisait là, entre deux mulets, pendant qu'une cavalerie chargeait.

Le grondement précéda le bruit des sabots, une vibration de la terre sous les semelles. Puis les premiers rangs tirèrent et la fumée noire masqua tout. Les salves se succédèrent à cadence régulière. Dans les intervalles, on entendait des cris, ceux des hommes qui tombaient de cheval.

Ce que Monge ne pouvait voir depuis l'intérieur du carré, les officiers à cheval le voyaient. Mourad Bey avait disposé ses forces au sud, sur la plaine qui s'étend entre le village d'Embabeh, retranché au bord du Nil, et les pyramides. Six mille cavaliers mamelouks, peut-être sept mille, massés en formations ondoyantes. Pas de lignes, pas de rangs fixes. Une cavalerie qui se déployait comme de l'eau sur une surface inégale. Les chevaux arabes, plus petits que les montures françaises, galopaient par groupes de cinquante, de cent, changeant de direction au signal d'un chef qu'on ne voyait pas. Derrière eux, une poussière ocre montait jusqu'à masquer le ciel.

Bonaparte avait formé ses divisions en cinq grands carrés. Vingt-cinq mille hommes, sur les trente-huit mille embarqués à Toulon, répartis en six rangs de profondeur, baïonnettes dehors, les officiers à l'intérieur avec les bagages. C'était la formation théorique enseignée à l'École militaire, celle qui ne devait jamais céder sous une charge de cavalerie. Personne dans l'armée n'avait jamais vu six mille cavaliers charger en même temps.

La première charge vint du sud-est. Mille cavaliers environ, séparés du gros de l'armée mamelouke, piquèrent droit vers le carré de Desaix. Une aristocratie guerrière montée à cheval plutôt qu'une armée, chaque cavalier combattant pour sa propre gloire, sans ordre collectif. Des cimeterres, des pistolets à la ceinture,

des carabines en bandoulière. Certains avaient des cottes de mailles qui brillaient au soleil. D'autres, des robes de soie brodée.

Ils chargèrent à fond de train sur trois cents mètres. Le carré de Desaix attendit. Deux cent cinquante mètres. Les officiers hurlaient de tenir les rangs. Deux cents mètres. Les fusils se levèrent. Cent cinquante mètres. Bonaparte, depuis sa position centrale, regardait sans bouger. Cent mètres. La distance où un fantassin pouvait distinguer le visage du cavalier qui chargeait. Soixante-quinze mètres. L'ordre de feu.

La première salve toucha la charge de front. Les balles frappaient les chevaux d'abord, plus larges que les hommes, puis les cavaliers qui basculaient en avant ou sur le côté. À cinquante mètres, la charge ralentit. Elle ne s'arrêta pas, elle s'effrita. Les chevaux refusaient d'avancer vers les baïonnettes. Quelques cavaliers isolés parvinrent jusqu'au carré. Ils frappaient avec leurs cimeterres contre les fusils croisés, mais ne pouvaient pas pénétrer les six rangs de profondeur. La deuxième salve les abattit à bout portant.

Les survivants se replièrent. D'autres charges suivirent. Mourad Bey lançait ses escadrons par vagues successives, espérant trouver une faille dans les formations françaises. Chaque vague se brisait sur les fusils. Au bout d'une heure, les carrés tenaient toujours. Le sol devant les positions françaises était jonché de chevaux morts et de cavaliers blessés. La fumée de la poudre stagnait dans l'air immobile, formant un brouillard gris qui masquait les pyramides à l'arrière-plan.

Denon dessinait à l'aveugle. Des dos, des fusils, la fumée, un coin de pyramide au-dessus des têtes. La nuque du soldat alsacien devant lui, les fusils qui se levaient et retombaient, la fumée âcre. Ce qui venait de se passer à l'extérieur — les charges, les salves qui brisaient les escadrons mamelouks, la contre-attaque de la cavalerie française — il ne le verrait pas. Il ne garderait que la fumée, la chaleur, la sueur et le bruit.

Le combat durait depuis plus d'une heure lorsque Bonaparte lança les divisions de Bon et de Vial à l'assaut du camp retranché

d'Embabeh, au bord du Nil. Les colonnes d'infanterie s'avancèrent à la baïonnette, moins pour poursuivre l'ennemi que pour lui porter un coup de boutoir destiné à briser sa cohésion. Les Mamelouks, pris entre les colonnes et le fleuve, reculèrent. Certains se noyèrent en tentant de le traverser à cheval. D'autres furent abattus sur les berges par l'infanterie française qui les poursuivait.

Mourad Bey comprit que la bataille était perdue. Ses cavaliers, superbes individuellement, ne pouvaient rien contre une infanterie disciplinée qui tenait ses positions. Il donna l'ordre de retraite générale. Moins de deux heures après le début du combat, les Mamelouks survivants galopaient vers le sud, abandonnant le champ de bataille aux Français. Ils laissaient derrière eux plusieurs milliers de morts. Les Français comptaient moins de trois cents tués et blessés.

Denon dessina les pyramides avec les morts au premier plan. Les peintures de triomphe, on les commanderait plus tard.

L'armée se remit en marche, et les pyramides revinrent. Non comme elles étaient apparues le matin, silhouettes lointaines dans la poussière, mais comme des choses d'une autre nature. Elles grossissaient à mesure qu'on s'en approchait d'une façon qui n'avait rien à voir avec la perspective ordinaire, et cessaient d'être comparables à quoi que ce soit de connu. À deux cents mètres, Denon comprit qu'il avait passé sa vie entière à imaginer des monuments à l'échelle d'un homme. Ces pyramides avaient été construites à l'échelle d'une idée que les bâtisseurs avaient de ce qui devait durer. Elles étaient énormes, impudiques dans leur taille. Aucun édifice européen n'en approchait.

Jomard, le jeune polytechnicien, sortit ses instruments de mesure et commença ses premiers relevés. Les chiffres qu'il nota ce soir-là — longueur de la base, angle d'inclinaison des faces, hauteur estimée — ne seraient qu'une ébauche, qu'il reprendrait avec méthode en 1799 lors du relevé des pyramides de Gizeh.

Denon regarda les pyramides, puis l'armée qui campait à leur pied. Ces monuments pesaient des millions de tonnes. Ils n'iraient nulle part. Mais les objets qu'ils contenaient étaient une autre affaire. Les statuettes qu'on trouvait dans les tombeaux, les papyrus, les scarabées en faïence, tout cela tenait dans une caisse de campagne.

La nuit tomba vite sur le plateau de Gizeh. Les soldats allumèrent leurs feux de bivouac. La lumière orange des flammes rougissait la base des pierres. Denon resta debout longtemps après que Jomard se fut allongé sur sa couverture, les yeux ouverts vers le ciel.

À minuit passé, il prit ses fusains et s'approcha de la Grande Pyramide. Les sentinelles ne l'arrêtèrent pas. Elles avaient été prévenues que ce civil avec le carnet se promenait partout et ne posait pas de problème. Il longea la base jusqu'à trouver un angle où la lune éclairait directement la face ouest. Les blocs étaient plus hauts qu'un homme. Deux, trois blocs escaladés, il s'assit sur le quatrième.

La pierre était encore chaude. Non la chaleur diffuse de l'air, mais une chaleur propre, intérieure, comme si la masse de calcaire avait absorbé le soleil du jour et le restituait lentement dans la nuit. La paume posée à plat. Plus de cent trente mètres de pierre au-dessus de lui, invisibles dans l'obscurité. Il ne voyait que les premiers rangs de blocs qui montaient vers le noir.

Denon essaya de dessiner. La lune donnait assez de lumière pour distinguer les joints entre les assises, la légère irrégularité des surfaces taillées à la main, l'ombre profonde des interstices. La ligne d'horizon tracée où la pyramide coupait le ciel, les rangs successifs des blocs qui montaient en gradins. Plus simple que le dessin du jour, sans fumée devant le carnet.

Jomard le trouva là vers une heure du matin. Il se hissa sur le bloc voisin, examina le croquis dans le carnet, puis la pyramide, puis encore le carnet. Denon parla enfin.

— Une bataille gagnée, et dans mille ans… Mourad Bey qui file vers le sud, qui le saura ? Regardez-la. Elle en a vu cent comme la nôtre. Elle ne les compte pas.

— Nos carnets l'écriront, dit Jomard. Ce qui, à strictement parler, n'est pas la même chose que s'en souvenir.

— Des carnets. Et des pyramides. Voilà ce qui reste des victoires, mon cher.

Jomard ne répondit pas tout de suite. Il cherchait des yeux le sommet, qu'on ne voyait pas.

— J'ai calculé ce soir que la Grande Pyramide contient environ deux millions trois cent mille blocs. Si les ouvriers avaient travaillé dix heures par jour, trois cent soixante-cinq jours par an pendant vingt ans, il aurait fallu poser un bloc toutes les deux minutes environ, sans interruption. Pas de pause. Pas d'erreur. Deux millions de fois. Ce qui me trouble, c'est que le calcul fonctionne. Ils ont fait exactement ce qu'ils avaient prévu de faire.

Au loin, les feux de bivouac des soldats clignotaient dans la plaine. Quelque part vers le nord-est, Le Caire dormait.

Denon regarda le croquis une dernière fois. La ligne de la pyramide contre le ciel nocturne, simple, absolue. Jamais il n'avait dessiné chose aussi difficile à rater.

Jomard se leva, frappa la poussière de son pantalon et remonta vers le camp.

Le lendemain matin, Jomard pénétra dans la Grande Pyramide avec Monge et Denon. Ils entrèrent en empruntant le couloir forcé au neuvième siècle par le calife Al-Mamoun. Un tunnel dans la maçonnerie, si étroit qu'il fallait avancer courbé en deux, les torches fumantes à la main. La chaleur de la veille avait quitté le plateau. La pierre était froide.

Dans le couloir ascendant ils croisèrent un soldat qui redescendait. Un jeune homme, dix-huit ans peut-être, la torche dans la main gauche, la main droite fermée. Il s'effaça contre la paroi pour les laisser passer. Jomard aperçut ce que la main droite

tenait. Un scarabée en faïence bleue, gros comme une noix, trouvé dans une niche latérale. Le soldat le regarda. Jomard aussi. Aucun des deux ne dit rien. Des statuettes, Denon en rapporterait plus tard dans ses propres bagages. Entre la poche du soldat et les caisses des savants, Jomard pressentait déjà qu'il n'y aurait qu'une différence de degré. Le soldat repartit vers la sortie, la main droite toujours fermée.

La Grande Galerie les arrêta net. Quarante-sept mètres de longueur, huit mètres et demi de hauteur, les parois en calcaire poli montant en encorbellement vers le faîte. Le couloir se prolongeait à vingt-six degrés vers la Chambre du Roi. La torche levée, la lumière ne montait pas jusqu'au sommet, et l'on ne voyait que les deux parois qui se rapprochaient dans le noir.

— Voyez-moi ça, dit Monge, le nez levé vers les murs. Les Romains font des voûtes, les Égyptiens des encorbellements — le même problème, mes amis, le même ! Et ils ne se connaissaient pas.

— À quelques millénaires près, répondit Denon. Ce couloir a deux mille sept cents ans de plus que le Panthéon de Rome.

Monge avança en comptant ses pas. Il s'était muni d'une corde graduée qu'il déroulait derrière lui, notant la longueur exacte à chaque changement de direction. Denon tenait le niveau à bulle.

Dans la Chambre du Roi, ils firent une halte. Le sarcophage vide occupait la moitié ouest de la chambre. Une cuve monolithe sans couvercle, sans inscription ni ornement. Quelqu'un avait brisé l'angle nord-est à une époque indéterminée. Les pilleurs n'avaient rien laissé d'autre.

Jomard mesura la pièce dans les trois dimensions. Longueur, dix mètres cinquante. Largeur, cinq mètres vingt. Hauteur, cinq mètres quatre-vingt. Les chiffres notés, il les vérifia, les nota à nouveau. Puis il calcula le rapport longueur-largeur. Proche de deux pour un. Proche du double carré.

— Regardez. Deux pour un, à peu de chose près. Le hasard, je n'y crois guère. Une géométrie des proportions, que nous redécouvrons… Ils ne l'ont pas écrite. Ils l'ont bâtie.

Assis sur le bord du sarcophage vide, Monge dessinait la pièce à la lumière de sa torche. Ce sarcophage avait contenu quelque chose. Ou peut-être rien. Peut-être qu'il avait toujours été vide. Sans doute la chambre elle-même était-elle le tombeau et non le coffre de pierre. Personne ne savait. Aucun hiéroglyphe n'ornait les parois pour le dire. Y en eût-il eu, ils n'auraient pas su les lire.

Ils remontèrent à la surface après deux heures. Le soleil du matin frappait le plateau de Gizeh. Monge se laissa tomber sur un bloc de calcaire et ferma les yeux un moment. Il pensa à la pièce en bas, à son silence absolu, à son obscurité parfaite, au sarcophage vide qui avait attendu là pendant des siècles que quelqu'un vienne y poser les mains. Quand il rouvrit les yeux, la lumière le fit grimacer.

Jomard ouvrit son carnet. Sous les chiffres de la Chambre du Roi, d'une écriture moins serrée, il ajouta trois phrases. « On entre dans une pyramide comme on entre dans une phrase dont on ne comprend ni le début ni la fin. Le sens est là, organisé, précis. Mais la langue nous manque. »

Dans l'après-midi, pendant que Denon finissait ses relevés de la face est, Jomard s'éloigna vers le sud du plateau. Il voulait voir le Sphinx de loin avant de s'en approcher. Il s'arrêta à trois cents mètres et regarda.

La tête émergeait du sable à l'horizon, découpée sur le ciel blanc de chaleur. La proportion était troublante. Trop grande pour un homme, trop petite pour un monument, entre les deux, hors de toutes les catégories qu'il connaissait. Il en traça la silhouette avec précision. Quatre lignes. La cassure du nez mutilé. Le rebord du némès. La coiffure rayée qui encadrait le visage. L'ombre portée sur le sable.

En approchant, les détails s'ajoutèrent. Le calcaire jaune pâle, usé par des millénaires de vent chargé de sable. Les strates géologiques étaient visibles dans la roche. Le Sphinx avait été taillé dans la falaise naturelle. Les ouvriers avaient suivi les couches de la pierre comme un sculpteur suit le grain du bois. Les oreilles, à demi effacées, gardaient encore leur forme. Les yeux étaient des creux maintenant, mais les sourcils en relief indiquaient qu'il avait fallu les creuser intentionnellement.

Jomard s'installa dans le sable, au pied de la tête, dans l'ombre étroite que celle-ci projetait en fin d'après-midi. C'était le seul endroit frais du plateau à cette heure. Il dessina le visage d'en dessous, sous l'angle qu'aucun peintre n'avait encore représenté, celui de quelqu'un assis au pied du monument et levant les yeux.

— Faut rentrer au camp, citoyen, vint lui dire un soldat du détachement de protection. Jomard leva la main sans se retourner et ne bougea pas. Le soldat s'éloigna en haussant les épaules. Il restait de la lumière pour une vingtaine de minutes.

Il pensa à ce que le Sphinx gardait. Ou était censé garder. Les Égyptiens anciens, on l'apprendrait plus tard, l'avaient appelé Hor-em-akhet, Horus dans l'horizon. Le dieu faucon qui était aussi le soleil levant. Ce visage regardait vers l'est, exactement vers l'est, vers le soleil au lever — un calcul astronomique, exécuté avec une précision que ses propres instruments ne feraient que confirmer.

Tout ici était intentionnel, rien n'était décoratif pour le simple plaisir. Chaque proportion, chaque orientation, chaque matériau choisi répondait à une logique que les bâtisseurs avaient dans la tête et qu'ils n'avaient pas jugé utile d'expliquer parce que leurs successeurs la connaissaient aussi. Puis les successeurs avaient disparu, la logique avec eux, et il ne restait que la pierre, précise et muette, sous le crayon d'un ingénieur de vingt ans.

Quand la lumière devint insuffisante, il se leva et regarda le visage une fois encore. Le nez absent ne diminuait pas l'expression —

si c'en était une. De la sérénité, il n'aurait pas juré. Il secoua le sable de ses basques et reprit le chemin du camp.

La prise du Caire le 24 juillet fut étonnamment rapide. Les portes de la ville s'ouvrirent sans combat sérieux, les autorités locales préférant négocier plutôt qu'affronter une armée dont elles venaient de voir la puissance de feu. Bonaparte entra dans la capitale de l'Égypte à la tête de ses troupes, traversant des ruelles où la population restait prudemment à l'intérieur.

Les soldats n'en revenaient pas. Après des jours de désert puis de marche le long du Nil, ils découvraient une ville de trois cent mille habitants. Ses bazars grouillants, ses mosquées innombrables, ses jardins de palmiers et d'orangers, ses fontaines. Pour la plupart d'entre eux, c'était la ville la plus grande et la plus étrange qu'ils eussent jamais vue.

Geoffroy Saint-Hilaire parcourut le quartier de Khan el-Khalili le soir même de l'entrée. Dessinant en marchant, notant au passage. La ville lui semblait un monde complet et cohérent, organisé selon une logique dont il n'aurait pas les clés avant des mois.

Khan el-Khalili était le cœur marchand du Caire depuis le quatorzième siècle. Un labyrinthe de ruelles couvertes où s'entassaient les orfèvres, les tisserands, les marchands d'épices, les libraires, les fabricants de cuivre et de laiton. Geoffroy y errait depuis une heure, son carnet ouvert, incapable de fixer ses dessins parce que le mouvement ne s'arrêtait jamais. Les visages, les étoffes, les marchandises. Tout se succédait trop vite.

Un vieux marchand de calligraphie arabe le remarqua et lui fit signe d'entrer dans sa boutique. Geoffroy accepta. L'homme étala devant lui des feuilles couvertes de signes qu'il ne pouvait pas lire mais dont il reconnut immédiatement la valeur esthétique. Les lignes courbes, les points diacritiques disposés avec une précision qui tenait autant du dessin que de l'écriture. Il en acheta

trois pour une somme modeste. Le marchand lui en offrit une quatrième en guise de bienvenue.

Ce geste le frappa, après les fusillades d'Alexandrie et la méfiance palpable des rues. Rien là-dedans d'une sympathie pour la France. L'hospitalité, plutôt, telle qu'elle existait dans ce pays avant les Français, avant les Ottomans, avant les Arabes mêmes. Le vieil homme était déjà retourné à ses calames.

Jomard, plus pragmatique, s'intéressa immédiatement aux dimensions de la ville. Trois cent mille habitants, c'était plus de la moitié de la population de Paris. Mais répartie sur une superficie bien plus réduite, dans des ruelles étroites qui ne laissaient passer que deux ânes de front. Il nota les largeurs des rues, les hauteurs approximatives des façades, le rapport entre les surfaces bâties et les cours intérieures. Ces données lui serviraient plus tard pour ses estimations démographiques.

Bonaparte, lui, perçut le Caire comme un problème administratif. Trois cent mille habitants qu'il fallait gouverner avec une armée de vingt-cinq mille soldats épuisés. Le rapport n'était pas favorable. Il fallait des alliés locaux, une administration par procuration, une légitimité d'emprunt. Il commença à travailler le soir même de l'entrée dans la ville, pendant que ses soldats s'effondraient de fatigue.

Monge et Berthollet se retrouvèrent dans la cour d'un palais abandonné à boire du café égyptien servi par un domestique que l'intendance avait engagé le matin même.

— Eh bien, nous y sommes ! dit Monge en levant sa tasse. Six semaines de mer, Malte, le désert, une bataille… et ce café, goûtez-moi ce café, épais comme une sauce. Dans un palais mamelouk !

— Il reste l'essentiel, dit Berthollet, sans toucher à la sienne.

— Quoi donc ?

— Comprendre ce que nous avons devant nous. Ce pays… Le reste — la conquête — c'était la partie facile, Monge.

Monge posa sa tasse et observa la cour. Un palmier, le bassin de pierre, les étoiles au-dessus des murs. Il avait passé cinquante-deux ans à croire que la science ouvrait le monde. Elle l'ouvrait, en effet, et il n'avait pas prévu que cela pût faire peur. Le Caire ne dormait toujours pas. Dans les rues voisines, l'armée s'installait pour la nuit. Des ordres criés, des chevaux, le bruit sourd des caisses qu'on déposait.

IV - La bataille d'Aboukir

Le 1er août, Nelson attaqua les vaisseaux français dans la baie d'Aboukir. Le combat dura une nuit. Au matin, onze vaisseaux de ligne sur treize avaient été coulés ou capturés. L'*Orient*, le vaisseau amiral, avait explosé.

La flotte française mouillait en ligne dans l'anse peu profonde d'Aboukir depuis les premiers jours de juillet, attendant les ordres de l'amiral Brueys. Treize navires ancrés côte à côte, leurs flancs tribord tournés vers la mer, leurs flancs bâbord vers la terre. C'était la disposition classique d'une flotte au mouillage, celle qui protégeait un versant en s'adossant au rivage. Brueys avait choisi cette position parce que le port d'Alexandrie était trop peu profond. Il pensait que Nelson ne pourrait attaquer que de face.

Mais Nelson avait compris la faiblesse de cette disposition. Si la baie était assez profonde pour treize vaisseaux, elle l'était assez pour naviguer entre ces vaisseaux et la côte. Les Français s'étaient protégés du large. Ils avaient laissé leur flanc bâbord exposé, croyant que personne n'oserait s'engager dans les hauts-fonds. Nelson osa.

L'attaque commença à dix-huit heures trente, alors que le soleil descendait sur l'horizon. Treize vaisseaux de soixante-quatorze canons et le *Leander*, de cinquante, entrèrent dans la rade, mais le *Culloden* s'échoua sur le haut-fond et ne prit pas part au combat. Cinq d'entre eux, à l'initiative du capitaine Foley, passèrent entre la ligne française et la côte. Les autres attaquèrent par le large.

Les Français se retrouvèrent pris entre deux feux, leurs canons de bâbord inutiles parce qu'ils n'avaient pas prévu de combattre de ce bord.

La bataille se déroula dans l'obscurité grandissante. Les premiers vaisseaux français de la ligne, pris par surprise, furent submergés avant d'avoir pu rappeler leurs équipages dispersés à terre. Le *Guerrier*, le *Conquérant*, le *Spartiate* furent pilonnés à bout portant par les canons britanniques. À vingt heures, il faisait nuit noire. On ne se battait plus qu'à la lueur des coups de canon, des flammes qui montaient des ponts endommagés, et, plus tard, de la lune qui se leva sur la Méditerranée.

L'*Orient*, le navire amiral de cent vingt canons, se trouvait au centre de la ligne française. C'était le plus grand du monde, construit à Toulon en 1791. Brueys y avait commandé, blessé mais refusant de quitter son poste, jusqu'à ce qu'un boulet le tue. À vingt et une heures, un incendie se déclara sur la dunette, où traînaient des pots de peinture et d'huile, et gagna les ponts inférieurs. Le feu se propagea jusqu'aux soutes. Les marins tentèrent de l'éteindre, mais les pompes avaient été détruites par les tirs précédents.

À vingt-deux heures, l'*Orient* explosa. La déflagration fut visible depuis Alexandrie, à plus de vingt kilomètres de distance. Une colonne de flammes monta à cent mètres dans le ciel nocturne. Le bruit de l'explosion se répercuta sur toute la côte. Pendant dix minutes, ni les Britanniques ni les Français ne tirèrent plus. Des débris enflammés retombaient sur la mer. Des corps de marins étaient projetés dans les airs et tombaient dans l'eau à des centaines de mètres du navire. De l'*Orient*, il ne resta rien. Sur mille hommes d'équipage, on ne repêcha qu'une poignée de survivants.

Le combat reprit après le silence. Les vaisseaux français rescapés tentèrent de se défendre, mais ils étaient encerclés, leurs équipages décimés. À l'aube du 2 août, onze vaisseaux français avaient été détruits ou capturés. Deux seulement parvinrent à s'échapper vers le large, le *Guillaume Tell* et le *Généreux*. Ils

fuiraient vers Malte. Les autres étaient coulés, échoués sur la côte, ou aux mains des Britanniques.

La bataille d'Aboukir fut la plus grande victoire navale de Nelson, et la Méditerranée redevenait britannique. Les pertes françaises s'élevaient à plusieurs milliers d'hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Britanniques n'avaient pas perdu un seul navire.

Sans flotte, l'armée française était prisonnière en Égypte, sans renforts ni ravitaillement, sans moyen de rentrer. Trente-huit mille soldats et cent soixante-sept savants coupés du monde.

La nouvelle parvint à Bonaparte le 14 août, sur la route du Caire, au retour de Salhieh, par un officier d'état-major que Kléber lui avait dépêché d'Alexandrie. Dès son arrivée dans la capitale, il convoqua un conseil de guerre.

— Brueys a mouillé dans la baie d'Aboukir. Au lieu de mettre la flotte en sécurité à Alexandrie. Nelson a attaqué de nuit. La flotte est détruite. Voilà notre situation.

Caffarelli — quarante-deux ans, général du génie, une jambe de bois depuis le siège de Mannheim, la franchise comme un défaut professionnel — posa la question que tout le monde se retenait de poser.

— Général Bonaparte, quelle est la stratégie à long terme ? Rester ici jusqu'à quand ?

Bonaparte hésita.

— Nous tenons le Nil, Caffarelli. L'Égypte nourrira l'armée. Malte nous a donné de quoi tenir. Le Directoire, nous n'en dépendons pas. On continue. L'armée d'Orient est coupée de la France — eh bien, nous voilà obligés de faire de grandes choses. Par mer, non ? Alors par terre. La Syrie, la Turquie. Ou bien nous restons ici, jusqu'à ce que les circonstances changent.

— Prisonniers, donc, dit Monge, avec un petit rire qui ne prit pas. Pour combien de temps ?

Berthollet, plus stoïque, alla chercher un précédent.

— Alexandre est resté onze ans hors de Macédoine, Monge. On ne le plaint guère. Notre travail ici durera après nous… Tenez-vous-en à ça.

Caffarelli, après le conseil, trouva Fourier dans le couloir du palais et l'arrêta d'une main sur le bras. Caffarelli était le seul général de l'armée qui ne faisait pas semblant devant les civils. Le seul aussi qui ne demandait pas la permission de poser une question désagréable.

— Vous avez entendu Bonaparte. Il a donné l'ordre de continuer. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Je pense qu'il n'a pas le choix. Et qu'il le sait.

— Et nous ?

— Nous non plus.

Caffarelli ne répondit rien. Il lâcha Fourier et repartit vers ses officiers, sa jambe de bois sonnant sur le dallage.

Toute l'entreprise tenait désormais à ceci, qu'un amiral avait mouillé au mauvais endroit.

L'annonce de la destruction de la flotte parvint aux savants de façons diverses, selon leur place dans la hiérarchie du campement. Certains l'apprirent par un officier d'état-major qui traversait la cour. D'autres par un domestique égyptien qui avait entendu des soldats parler.

Ce soir-là, avant de rentrer à son logement, Jomard passa par les dépendances nord du palais de Hassan Kachef, où les collections étaient entreposées. Lanterne et inventaire manuscrit à la main.

Les caisses étaient là, les caisses étiquetées de sa main et les collections officielles de Monge et Berthollet. Dans l'angle nord-ouest, contre le mur du fond, vingt-trois caisses sans étiquette. Pas de numéro de série. Pas de nom de commissaire. Du bois ordinaire, fermé à la hâte avec des clous enfoncés en biais. Il tenta de soulever l'une d'elles. Trop lourde pour un homme seul. Ses doigts passèrent dans un interstice entre les planches. De la toile.

Quelque chose de dur à travers. Il ne força pas l'ouverture. Il les avait déjà vues trois fois avant ce soir, depuis le début de l'expédition. La première à Alexandrie, sans y prêter attention, parmi d'autres caisses. La deuxième quelques jours plus tôt, quand il était venu vérifier les collections à la lanterne. La troisième la veille. Elles n'avaient pas bougé, et personne ne les avait réclamées. Elles existaient en dehors du système, des formulaires, des mandats, des carnets d'inventaire. Elles étaient la part de l'expédition qui n'avait pas de nom.

Il nota l'existence de ces vingt-trois caisses dans son journal personnel, en bas d'une page, avec la date et cette mention : « Provenance inconnue. Contenu non vérifié. » Il n'en parla à personne. Ces caisses appartiendraient à quelqu'un. Quelqu'un les réclamerait, ou ne les réclamerait pas.

Le lendemain après-midi, Jomard alla au marché aux épices de Khan el-Khalili voir si la nouvelle était connue dans la ville. Rien, à première vue, ne le montrait. Les marchands vendaient. Les acheteurs achetaient. Les prix du poivre et de la cannelle n'avaient pas changé par rapport à la semaine précédente.

Un marchand de tissus qu'il connaissait de vue lui fit signe d'approcher. L'homme prononça quelques mots en arabe, désignant le ciel, puis la mer au nord, puis faisant un geste des deux mains jointes qu'il écarta brusquement. Il les garda ouvertes un moment, paumes vides, au-dessus des rouleaux de coton.

— Ils savent, dit Jomard à son interprète.

— Depuis hier soir. Dans les souks, les nouvelles vont plus vite que les courriers. Ils disent que la flotte française a été détruite. Et que vous êtes prisonniers ici, maintenant.

— Et qu'est-ce qu'ils pensent de ça ?

L'interprète échangea quelques phrases avec le marchand. Puis il se retourna vers Jomard.

— Il dit que les Français ne sont pas les premiers à être pris au piège en Égypte, que les Mamelouks aussi pensaient qu'ils

resteraient, que le Nil continuera de couler quand vous serez partis, et aussi que si vous voulez acheter du tissu, il propose une bonne affaire aujourd'hui.

Jomard acheta un morceau de tissu indigo. Il n'en avait aucun usage. La couleur était belle, et il voulait avoir fait quelque chose de concret dans cette journée.

Dans les heures qui suivirent, une autre question l'occupa davantage. Comment ses propres carnets, les dessins de Denon, les collections de Geoffroy rentreraient-ils en France ?

Le soir venu, la nouvelle ayant achevé de se répandre dans la ville, les savants se retrouvèrent dans la cour intérieure du palais. Personne n'avait proposé de s'y réunir. Ils étaient là, les uns après les autres, attirés par le même besoin de ne pas rester seuls avec la nouvelle.

Berthollet arriva quelques minutes plus tard avec une feuille de calcul à la main. Assis, la feuille posée sur ses genoux, il dit sans préambule à Monge :

— J'ai estimé les provisions disponibles. Farine, huile, riz, viande sèche. En rationnant correctement, l'armée peut tenir seize mois sans ravitaillement extérieur. Nous ne mourrons pas de faim. C'est toujours ça.

— Ce n'est pas la faim qui me préoccupe, dit Monge. C'est plutôt…

— Je sais. Mais la faim, je peux la calculer.

Fourier était assis à l'écart, sous le portique, et n'avait pas dit un mot. Ce que les mots ne contenaient pas, il le confiait aux mathématiques. Perdre la flotte était un problème à variables multiples — les provisions, les renforts, les routes de retraite possibles — dont les équations se dérobaient. Il les cherchait quand même. C'était sa façon d'avoir peur.

— Et nos collections ? dit Geoffroy. Comment rentrent-elles, elles ?

Personne ne répondit immédiatement. Chacun se l'était posée. Personne n'avait voulu être le premier à la dire.

— Les carnets rentrent dans nos poches, dit Jomard. Mesures, notes, croquis. Quelques kilos par homme, pas davantage. Cela peut traverser n'importe quoi.

— Et les caisses ? dit Geoffroy. Mes spécimens. Les échantillons de Berthollet. Les poteries, les papyrus, les statuettes. Ce qui est lourd.

Berthollet replia sa feuille de calcul.

— Ce qui est lourd est vulnérable. Autant l'admettre tout de suite. Si les Anglais prennent le contrôle de la Méditerranée orientale, tout ce que nous voudrions embarquer pourrait être capturé.

Un chat traversa le dallage et disparut sous le portique. Quelque part dans la ville, le muezzin commença l'appel de la nuit. Une voix longue, sinueuse, qui montait et descendait selon une mélodie que Geoffroy avait entendue chaque nuit depuis le 1er juillet et qui ne cessait pas de lui sembler étrangère.

— Bonaparte a dit que si la mer… enfin, que nous rentrerions par la Syrie si nous ne pouvions pas rentrer par la mer, dit Monge.

— Bonaparte dit beaucoup de choses, répondit Berthollet. En ce moment, il a raison d'en dire. L'armée a besoin d'y croire.

Ils restèrent une heure dans la cour, sans rien décider.

Ils se levèrent l'un après l'autre et regagnèrent chacun leur chambre, faute d'autre chose à faire.

Geoffroy s'installa à sa table de travail et écrivit.

« Nous avons perdu la flotte il y a quatorze nuits, sans que nous le sachions. Je dis "nous" parce que c'est le mot juste. Cette perte est collective même si je n'étais pas à Aboukir, même si je ne suis pas marin. Ce que j'ai perdu avec la flotte, c'est la certitude que ce que j'ai vu ici ne rentrera pas en France, ou du moins pas sous une forme que j'aurai choisie. Mes carnets, mes planches, les soixante-dix espèces de poissons, d'oiseaux et de reptiles que j'ai

rassemblées depuis Alexandrie, sur les marchés et auprès des pêcheurs. Tout cela est maintenant otage d'une situation militaire sur laquelle je n'ai aucune prise. »

Il s'arrêta, relut. La dernière phrase était trop plaintive. Il la raya d'un trait et recommença.

« Ce qui m'occupe ce soir n'est pas la peur. Je ne pense pas que nous mourions ici. Bonaparte trouvera quelque chose, il trouve toujours quelque chose. Ce qui m'occupe, c'est une question plus abstraite, celle de savoir à quoi sert le témoignage si le témoin ne peut pas rentrer. Les planches que j'ai faites du crocodile, de l'ibis, des poissons du Nil, elles ont une valeur si quelqu'un les voit. Enfermées dans une caisse au Caire, elles n'ont pas plus de valeur que les bêtes qu'elles représentent. »

Il laissa sécher l'encre.

Ses carnets de notes et de planches pesaient, tous ensemble, environ dix kilogrammes. Les spécimens dans leurs bocaux et leurs caisses de bois, environ quarante kilogrammes. Un homme pouvait porter douze kilogrammes sur le dos pendant une longue marche. Quarante kilogrammes exigeaient un cheval ou un mulet. Les chevaux et les mulets de l'armée n'étaient pas disponibles pour les collections personnelles d'un naturaliste civil.

Il dressa la liste de ce qu'il pourrait porter lui-même si la situation l'exigeait. Les carnets, en priorité absolue. Ses instruments de dissection — scalpels, ciseaux, pinces — quelques kilogrammes. Parmi les spécimens, les plus petits et les plus précieux étaient les peaux d'oiseaux, les crânes de reptiles, les poissons séchés, un ibis momifié. Ce qui rentrerait dans une sacoche de cuir.

Le reste — les grands poissons en bocal, les crocodiles, les crânes de mammifères — resterait. Si on partait à pied par la Syrie, comme Bonaparte en parlait, on ne pouvait pas charger des bocaux sur le dos d'un homme en marche dans le désert.

Cette sélection forcée lui apprenait ce qu'il n'avait pas prévu. Depuis le départ, il croyait documenter l'Égypte pour la ramener en

France. Ce qu'il ramènerait dépendrait moins de ce qu'il avait choisi que de ce qui pouvait physiquement voyager. L'histoire qu'on raconte sur un pays est l'histoire de ce qui a pu rentrer.

Il écrivit une dernière ligne.

« Si ces carnets te parviennent et pas moi, c'est qu'ils ont voyagé seuls. C'est sans doute la meilleure façon de voyager. Les objets sont plus légers que les hommes. »

Il plia la feuille et la glissa dans le premier carnet, entre les pages de Toulon. Puis il moucha la mèche et attendit le jour.

V - L'Institut d'Égypte

Trois semaines après Aboukir, le 22 août 1798, vingt-neuf jours après la prise du Caire, Bonaparte fonda par décret l'Institut d'Égypte.

L'Institut avait pour mission officielle d'étudier le pays dans toutes ses dimensions — naturelle, historique, économique — et de répondre aux questions que l'administration militaire ne savait pas résoudre seule. Il siégeait au palais de Hassan Kachef. Bonaparte en était le vice-président, Monge le président. Tous les cinq jours, les savants s'installaient dans la grande salle et reprenaient leurs travaux.

Monge présida la première séance.

Il avait enseigné la géométrie descriptive à des fils d'artisans qui apprenaient à lire en même temps qu'ils apprenaient les sections coniques. L'École polytechnique avait été fondée pour que le mérite remplace la naissance. Pour lui, l'Égypte était moins une conquête que la preuve de la capacité de la France révolutionnaire à produire ce que les monarchies ne produiraient jamais, une expédition scientifique au cœur d'une campagne militaire.

Il ouvrit les débats par quelques mots.

— Nous sommes ici pour comprendre, mes amis. Pas pour conquérir — d'autres s'en chargent très bien. Je vous demande de ne jamais l'oublier.

Assis au dernier rang, Geoffroy nota la phrase.

Bonaparte venait souvent, et les savants n'étaient pas insensibles à l'attention d'un homme qui détenait le pouvoir.

— Messieurs, l'Égypte fut le pays le plus civilisé du monde. Trois millénaires d'histoire ensevelis. Exhumez-les. Mesurez, dessinez, collectez. Et l'Égypte d'aujourd'hui aussi — la science sert les vivants, ou elle ne sert à rien.

Début octobre, Denon, qui avait suivi l'armée depuis Alexandrie et vu les pyramides au soir de la bataille, revint passer plusieurs jours à les dessiner sous tous les angles. Jomard grimpa avec lui jusqu'au sommet de la Grande Pyramide. Une demi-heure d'escalade sur des blocs qui leur arrivaient à la poitrine, les paumes à vif. Depuis là-haut, le désert à l'ouest, la vallée du Nil à l'est, Le Caire au nord-est.

— Toute l'Égypte d'un seul regard, murmura Jomard.

— Oui… Regardez la lumière sur la face est. D'ici, je vais pouvoir arrêter mes perspectives sur les quatre faces.

Ils mesurèrent les restes du temple de Ptah, dieu créateur de Memphis. Dans la poussière gisaient les fragments d'un colosse de granit rose, un poignet large comme un tronc d'arbre, des morceaux de jambes, une tête, que l'on rattacherait plus tard au règne de Ramsès II.

Le travail était ingrat. La statue était brisée en plusieurs morceaux épars dans les herbes. Il fallait reconstituer les mesures par addition, compenser les lacunes, estimer les parties manquantes.

Vers midi, Jomard se réfugia dans l'ombre de la tête, haute de près de deux mètres, le granit tiède contre son dos.

Il examina le visage. La bouche était légèrement souriante, de ce sourire qu'on taillait aux colosses du Nouvel Empire treize siècles avant notre ère, ni bienveillant ni menaçant. Le nez avait été brisé, probablement par des soldats du Moyen Âge qui croyaient détruire un pouvoir en détruisant le visage. L'uraeus — le cobra royal sur le front, signe de souveraineté divine — avait été arraché, il ne restait que l'empreinte. Le némès était intact, ses rayures parallèles lisibles sous la poussière.

Sur la ceinture — à hauteur des hanches, là où les jambes brisées avaient emporté le reste — Jomard repéra un cartouche. Deux ovales allongés, cerclés d'une ligne continue, les noms royaux, que personne ne savait encore lire.

La tête, elle, ne s'emporterait pas. Plusieurs tonnes, d'un seul bloc de granit rose tiré des carrières d'Assouan.

Un vieil homme accroupi dans l'ombre de la tête colossale regardait Jomard depuis un moment. Un gardien, peut-être, ou simplement quelqu'un qui s'était assis là avant lui et n'avait pas bougé. Jomard lui montra son carnet, le schéma des calculs. Le vieil homme parla, mais Jomard ne comprit pas. Puis le vieil homme prit une brindille et traça dans la poussière, à côté du pied de la statue, deux lignes parallèles et trois traits obliques en travers. Un schéma. Différent du sien, mais reconnaissable, celui d'une charge en mouvement sur un plan incliné. Ils restèrent ainsi un moment, deux hommes et deux schémas dans la poussière. L'un avait les instruments. L'autre avait la mémoire. Jomard calcula de tête. La statue entière, avant sa chute, avait pesé quatre-vingts tonnes. Sur une barque. Les barques du Nil étaient connues. Des embarcations plates, légères, capables de porter huit tonnes au maximum. Comment transportait-on quatre-vingts tonnes sur l'eau ?

Évidemment pas sur une seule barque. Sur plusieurs assemblées en radeau, liées ensemble, la statue posée sur des madriers la reliant à toutes les embarcations. Le calcul indiquait qu'il faudrait

au moins dix barques de taille standard attachées en formation serrée.

Dix barques. Des centaines de mètres de cordage. Des centaines d'hommes. Pour transporter une statue jusqu'à un temple.

L'exploit technique, difficile mais réalisable, l'étonnait moins que la décision de le tenter. Décider de transporter quatre-vingts tonnes sur neuf cents kilomètres d'eau supposait une certitude. La certitude que le résultat valait l'effort, que la statue serait toujours là dans mille ans, que l'empire que le pharaon cherchait à glorifier durerait.

L'empire n'avait pas duré. La statue gisait dans la poussière, brisée, mais là, mesurable.

Jomard se demanda si la grandeur de l'Égypte ancienne ne tenait pas moins à ce qu'elle avait accompli qu'à ce qu'elle avait prévu de laisser, à ceux qui viendraient bien après. Il tailla son crayon contre le genou de granit.

Denon passa, son carnet de croquis sous le bras, et s'arrêta devant lui.

— Vous méditez ?

— Je mesure. Ce qui revient au même.

Début novembre, Berthollet compta ce qui avait été fait depuis juillet. Des centaines de carnets remplis, des milliers de spécimens, des mémoires sur la géologie, l'irrigation, la momification, l'agriculture, les langues. Plus de trois mois de travail, qui tenaient dans un seul registre.

Desaix poursuivait Mourad Bey en Haute-Égypte depuis la fin d'août. Bonaparte décida de lui envoyer un dessinateur pour étudier les monuments thébains ; une commission plus nombreuse ne suivrait qu'à l'automne 1799. Denon se porta volontaire et devait partir au début de décembre.

La question des collections, déjà, embarrassait tout le monde, et personne ne tenait à la trancher. Les savants collectaient des spécimens naturels — minéraux, animaux empaillés, plantes séchées — avec l'accord tacite de Bonaparte, qui voyait là les fondements d'un futur musée égyptien à Paris. Les antiquités, c'était autre chose. L'accord, là, devenait plus difficile à avouer.

Geoffroy Saint-Hilaire rentrait du marché aux poissons d'Embabeh avec huit espèces qu'il n'avait encore jamais vues.

La dissection d'un poisson inconnu était pour lui une conversation. Coupes, observations, notations, comparaison avec ses souvenirs anatomiques d'espèces européennes. L'organisation interne des poissons était remarquablement constante d'une espèce à l'autre. Les mêmes organes aux mêmes positions, avec des variations qui reflétaient des modes de vie différents. Un poisson de fond avait les yeux situés différemment d'un poisson pélagique. Dessous, le plan restait semblable.

Cette constance du plan anatomique à travers la diversité des espèces, c'est ce qu'il commençait à entrevoir sans savoir encore le formuler. Si les espèces avaient été créées séparément, comme le soutenait la doctrine dominante, pourquoi partageaient-elles un plan aussi précis ? La réponse — qu'elles dérivaient d'un ancêtre commun — était une idée dangereuse. Cuvier, professeur au Muséum d'histoire naturelle, la rejetterait. L'Académie la regarderait de travers.

Le quatrième poisson était ouvert sur la planche quand Denon entra, un mouchoir déjà sous le nez.

— Encore à vos poissons ? Votre salle sent la halle aux marées.

— Poissons-éléphants. Le Nil, les grands fleuves d'Afrique. Là, sous la queue — des organes électriques. Les poissons d'Amazonie en ont de semblables, développés à huit mille kilomètres de distance, sans contact. Une coïncidence ? Non. Une contrainte anatomique, je crois.

Parmi les huit espèces rapportées ce matin-là, l'une attira son attention. Il l'avait achetée à un pêcheur qui ne comprenait pas pourquoi le Français s'intéressait à ce poisson banal.

Le poisson fut posé dans son bassin d'observation, une cuvette en terre cuite remplie d'eau du Nil. Il était long d'une soixantaine de centimètres, brun-doré, couvert d'écailles épaisses comme des boucliers articulés. Nage lente, avec une dignité de reptile.

Ce qui retenait Geoffroy, c'étaient les nageoires pectorales.

Pas des nageoires plates, rayonnantes, comme chez tous les poissons qu'il avait disséqués depuis l'âge de vingt ans. Des appendices charnus, lobés, portés par une structure interne qui ressemblait à un membre.

Il passa la nuit à observer le poisson vivant, puis à le disséquer. La nageoire cachait un os long, central, dont partaient des rayons, et qui avait tout d'un humérus. Ce poisson, qu'il nommerait *Polypterus bichir*, n'avait aucun lien avec les poissons d'Amazonie. Ses nageoires partageaient pourtant avec eux le même plan anatomique fondamental. À l'aube, l'eau de la cuvette avait rosi.

Geoffroy écrivit à Cuvier le lendemain soir. Cuvier était resté à Paris, l'expédition lui ayant paru trop risquée, trop incertaine. Leurs lettres se croisaient sur les mers avec des mois de retard.

« Mon cher ami, écrivit Geoffroy, j'ai trouvé ici quelque chose qui justifierait à lui seul notre voyage. Un poisson qui a l'air d'avoir des bras. Pas des bras, bien sûr, des nageoires. Mais un plan interne qui ressemble à un plan de membre, et qui est le même, exactement le même, chez des espèces qui n'ont jamais pu se croiser. Je ne sais toujours pas quoi en penser. Mais cela ne peut pas être du hasard. »

Cuvier mit plusieurs mois à répondre sur ce point. Les ressemblances, écrivit-il alors, n'impliquaient pas une origine commune. Dieu pouvait fort bien avoir employé le même plan dans des circonstances différentes.

VI - La révolte du Caire

Dès les premiers jours d'octobre 1798, Jomard avait commencé à tenir un journal de la ville. Rien d'intime là-dedans, il n'avait pas ce genre de disposition. Le relevé consignait les populations estimées par quartier, les densités de construction, les largeurs de ruelles, les hauteurs de façades, la superficie des marchés. Des observations s'y ajoutaient sur les flux de circulation, les heures d'ouverture des souks, la géographie de l'eau, les fontaines et leurs bassins.

Le soir du 20 octobre, la veille de la révolte, il était sorti avec sa lanterne pour mesurer la place Ezbekiyeh. C'était le cœur de la présence française dans la ville. Bonaparte y avait installé son quartier général, et là se tenaient les marchés, les fêtes officielles, les rassemblements militaires. Les Cairotes la traversaient pour la plupart sans s'y attarder, les regards à mi-hauteur, le pas rapide.

Il mesurait les angles de la place, notait les distances à l'aide d'une corde étalonnée, quand il remarqua qu'un groupe d'hommes assis près d'une fontaine le regardait travailler.

L'un d'eux se leva et s'approcha. Il prononça quelques mots en arabe que Jomard ne comprit pas. Puis il désigna la corde de mesure et dit une autre phrase. Jomard l'interpréta comme une question sur ce qu'il faisait.

Il lui montra le plan partiel de la place qu'il avait dessiné. L'homme l'examina avec attention, retourna le carnet, le tint à bout de bras. Puis il dit une phrase à ses compagnons. Ils rirent. Un rire qui n'était pas moqueur, plutôt surpris.

Jomard ne sut jamais ce qu'ils avaient dit. Ils avaient reconnu, pensait-il, leur place dans le dessin. C'était sans doute la première fois que quelqu'un leur montrait leur propre ville vue de dessus. Ou peut-être qu'ils riaient parce que le jeune Français avec sa corde essayait de mesurer quelque chose qui n'avait pas besoin d'être mesuré.

Le 21 octobre 1798, l'hostilité latente de la population cairote finit par éclater. L'étincelle avait été un nouvel impôt sur les propriétés. Le général Dupuy, commandant de la place, fut tué par la foule.

Dès l'aube, des milliers d'émeutiers armés de sabres, de lances et de bâtons avaient envahi les rues du Caire. Les soldats isolés furent massacrés, décapités. Les quartiers insurgés, où la colère mûrissait depuis trois semaines, se barricadèrent.

Bonaparte, qui se trouvait alors au Vieux-Caire, apprit le soulèvement dans la matinée. Des attroupements lui barrant les portes de la ville, il dut faire un détour et n'y rentra que par la porte de Boulaq. Il donna l'ordre à toutes les troupes disponibles de reprendre la ville quartier par quartier.

— Écrasez-moi ça. Sans délai, cria-t-il à ses généraux. La moindre faiblesse, et nous sommes décimés avant ce soir. Feu sur tout rassemblement hostile. Sans sommation.

L'artillerie bombarda les quartiers insurgés. Les maisons de brique crue s'effondraient en nuages de poussière. Les fantassins ratissaient les rues. La mosquée d'Al-Azhar fut envahie, et la profanation horrifia toute l'Égypte musulmane.

La répression dura trois jours. Bonaparte ordonna l'exécution de tous les chefs de la révolte capturés vivants. Pendant plusieurs nuits, on les décapita à la Citadelle, et les corps furent jetés dans le Nil.

Denon n'avait pas attendu la fin de la répression pour sortir. Son domestique égyptien, affolé, lui conseilla de rentrer. Il n'en tint pas compte.

Dans les artères du quartier où il logeait, il vit des groupes d'hommes armés, des boutiques qui brûlaient. L'odeur de la fumée, et autre chose en dessous, qu'il reconnut et ne nomma pas. Un soldat français gisait mort dans une ruelle. Des femmes criaient aux fenêtres, un enfant courait. L'armée française, surprise, mettait du temps à organiser sa réponse.

— Rentrez, pour l'amour du ciel, lança un officier en l'apercevant avec son carnet de croquis. Ce n'est pas le moment de dessiner.

— Au contraire, c'est le moment ou jamais. Dans cinquante ans, qui saura ce qui s'est passé ici ? Personne, si personne ne le note.

Il finit par rentrer au bout d'une heure et observa la suite par la fenêtre de son premier étage. Des soldats français encerclaient un groupe d'insurgés dans une ruelle. Une mosquée ouvrit ses portes pour recueillir les fuyards.

Denon referma la fenêtre. Dans les rues, les coups de feu continuaient. À l'Institut, à quelques centaines de mètres de là, la même journée se vivait autrement.

Personne n'avait ordonné aux savants de rester à l'Institut. Dans la précipitation des combats, Bonaparte ne s'était pas préoccupé de leurs déplacements. Il n'en était pas besoin. Des soldats français massacrés à deux cents mètres de là, des émeutiers armés dans tous les quartiers, des coups de feu sans interruption depuis l'aube suffisaient à les tenir enfermés.

Fourier s'installa dans la grande salle de l'Institut avec ses cahiers et travailla à ses équations. Il pensait, sans en avoir encore fait une théorie, à la façon dont la chaleur se propage dans les corps. La chaleur obéissait à des lois précises et immuables. Les émeutes, non. C'était une raison de plus de préférer la physique.

Vers minuit, Jomard le rejoignit avec une lanterne.

Berthollet entra vers trois heures du matin, sans s'être annoncé. Il prit une chaise et regarda les deux autres travailler un moment.

— Vous calculez quoi ? dit-il à Fourier.

— La façon dont la chaleur se propage dans un milieu non homogène. Je n'ai pas encore les équations.

— Utile. Le bâtiment de gauche brûle depuis ce matin. Avec un peu de chance vos réflexions prédiront si le nôtre sera touché avant l'aube.

— Ne vous arrêtez pas, ajouta-t-il en sortant. C'est encore la seule chose qui distingue notre présence ici d'une… enfin. D'une occupation ordinaire.

Ils travaillèrent en silence jusqu'au petit matin, chacun à ses calculs. Dehors, la ville brûlait. Jomard dut moucher deux fois la mèche de sa lanterne.

Monge, lui, écrivit une lettre à sa femme. Il n'y avait plus de courrier régulier depuis Aboukir. Il l'écrivit quand même. Ce qu'elle contenait, nul ne le saurait jamais. Il la cacheta soigneusement et la porta dans sa veste jusqu'au départ d'Égypte, dix mois plus tard.

Le 24 octobre, les savants sortirent prudemment de l'Institut. Trois jours que la plupart s'étaient barricadés en écoutant les coups de feu. Plusieurs quartiers n'étaient plus que des ruines fumantes.

Denon sortit dans les rues dévastées et dessina.

Du moins, il essaya. Devant lui, une maison effondrée, la façade soufflée par un boulet, les poutres de bois calcinées en travers de la rue, un soulier d'enfant dans la poussière. Il traça la ligne de faîte de ce qui restait debout. À Gizeh, il avait dessiné les pyramides sous tous les angles. À Malte, il avait dessiné les œuvres qu'on emportait et celles qu'on laissait. Denon avait toujours considéré que dessiner, c'était témoigner, et que témoigner était neutre. Le crayon n'avait pas de camp ; ce qui avait existé était fixé, rien de plus.

Mais cette maison-là, c'étaient des soldats français qui l'avaient détruite. L'artillerie de l'armée avec laquelle il voyageait, dont il dépendait pour manger, se déplacer, travailler. Ces ruines, une fois dessinées, deviendraient le document d'une répression que sa présence ici, d'une certaine manière, cautionnait.

Denon dessina quand même, par réflexe plus que par conviction. La page se remplit. Quand il ferma le carnet, il n'aurait su dire si

le geste avait été nécessaire ou indigne, ou les deux. Il avait de la cendre jusqu'aux poignets.

Plus loin dans la ruelle, une porte de bois sculptée gisait arrachée de ses gonds. Une boutique de souk éventrée, les étagères renversées, un coffre de cuivre ouvert et vide. Denon pensa au palais de Hassan Kachef, aux commissaires qui remplissaient leurs listes. Le même geste, moins les critères et le discernement. Ici on disait piller, là-bas collecter. Il referma du pied le couvercle du coffre.

Hassan marchait devant lui pour ouvrir le chemin. Près de la mosquée Ibn Tulun, ils trouvèrent deux soldats français occupés à vider une boutique de tisserands. Les étoffes sortaient par la porte en paquets, empilées sur une brouette de bois. Soieries, cotons teints, lin blanc gardé pour les grands jours. L'un des soldats décrochait un métier à tisser de son support mural.

La propriétaire était dans l'encadrement de la porte du fond, une femme vêtue de noir. Elle regardait sans parler. Ni supplications ni cris. Juste les yeux qui suivaient chaque paquet. Le soldat passa près d'elle avec la brouette et elle recula d'un pas exactement, ni plus ni moins.

Hassan resta dans la rue. Rien à traduire. Denon le regarda un instant, Hassan qui observait la femme qui observait les soldats, et comprit que l'intermédiaire aussi voyait, et que voir sans pouvoir agir donnait au visage une couleur particulière. Il ne prit aucune note.

Le soir, Hassan rentra chez lui, dans le quartier copte où l'armée lui louait une chambre. Ni du côté des soldats ni du côté des insurgés. Du côté de la langue. Traducteur de part et d'autre d'une ligne qu'il ne pouvait pas traverser. Ordres français traduits. Supplications arabes traduites. Certains jours il ne savait plus dans quelle langue il pensait. Ce soir il ne pensa en aucune.

Dans la rue, Denon avait dessiné la boutique vidée. Les clous au mur où les tissus avaient pendu, la marque plus sombre sur le sol

où le métier à tisser avait reposé depuis des années, l'encadrement de porte avec la femme en noir qui regardait. Travail rapide, sans légende, sans date. Quand il eut fini, les soldats étaient partis avec la brouette. La femme rentra dans la boutique et ferma la porte intérieure.

Après la fin de la répression, Bonaparte convoqua les notables survivants et les oulémas qui n'avaient pas participé activement à l'insurrection pour leur faire comprendre ce que leur coûterait toute nouvelle tentative de révolte.

— Vous avez vu ce qui arrive. Vos quartiers détruits. Vos chefs exécutés. Al-Azhar bombardée. Si vous vous rebellez à nouveau, je rase la ville entière.

— Cette révolte, voyez-vous, général, cette révolte le montre bien, notre situation est intenable, dit Monge à Bonaparte lors du conseil qui suivit la répression. On ne gouverne pas ce pays par la seule force militaire. Pas indéfiniment, en tout cas. La population nous est hostile. Elle le restera tant que nous serons ici en occupants étrangers.

Ce conseil s'acheva tard. Bonaparte convoqua Monge le lendemain matin, loin des officiers, dans la cour intérieure d'une maison réquisitionnée près de la place Ezbekiyeh. Il y avait du café et deux tabourets. Bonaparte était debout.

— La force seule ne suffit pas, as-tu dit. Soit. Tu proposes quoi ?

Monge n'avait pas prévu d'être consulté sur ce point. Il dit ce qu'il pensait quand même.

— Des institutions. Pas des proclamations, des institutions ! Des tribunaux qui jugent selon des règles connues, des écoles, et puis — c'est le plus important — un système de propriété foncière qui protège les fellahs contre l'arbitraire. Ce que la Révolution a fait en France, mais ici.

— En combien de temps ?

— Une génération. Au minimum.

— Nous n'avons pas une génération. Deux ans. Peut-être.

— Alors vous ne gouvernerez pas ce pays. Pas vraiment. Vous l'occuperez, ce qui est… autre chose.

Bonaparte le regarda longtemps.

— Occuper suffira. Pour ce que je veux faire.

Monge ne demanda pas ce que Bonaparte voulait faire.

Ce soir-là, Monge écrivit dans son journal. « Bonaparte sait qu'il ne gouverne pas. Une occupation est administrée. La distinction lui importe peu. À moi elle importe beaucoup. Je ne sais toujours pas si elle importe aux Égyptiens. »

Pendant les semaines qui suivirent la répression, une sorte de normalité précaire se réinstalla. Les marchés rouvrirent. Les mosquées accueillirent à nouveau leurs fidèles, sauf Al-Azhar qui demeura fermée. Les soldats français reprirent leurs rondes. Les savants recommencèrent leurs sorties dans la ville avec leurs carnets et leurs instruments.

Les savants, eux, ne vivaient plus leur présence au Caire de la même façon. L'illusion d'une cohabitation paisible avec la population n'avait pas survécu à ces trois jours. Ils continuaient à travailler, à fréquenter les marchés, à voir certains notables cairotes, mais sous la menace d'une violence qui pouvait resurgir à tout moment.

Aux yeux des Cairotes, Denon restait ce qu'il avait toujours été. Un Français, donc un occupant, donc un ennemi potentiel.

Dans les souks, la plupart des boutiques avaient rouvert et les artisans travaillaient.

Dans une ruelle derrière Al-Azhar, Denon trouva une école coranique dont les élèves reprenaient leurs leçons. Des enfants assis en cercle autour d'un vieux maître qui lisait à voix haute et les faisait répéter. Le maître leva les yeux quand il passa, le regarda, puis reprit sa lecture sans changer d'expression.

Les enfants récitaient un texte qu'ils ne comprenaient sans doute pas encore, dans une langue que leurs parents ne lisaient peut-être plus. Venture de Paradis, orientaliste qui avait travaillé longtemps dans les Échelles du Levant et de Barbarie, lui avait dit que la transmission précède la compréhension. Les mots entrent d'abord dans le corps, le sens vient après. Le geste, lui, était compris. La leçon reprenait au verset où elle s'était arrêtée.

La ville cicatriserait à sa façon, selon un rythme que les Français ne contrôlaient pas et ne comprendraient qu'à moitié. Les enfants, eux, récitaient leurs leçons sans attendre que les occupants aient fini de se battre.

VII - Le Sphinx et les nécropoles

En novembre, Denon organisa une expédition au Sphinx. Ils partirent avant l'aube pour arriver avec la lumière rasante du matin, la seule qui ferait saillir les détails de la pierre.

Le Sphinx apparut d'abord comme une masse. Plus sombre que le sable, plus compacte que la nuit. Puis la lumière arriva par l'est et la tête émergea, le nez absent, les yeux creux. Le monument, long de soixante-treize mètres et haut de vingt, restait enseveli jusqu'aux épaules. La surface du calcaire apparut dans ses nuances. Gris-beige là où le vent avait poli la roche, plus sombre dans les creux où le sable s'était accumulé en strates fines. Des fissures parcouraient le front, descendant du sommet du crâne vers les tempes, certaines larges de plusieurs doigts, d'autres à peine visibles. La pierre n'était pas homogène. Des bancs de calcaire plus tendre alternaient avec des couches plus dures, créant des lignes horizontales qui striaient le visage. Des traces d'outils demeuraient visibles sur les joues, coups de ciseau répétés qui avaient façonné les courbes, laissant des facettes régulières que l'érosion n'avait pas encore effacées. Le sable montait le long des flancs, formant une pente douce que le vent remodelait continuellement, grain par grain.

L'œil droit retint longuement l'attention de Denon. Le calcaire avait été travaillé en creux, le globe évidé pour donner un regard qui n'existait plus, la paupière supérieure lisible sous l'érosion. Quelqu'un avait voulu que cette tête regarde, et qu'elle regarde quelque part.

Tête tournée vers l'est, vers le point précis où le soleil se levait.

— Ce n'est pas une statue, dit Denon à voix basse. C'est… comment dire, un instrument. Un cadran solaire grand comme une colline, dont le visage serait le gnomon. Voyez où il regarde, à l'équinoxe. De la géométrie, ma foi, plus que de la dévotion. Volney nous aurait entretenus du nez large, des lèvres charnues… Je ne tranche pas. Mais celui qui a taillé cette face savait mesurer.

Après avoir terminé la documentation du site, l'expédition se dirigea vers Saqqarah. La nécropole s'étendait sur plusieurs kilomètres dans le désert, cimetière de l'Ancien Empire où la pyramide à degrés, la plus ancienne jamais construite, dressait ses six gradins sur soixante-deux mètres. Ils y passèrent deux jours. Denon dessina. Jomard mesura. Geoffroy scrutait les bas-reliefs pour y lire ce que les textes ne disaient pas. Les parois des mastabas conservaient leur polychromie par endroits. Du bleu égyptien — ce pigment de cuivre et de calcium que les artisans préparaient par cuisson — persistait dans les creux protégés de la lumière. Le rouge ocre des corps masculins, le jaune des corps féminins, conventions picturales répétées sur des kilomètres de murs funéraires. Les hiéroglyphes étaient gravés en creux puis peints, chaque signe creusé de plusieurs millimètres dans la pierre avant d'être coloré. Les scribes avaient travaillé de droite à gauche sur ces colonnes verticales, leurs erreurs parfois visibles là où un signe avait été effacé puis regravé légèrement décalé. Les scènes de vie quotidienne se déployaient en registres superposés. En haut, les activités nobles, audiences, cérémonies, offrandes ; en bas, le travail des champs, la boucherie, la boulangerie. Geoffroy s'était accroupi devant un panneau représentant des pêcheurs

tirant un filet. Les poissons étaient identifiables par espèce. Perche du Nil, tilapia, mulet.

Geoffroy, lui, ne voyait que les animaux.

— Ibis. Crocodile. Hippopotame… et là, des lions. Des autruches. Plusieurs qu'on ne trouve plus en Égypte — du temps des pharaons, ils y vivaient encore. Le climat a changé. Ou la chasse.

Ils descendirent dans les puits avec des torches. Vingt mètres, trente mètres sous le désert. La descente se faisait par des marches taillées dans la roche, irrégulières, polies par des millénaires de passages. Les murs du puits se rapprochaient à mesure qu'ils descendaient, le cercle de lumière du jour rapetissant au-dessus de leurs têtes jusqu'à n'être plus qu'un point blanc dans l'obscurité. L'air s'épaississait. La flamme des torches vacillait dans les courants d'air faibles qui circulaient encore entre la surface et ces chambres profondes. L'odeur mêlait salpêtre, poussière minérale et un relent animal. Les parois du puits conservaient les marques de creusement, coups verticaux descendant par bandes parallèles. Il avait fallu des mois pour creuser ces puits, peut-être des années. Des équipes d'ouvriers travaillant dans l'obscurité, remontant les déblais panier par panier. Les chambres funéraires n'étaient pas grandes, trois mètres sur quatre tout au plus, juste assez pour le sarcophage et les offrandes. Le plafond bas obligeait à courber la tête, et la fumée des torches s'y amassait. Des fragments de poterie jonchaient le sol, débris laissés par les pilleurs. Sur les parois couraient hiéroglyphes et peintures murales, le voyage du défunt tracé sur la roche.

Entre deux séjours à Saqqarah, Denon regagna quelques jours le Caire. Il connaissait dans le quartier copte des ateliers de tisserands qu'il fréquentait régulièrement.

La technique était simple et ancienne. Un métier à bras, deux lisses alternées, la navette passée entre les fils. Le bruit du métier emplissait l'atelier, claquement régulier du battant qui tassait les fils de trame, grincement des lisses quand le tisserand actionnait

les pédales. La laine gardait le suint malgré le lavage, et son odeur se mêlait à celle des teintures végétales qui séchaient dans des jarres alignées contre le mur. Des écheveaux pendaient aux poutres du plafond, classés par teinte. Les bleus profonds de l'indigo, les rouges carmin de la garance, les jaunes verdâtres du séné. Dans un coin, un apprenti préparait un bain de mordançage, dissolvant de l'alun dans l'eau chaude pour fixer les couleurs sur la fibre. Le procédé n'avait pas changé. Trempage dans le mordant, essorage, trempage dans la teinture, rinçage au Nil. Les mêmes gestes qu'à l'époque pharaonique. Laine et lin tissés selon des motifs géométriques, losanges, chevrons, croix potencées, motifs floraux stylisés.

Denon avait comparé un textile copte contemporain avec les relevés des fresques de Saqqarah, tombeaux des dignitaires de l'Ancien Empire. Le motif du losange inscrit dans un cercle était identique, tout comme la combinaison laine-lin et la largeur du tissu, environ soixante centimètres.

Quatre mille ans séparaient la fresque du tissu, et la largeur n'avait pas varié d'un doigt.

Il acheta plusieurs pièces. Des fragments de tissu copte, quelques-uns encore avec leurs dessins de chasse ou de pêche en bordure. Silhouettes rigides, profils nets, le style hiératique de l'art populaire égyptien, passé presque intact à travers le christianisme et la conquête arabe. Le tisserand les plia dans un linge.

Des poteries aussi. Amphores à deux anses, jarres à col étroit, coupes à pied, reproduites dans la même argile du Nil, cuites dans les mêmes fours. Le potier, interrogé, haussa les épaules. Son père les tournait ainsi, et le père de son père.

Berthollet avait obtenu quatre momies humaines de Saqqarah.

Les corps ne l'occupaient pas, la médecine les étudierait. Ce qui l'intéressait, c'était la chimie des résines d'embaumement. Ces matières noires et brillantes qui imprégnaient les bandelettes de

lin formaient un assemblage de substances organiques dont il voulait identifier les composants.

À son retour au Caire, il fit fondre des échantillons grattés, en dissolvit d'autres dans de l'alcool, analysa les vapeurs, nota les températures de fusion. Sur sa table de travail s'alignaient les instruments. Alambic en verre de Venise, thermomètres à mercure, balances de précision protégées sous cloche. Il travaillait à la lumière de quatre chandelles disposées en carré, dont les flammes ne tremblaient pas quand il prenait ses mesures. Les échantillons de résine étaient classés par momie, étiquetés en latin, conservés dans des flacons bouchés à la cire. Certains avaient une couleur noire profonde, d'autres brun-roux, d'autres encore presque translucides. Il en prélevait un fragment avec une spatule, le déposait dans un creuset, le chauffait lentement en notant à quelle température le matériau changeait d'état. La résine ramollissait d'abord, puis fondait, puis fumait en dégageant une odeur âcre de bois brûlé et de poix. Les vapeurs étaient collectées dans un tube refroidi où elles se condensaient en gouttelettes huileuses. Résine de térébinthe, graisse animale, cire d'abeille, natron, bitume de Judée. La combinaison variait d'une momie à l'autre. La logique, jamais. Rien de ce qui fait pourrir n'y survivait.

À trois heures du matin, il leva les yeux de son registre vers les quatre corps allongés sur ses tables.

Ces gens étaient morts depuis des milliers d'années. Leurs noms figuraient peut-être sur les inscriptions de leurs cercueils. Il ne restait d'eux que ces corps conservés.

Cette permanence le troublait. Rien de métaphysique, Berthollet était matérialiste, un trouble de savant. Ces embaumeurs avaient résolu un problème de chimie organique par observation, par essais, par transmission des techniques de génération en génération, plus de quatre mille ans avant toute théorie. Il tailla sa plume.

Il nota dans son rapport. « Les techniques d'embaumement égyptiennes constituent un ensemble de connaissances chimiques empiriques d'une sophistication remarquable, dont l'étude

systématique pourrait apporter des informations sur des propriétés conservatrices encore insuffisamment connues. »

À Saqqarah, Geoffroy Saint-Hilaire avait exploré avec Denon les abords de la nécropole des animaux sacrés, où l'on disait reposer les taureaux Apis de Ptah. Des fragments apparaissaient dans les décombres. Ils s'arrêtèrent devant un éclat de granit noir.

Denon écrivit ces lignes. « Les anciens pilleurs ont laissé ces blocs. C'est là que nous leur ressemblons. Eux prenaient ce qu'ils croyaient être des trésors. Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance. Dans deux mille ans, si quelqu'un descend ici avec une lanterne, il verra les couvercles encore fracturés. Et il se demandera, comme je me le demande maintenant, quelle est la différence entre un pilleur et un savant dans une galerie obscure. »

À ses pieds, parmi les éclats répandus dans la poussière, un fragment portait encore deux signes hiéroglyphiques gravés en creux, un oiseau, une ligne brisée. Il ramassa le fragment et le glissa dans sa poche.

Cette nuit-là, pendant que Denon regagnait le mastaba où ils dormaient, le marché de Saqqarah continuait dans l'obscurité. Deux lanternes seulement, posées sur le sable entre les étalages. Des fellahs des villages voisins attendaient accroupis derrière leurs nattes. Les soldats venaient par groupes de deux ou trois, sans armes. Ils soupesaient, marchandaient, repartaient avec quelque chose enveloppé dans leur veste. L'air nocturne était frais après la chaleur du jour. Le sable conservait encore de la tiédeur, mais le vent du désert charriait déjà le froid des heures profondes. Les conversations se faisaient à voix basse, marchandages menés en arabe approximatif ou par gestes. Un soldat approchait un scarabée de la lanterne pour examiner les hiéroglyphes gravés sur le dessous. Un autre négociait le prix d'une amulette en faïence, petite figurine turquoise d'Anubis à tête de chacal.

Berthollet était là aussi, assis sur un siège pliant qu'il faisait porter depuis Alexandrie. Devant lui, une petite table de campagne

couverte de ses formulaires de la Commission. Hassan lui présentait les pièces une à une avec la lampe. Berthollet examinait, notait dans son registre le numéro, la description en latin, la localisation dans le monument, l'état de conservation. Six pièces ce soir, dont trois scarabées royaux, une palette de scribe en bois de sycomore, une figurine de granit, un vase canope en albâtre avec son couvercle à tête de chacal. Il écrivit « Traces de résine noire sur le col. » Puis il s'arrêta, releva la tête vers Hassan.

— Qu'est-ce que contient cette urne, celle au couvercle de chacal ?

— L'estomac, dit Hassan.

— Ah. Je noterai ça aussi.

Berthollet avait demandé des momies d'animaux à Saqqarah. Au Caire, au début de février 1799, les fellahs lui en apportèrent six. Deux ibis sacrés, deux chats, un crocodile juvénile, une musaraigne. Il les installa dans la grande pièce que l'Institut lui avait attribuée comme laboratoire.

Il analysa les bandelettes de lin, imprégnées d'une substance brune qu'il identifia comme du bitume mêlé de résines végétales. Des échantillons avaient été prélevés du remplissage cavitaire, natron, sel gemme, poudres minérales. Le natron surtout l'occupait. Carbonate de sodium hydraté, présent à l'état naturel dans les lacs du désert à l'ouest du Caire. Il y avait fait en janvier une excursion de cinq jours avec le général Andréossy. Les lacs du Natroun. Des étendues blanches au bord desquelles cristallisait cette poudre alcaline que les Égyptiens récoltaient pour embaumer leurs morts.

En analysant la dissolution du natron dans les eaux saumâtres du lac, il avait observé un phénomène inattendu. La réaction entre le sel marin et le carbonate de calcium pouvait s'inverser selon la température et la concentration. Les chimistes de son époque pensaient que les réactions allaient toujours dans un seul sens, le

plus fort acide chassant le plus faible. Berthollet commençait à percevoir que c'était faux. Qu'il s'agissait d'équilibres.

Paris recevrait ces notes. Il faudrait encore quatre ans, et l'*Essai de statique chimique* de 1803, pour en tirer la théorie complète.

Les momies d'animaux, elles, posaient à Berthollet une autre question.

— Ces ibis momifiés, ce sont nos ibis, lança Geoffroy. Vous vous souvenez, au bord du Nil, ce que nous disions — qu'ils les vénéraient parce qu'ils observaient la nature ? Voilà. Inchangés en trois mille ans.

— Identiques, corrigea Berthollet.

— C'est ce que dit Cuvier. Espèces fixées depuis la Création, et les momies le prouvent. Pas un changement.

— Et Lamarck ?

— Lamarck dit que trois mille ans, c'est trop court pour voir une transformation. Qu'il faudrait un temps… immense.

Berthollet prit une des momies d'ibis dans ses mains. La bête était rigide, parfaitement conservée, le plumage encore reconnaissable à travers les bandelettes.

— Aucun des deux ne le prouvera jamais, dit Berthollet en reposant la momie. Il faudrait vivre trop longtemps.

Lors du séjour de novembre, ils avaient passé deux nuits complètes à Saqqarah, dormant dans les ruines d'un mastaba pour être sur place dès l'aube. La pyramide à degrés se dressait au centre de ce paysage funèbre.

— Un siècle de plus que celles de Gizeh, dit Jomard, qui avait recoupé comme il pouvait les bribes de chronologie royale dont disposaient les savants. À peu près. Ici, ils cherchaient encore la forme. À Gizeh, ils l'ont trouvée.

Les gradins superposés avaient quelque chose d'une ziggurat mésopotamienne, comme si deux peuples, sans se connaître, avaient eu la même idée, empiler pour monter vers le ciel.

Denon passa la deuxième nuit à copier les scènes d'un mastaba de haut fonctionnaire. Ces bas-reliefs représentaient les activités de la vie quotidienne — la pêche, la chasse, les travaux agricoles, la boucherie, la fabrication de la bière — avec une exactitude qui servait les naturalistes de la Commission autant que les artistes.

En rentrant de Saqqarah au Caire, Denon fit un détour par les rives du Nil au crépuscule. La lumière était différente à cette heure. Orangée et dense, presque épaisse sur la pierre. Il s'assit sur un bloc de calcaire au bord de l'eau et tenta de dessiner le fleuve à contre-jour. L'exercice était difficile. La lumière bougeait trop vite.

Jomard le rejoignit et attendit qu'il ait fini. On ne parlait pas à Denon quand il dessinait.

— Je repense à ce siècle, dit Jomard quand Denon eut rangé son crayon. Un essai d'un côté, une perfection de l'autre. Cent ans. Comment progresse-t-on aussi vite ?

— La vitesse… je ne suis pas sûr que ce soit la question. Les Égyptiens pensaient le temps autrement, je crois. Pour nous, un siècle, c'est long. Pour eux, c'était peut-être le temps qu'il faut pour apprendre.

Ils rentrèrent au Caire dans l'obscurité, guidés par les lumières des minarets. Les chiens du désert aboyaient au loin. Quelque part dans les ruelles du quartier copte, le simandre d'une église battit l'heure.

VIII - Les débats scientifiques

La séance du 16 novembre vit s'affronter Monge et Fourier. Monge voulait des volumes et des angles, Fourier des contextes et des significations. Bonaparte, vice-président de l'Institut, assistait à la séance et trancha en leur donnant raison à tous deux, ce qui revenait à ne pas trancher.

— La science véritable, mes amis, c'est la mesure, dit Monge en ouvrant le débat, les deux mains à plat sur la table. Les

dimensions d'une pyramide, son volume, ses proportions, voilà ce qui est beau ! Les mythes qui l'entourent… laissons-les aux poètes. La description et la signification sont deux disciplines. Nous sommes ici pour la première.

— Les pyramides ne sont pas simplement des volumes à calculer, Monge, répondit Fourier sans lever les yeux de ses feuilles. Ce sont des tombeaux royaux, des actes de foi dans l'immortalité. Si vous n'en gardez que les dimensions, vous décrivez le coffre et pas ce qu'il contient. Et vous risquez… de croire que vous avez compris parce que vous avez compté.

Bonaparte leva la main.

— Raison tous les deux, dit-il en regardant l'un, puis l'autre. L'ouvrage contiendra les deux. Les mesures de Monge. Le sens, Fourier le trouvera.

La même séance vit Berthollet présenter un premier mémoire sur la chimie du natron du désert égyptien. Il avait analysé des échantillons achetés aux marchands du Caire et déterminé leur composition exacte.

— Le natron ? Un mélange de sels, rien de plus. Carbonate, bicarbonate, chlorure de sodium. Soixante-dix jours dans cette poudre, l'humidité est absorbée, le corps se dessèche sans pourrir. Très simple, très efficace. Rien de miraculeux, je le crains.

Geoffroy Saint-Hilaire présenta ensuite ses observations sur les ibis, vivants et momifiés, ces derniers découverts par milliers dans les nécropoles d'animaux sacrés près de Saqqarah.

— Une seule espèce d'ibis. J'ai comparé les momies aux oiseaux vivants. C'est le même ibis sacré, blanc et noir, que nous voyons encore sur les rives du Nil. Trois mille ans, et pas un trait n'a changé. Si les espèces se transforment, ce n'est pas à cette échelle-là que nous le verrons.

Vint ensuite une présentation de Jean-Joseph Marcel, orientaliste et directeur de l'Imprimerie nationale établie au Caire, concernant les progrès de l'impression en caractères arabes.

L'impression du *Courrier de l'Égypte* se faisait maintenant en français, seules les proclamations étant imprimées en arabe.

— Nous pouvons imprimer en arabe classique, et proprement, annonça-t-il. Proclamations, décrets, avis… La population peut nous lire dans sa langue.

Fourier prit ensuite la parole pour une étude sur la distribution des températures dans le désert égyptien, sujet que ses observations pendant les marches militaires lui avaient inspiré. Son analyse des flux de chaleur dans un milieu non homogène préfigurait les recherches sur la chaleur qu'il mènerait plus tard en France. On l'écouta d'autant mieux que tous, dans la salle, avaient subi le phénomène dans leur chair.

— La chaleur du désert… ce n'est pas seulement la température de l'air, expliqua Fourier. Ce sont des flux. Des échanges entre le sol, l'air et les corps exposés. Je crois — enfin, j'espère — qu'on pourra un jour prévoir comment elle se propage, dans le temps et dans l'espace.

Bonaparte, lui, s'intéressait moins à la chaleur qu'au spectacle de ces hommes de formations radicalement différentes — mathématiciens, chimistes, naturalistes, artistes, ingénieurs — qui parvenaient à se parler autour d'un même objet, l'Égypte.

— Et les Égyptiens anciens, dans tout cela ? demanda-t-il.

— Rien, directement, admit Fourier. Il chercha un instant la suite. Mais leur environnement, oui. Comment il fonctionnait. Pour comprendre pourquoi ils bâtissaient leurs maisons d'une certaine façon, orientaient leurs temples selon tels axes, creusaient leurs tombeaux à telle profondeur, il faut comprendre les contraintes thermiques qu'ils subissaient.

Bonaparte félicita les orateurs et les pressa d'aller plus loin.

— Excellent, lança-t-il à l'assemblée. Bientôt la Haute-Égypte. Thèbes, les temples. Denon ouvrira la route.

Fourier retint Denon dans le couloir du palais de Hassan Kachef. Il tenait sous le bras une liasse de relevés que la Commission avait

produits depuis l'arrivée au Caire. Mesure de la Grande Pyramide, plans du Sphinx, coupes des tombeaux de Saqqarah. Quatre-vingt-trois feuilles.

— Ces relevés, observa Fourier. Vous allez les emporter ?

— C'est l'objet de l'expédition, dit Denon. La *Description* ne se fera pas ici.

— Je parle des objets. Des statuettes que vous achetez sur le marché de Saqqarah. Des amulettes dans vos bagages. Nous sommes là pour comprendre l'Égypte, pas pour la vider de ses restes.

Denon observa la liasse de relevés dans les mains de Fourier. Des mesures. Des plans. Des angles. Tout cela resterait ici, dans les pierres, disponible à quiconque viendrait mesurer après eux. La statuette en bois peint qu'il avait achetée au marché de Saqqarah, celle aux bras croisés sur la poitrine dans l'attitude d'Osiris, elle, personne ne la retrouverait là dans trente ans. Elle serait à Paris, ou perdue.

— La différence entre nous deux, Fourier, c'est que vous croyez que comprendre suffit. Moi, je pense que certaines choses doivent être vues pour être comprises. Et pour être vues, elles doivent voyager.

Fourier reprit sa liasse et repartit vers sa chambre, deux portes plus loin dans le couloir du premier étage. Denon resta dans ce couloir vide. Il se coucha tard dans la chambre qu'il occupait au palais depuis la révolte. Le lendemain matin, il trouva sur sa table de travail le *chaouabti* en bois peint qu'il croyait rangé dans ses bagages, posé debout, bien en vue, le visage tourné vers lui. Fourier avait dû entrer pendant la nuit. Il avait pour habitude de circuler dans le palais à des heures improbables quand ses équations ne venaient pas. Mais sur le sol, juste devant la table, il y avait un grain de sable. Un seul, bien visible sur le carrelage poli. Comme si Fourier avait voulu lui dire que ce sable venait de quelque part.

Ou comme si c'était simplement un grain de sable. Avec Fourier, on ne savait jamais si l'intention précédait le geste ou si c'était l'inverse. Le *chaouabti* resta sur sa table toute la journée.

Cette même séance de novembre 1798 avait aussi accueilli, en marge du programme officiel, une présentation informelle de Venture de Paradis, le principal interprète de l'expédition, qui parlait arabe, turc, persan et hébreu avec la fluidité d'un natif, et qui passait ses journées à traduire pour Bonaparte et ses nuits à écrire un dictionnaire arabe-français qu'il ne terminerait pas. Il mourrait de la dysenterie en Syrie, à Saint-Jean-d'Acre, en mai 1799.

Il avait pris la parole tout à la fin.

— Je voudrais soumettre une observation à l'Institut. Une remarque, plutôt. Depuis près de cinq mois que nous sommes en Égypte, une chose m'est apparue, peu à peu. L'arabe que parlent les Égyptiens d'aujourd'hui et l'arabe classique du Coran sont deux langues différentes. Je ne parle pas de dialectes. Ce sont deux systèmes, aussi éloignés l'un de l'autre que le latin de Cicéron et le français de Molière. Un fellah du Delta ne comprend pas le texte coranique qu'il récite. Il le récite phonétiquement, sans en saisir le sens.

— Ce qui veut dire ? demanda Monge.

— Que l'islam, en Égypte, est en partie… comment dire… une religion dont les fidèles ne comprennent pas les textes sacrés dans leur forme originale. La foi passe par l'autorité des oulémas, la tradition orale, le rituel. Pas par la lecture directe du texte. Un peu comme le latin dans l'Église catholique avant Luther.

Bonaparte, qui avait écouté sans intervenir, posa une question.

— Et les oulémas ? Ils le comprennent, eux, le texte classique ?

— Les plus érudits, oui. Les autres récitent aussi. Une chaîne. Chaque maillon transmet ce qu'il a reçu, pas nécessairement ce qu'il comprend.

Denon nota cette observation dans son carnet. Elle rejoignait une scène qu'il avait vue dans la ruelle de l'école coranique après la révolte. Les enfants qui récitaient des phrases dont ils n'avaient sans doute toujours pas le sens, mais dont le son et le rythme étaient déjà, en eux, une forme de connaissance. Il pensa à ses propres dessins, aux pyramides copiées avant d'être comprises, au Sphinx dessiné à l'aube avant d'en avoir mesuré le sens. Lui aussi commençait par la ligne. Il souligna deux fois la phrase de Venture.

— Autrement dit, observa Fourier, comme pour lui-même, on transmet d'abord, par cœur. Le sens vient après. Ou ne vient pas. Ce n'est pas si loin de ce que nous faisons avec les hiéroglyphes, non ? Nous copions des signes que nous ne comprenons pas… D'autres, après nous, les liront peut-être.

— À une différence près, dit Venture de Paradis. Les hiéroglyphes n'ont plus de locuteurs vivants. L'arabe classique en a. Entre les oulémas et les fellahs, entre le texte et le rite, la langue survit, autrement qu'elle n'a été créée. Il rassembla ses feuillets.

Ce soir-là, la séance avait fini tard. Les lampes avaient brûlé bas. Les savants sortirent dans la cour de l'Institut où l'air de novembre était enfin frais, le premier froid véritable depuis leur arrivée en Égypte. Denon s'arrêta un moment dans la cour et leva les yeux. Les étoiles au-dessus du Caire. Les mêmes qu'au-dessus de Toulon six mois plus tôt, mais l'étoile Polaire s'était abaissée sur l'horizon.

Bonaparte quitta l'Institut après la séance en compagnie de Berthollet. Ils marchèrent un temps dans le jardin du palais, le gravier crissant sous les bottes. Bonaparte parla le premier.

— Monge m'a dit un jour que la science cherche le vrai, indépendamment de l'utile. Vous y croyez ?

Berthollet prit son temps. La question, il se l'était posée toute sa vie, sans jamais trancher.

— Je crois que la distinction est moins nette qu'il ne le prétend. Notre travail ici est vrai. Les mesures de Jomard, les analyses chimiques des momies, les dessins de Denon. Mais ce que nous faisons ici est aussi utile, à la France, à la connaissance européenne de l'Égypte, à vous politiquement. La vérité et l'utilité ne s'excluent pas. Elles cheminent ensemble, rarement dans la même direction, mais ensemble. Il hésita, puis ajouta :

— La seule chose que je refuse de dire, c'est que ce que nous faisons est inoffensif. Ce n'est pas vrai. Et Monge le sait aussi bien que moi.

Bonaparte ne répondit pas tout de suite.

— Fourier m'a dit ce soir que ses recherches sur les équations n'ont aucune application militaire immédiate. Il a l'air d'en être fier.

— Il a raison. Dans vingt ans ses recherches auront des applications qu'il n'imagine pas encore. La science va devant. De combien… on ne le sait jamais à l'avance.

— Un éclaireur, donc. Qui ignore pour quelle armée il reconnaît le terrain.

— Exactement.

Ils s'arrêtèrent au bord du bassin de la cour. L'eau ne bougeait pas.

— Continuez, dit Bonaparte. Ce que vous produisez ici survivra à l'expédition. Quoi qu'il arrive. C'est ma seule certitude, en ce moment.

Berthollet rentra dans son laboratoire et reprit ses analyses.

Il avait dit une phrase à Bonaparte, ce soir-là, avant de rentrer. Une phrase presque sans intonation, comme une observation de chimiste sur la couleur d'un précipité.

— En Italie, en 1796, nous choisissions ce qui allait au Louvre. Monge choisissait, je validais. Nous avions du temps, des listes, des commissaires. Ici, nous n'avons rien de tout ça. Quand nous

partirons, ce sera à la hâte. Ce qui sera dans les caisses au moment du départ, c'est ce qui partira. Le reste restera. Il ne faut pas se raconter autre chose.

En 1796, en Italie, c'était la France qui emportait. Ici, rien ne garantissait que ce serait encore elle. Berthollet rinça une éprouvette, puis une autre.

À trois heures du matin, Denon ralluma sa lampe et reprit son carnet.

Il tournait les pages lentement, sans vraiment les relire. Les dessins défilaient. Les voiles de la flotte dans la rade de Toulon, le port de La Valette depuis le pont de la *Junon*, la colonne de Pompée à Alexandrie, les dos des soldats dans le désert, les pyramides au crépuscule, vues de loin.

Il avait aussi une autre liste, qu'il n'avait pas écrite. Des choses qu'il avait faites sans les noter. Il avait dessiné des monuments qu'on ne pourrait pas emporter, vu des soldats glisser des scarabées dans leurs poches sans rien dire, vu un fellah regarder partir son *chaouabti*, et préféré ne pas noter ce qu'il avait dit. Cette liste-là était plus longue que les deux cent quarante-trois dessins. Elle n'avait pas de fin.

Il s'arrêta sur le premier portrait du voyage.

C'était Bonaparte. Profil droit, éclairé par la lumière du matin sur le quai de Toulon, quelques minutes avant l'embarquement. Il l'avait dessiné rapidement, sans que le général s'en aperçoive. Une dizaine de coups de fusain. Le profil mince, le front haut, le menton projeté en avant dans cette posture de quelqu'un qui regarde ce qui n'existe pas encore.

Il prit une feuille vierge et dessina Bonaparte de mémoire. Tel qu'il l'avait vu au Caire à la mi-août, au lendemain de la nouvelle d'Aboukir. Le même profil, les mêmes traits fondamentaux. Mais ce n'était plus le même homme. Il chercha la différence avec le fusain, effaça du pouce, recommença.

Ce n'étaient pas les rides. Trois mois ne font pas vieillir un homme de vingt-neuf ans. Ni la maigreur, Bonaparte avait toujours été maigre. C'était dans la tension du cou, peut-être. Ou dans la mâchoire, plus fermée. L'homme de Toulon regardait quelque chose qui n'existait pas encore. L'homme d'après Aboukir regardait quelque chose qu'il avait perdu.

Denon posa les deux feuilles côte à côte sur sa table de travail.

Les dessins étaient semblables. Un observateur pressé n'aurait pas vu la différence. Même profil, même posture, même main du dessinateur. Mais l'un après l'autre, ils ne disaient plus la même chose.

C'était la première fois depuis Toulon qu'il dessinait Bonaparte en son absence. Jusque-là, ses croquis du général avaient été des documents. La posture du commandement, le geste de l'autorité, la scène historique à fixer avant qu'elle ne passe. Ce croquis nocturne était autre chose. Un portrait sans l'accord du modèle, sans témoin, tiré de la mémoire plutôt que du réel.

Il glissa les deux feuilles ensemble dans le même carnet, l'une après l'autre. Toulon, puis Aboukir.

Ce que ces carnets contenaient valait-il quelque chose ? La question lui semblait maintenant moins évidente qu'au départ. À Toulon, en montant sur la *Junon*, il avait su avec certitude pourquoi il était là. Pour documenter une expédition historique, voir l'Égypte avant les autres Européens, en rapporter les images d'un monde encore inconnu. Le programme tenait en une ligne.

Six mois plus tard, il n'en était plus sûr. Il avait vu la misère des soldats dans le désert, les habitants d'Alexandrie regarder passer l'armée française avec la résignation de gens qui en ont trop vu pour s'émouvoir, la révolte du Caire et sa répression. Il avait tout dessiné avec la même attention que les pyramides et les bas-reliefs. Ses dessins n'étaient-ils pas, malgré lui, les pièces d'une occupation autant que les archives d'une découverte ?

Il ne résolut pas cette question cette nuit-là. Son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* ne la résoudrait pas non plus.

Il éteignit et s'allongea dans l'obscurité. Par la fenêtre, les étoiles au-dessus du Caire étaient les mêmes que celles qu'Hérodote avait vues depuis les rives du Nil, que les astronomes pharaoniques avaient utilisées pour orienter leurs monuments, que les marins français avaient observées pendant la traversée depuis Toulon. Cela le réconfortait un peu. Le ciel égyptien éclairait les pyramides et les bivouacs avec la même indifférence. Denon ferma les yeux. Demain il dessinerait encore.

CHAPITRE II : LA REMONTÉE DU NIL

I - Dendérah

Le 16 décembre 1798 au soir, la division de Desaix quitta Beni Souef en direction du sud. Trois mille fantassins, deux cents cavaliers, et toute la Haute-Égypte à conquérir. Denon, parti du Caire au début de décembre pour la rejoindre, était du voyage avec son carnet.

Au début de décembre, Desaix était passé par la capitale avant de regagner Beni Souef, et Bonaparte l'avait reçu.

— Deux missions. Détruire Mourad Bey. Ouvrir la Haute-Égypte aux savants. Traitez-les en collaborateurs. Ce qu'ils rapporteront vaut vos victoires.

Desaix avait trente ans, l'esprit pratique, aucun goût particulier pour les antiquités. Il comprenait les ordres, ce qui suffisait.

— Je les protégerai comme mes soldats. Mais Mourad Bey ne nous laissera pas de répit, prévenez-les. Des mois. Jusqu'à Assouan, peut-être. Vos savants devront l'endurer.

Avant que Denon ne quitte Le Caire pour rejoindre la division, quelques jours après la séance de l'Institut, Bonaparte l'avait retenu un instant. Il avait ouvert le tiroir de sa table de campagne et en avait sorti un document plié. La liste de quatre pages qu'il avait montrée à Denon avant Toulon, complétée depuis.

— Voilà ce qui doit revenir. Ce que la France mérite de rapporter.

Denon parcourut les premières lignes. Des catégories et des descriptions. Obélisques portables, fragments de bas-reliefs de qualité exceptionnelle, papyrus documentés, scarabées royaux, bronzes de la Basse Époque, momies de dignitaires identifiables. Chaque catégorie était assortie d'une note de valeur estimée et d'une destination, Louvre, Bibliothèque nationale ou Institut de France.

— Comme en Italie, reprit Bonaparte. Monge et Berthollet connaissent la méthode. Ce qu'ils ramènent avec leurs formulaires va au Louvre. Les sacs des soldats, je n'y peux rien. Vos carnets, eux, restent en France sous une autre forme. Trois niveaux. Chacun sa légitimité.

— Et si les niveaux se mélangent ?

— Ils se mélangent toujours. Raison de plus pour que le premier soit irréprochable. Si la Commission travaille avec rigueur, le reste devient tolérable par comparaison. Toutes les acquisitions d'État depuis la Renaissance, c'est cela. La France ne pille pas. Elle sélectionne, documente et conserve. Les soldats pillent. La distinction est réelle, même inconfortable.

— Et si quelqu'un la conteste ?

— Tant que nous gagnons la guerre, personne. Si nous la perdons… le débat ne se posera pas de la même façon.

Denon rangea la liste dans sa sacoche. Un ordre de sélection, non de pillage. Il aurait voulu que la nuance suffît. Bonaparte, dont le temps était compté, tenait déjà ouverte la porte de son bureau, et Denon sortit sans avoir formulé ce qu'il avait à dire.

Le soir du départ, la colonne, longue d'une lieue, prit la route du sud sur la rive gauche du Nil. L'air était déjà froid à cette heure, un froid sec, sans brume. La poussière soulevée par la troupe se voyait de loin. L'artillerie avançait en bordant les champs cultivés. Les chevaux de la cavalerie hennissaient en sentant le départ. Des fellahs debout sur les toits plats des maisons la regardaient passer sans bouger.

Denon chevauchait à côté de Desaix.

— Pococke, Norden… Vous les avez lus, général ? Des descriptions à peu près, des dessins inexacts. Cette fois, on mesurera.

— Votre entrain me plaît. Mais vous me prévenez avant de vous éloigner de la colonne. Mourad Bey n'a toujours pas renoncé.

Denon soupira.

— Compris, général. Je dessinerai vite. C'est toujours mieux que rien.

Les jours suivants, la chaleur montait dès la deuxième heure de marche malgré l'hiver. La bande verte le long du fleuve avait quelques centaines de mètres de large, puis le désert commençait, immédiat et absolu. Les soldats marchaient en silence, la gourde à la main. Denon dessinait en marchant — des croquis rapides, les silhouettes de villages, un palmier, le profil d'une falaise calcaire — sans s'arrêter, sans perdre le pas. Les Mamelouks harcelaient et disparaissaient sans jamais livrer de bataille décisive. Plus au sud, à Siout, l'ancienne Lycopolis, il explora des tombeaux creusés dans la falaise qui domine la ville, aux parois couvertes d'hiéroglyphes et d'ornements d'une finesse qu'il n'avait vue nulle part.

Les couleurs tenaient. Rouges ocre, bleus de fritte égyptienne, verts de malachite, jaunes d'orpiment. Le désert avait séché l'air autour d'elles. Il pensa aux peintures de Paris, noircies par les vernis, éteintes par les siècles d'humidité.

Il dessina plusieurs de ces scènes pendant les quelques heures que Desaix lui accorda avant de reprendre la marche. Ses croquis allaient vite. Il avait appris à saisir l'essentiel en dix minutes, la raideur des corps, la vivacité de ce qu'ils faisaient.

Il passa ainsi d'un hypogée à l'autre pendant que la colonne installait son bivouac.

Il dessinait pendant les haltes, et le soir sous les tentes, à la lueur des torches, le carnet sur le genou. Les officiers l'avaient d'abord tenu pour un fardeau.

— Votre savant résiste mieux que mes recrues, dit un jour Desaix à l'un de ses adjudants en désignant Denon assis sur un rocher pendant une pause de l'armée.

— C'est parce qu'il a quelque chose à faire, répondit l'adjudant.

Le 25 janvier 1799, Denon fut l'un des premiers savants à voir Dendérah, qu'il écrivait Tintyra. Le temple, qu'il tiendrait pour celui d'Isis, se dressait au bord du désert, au pied de la chaîne libyque, sa masse visible de loin dans l'air sec de Haute-Égypte.

— Regardez, dit Denon à Belliard, qui avait arrêté son cheval près du sien. Au-delà d'une porte monumentale à demi enfouie sous les décombres, le temple apparaissait.

Desaix, qui une heure plus tôt avait répondu avec humeur à la demande d'une halte, ne dit rien. Personne n'avait ordonné de s'arrêter. Officiers et soldats avaient quitté la route d'eux-mêmes. On resta jusqu'au soir. Le campement fut établi dans le village voisin, Dendérah, à trois quarts de lieue du temple. Les fellahs regardaient depuis leurs seuils sans s'approcher. Ils avaient vu d'autres colonnes passer. Celle-ci emmenait des hommes avec des instruments de mesure et des carnets. Ce n'était pas plus rassurant.

Denon entra le premier. Au seuil, il compta vingt-quatre colonnes hautes d'une quinzaine de mètres, leurs chapiteaux à tête d'Isis — c'était le nom qu'il lui donnerait — regardant dans les quatre directions. Il sortit son carnet, puis le referma. Par où commencer ? Dans les villes d'Europe, il l'avait toujours su. Devant une pyramide, devant une colonne isolée, la question ne se posait même pas. Ici la salle tenait tout entière dans une seule logique, et n'importe quel point d'entrée serait arbitraire. Il finit par attaquer la colonne la plus proche.

— Extraordinaire, murmura Belliard derrière lui. Ces drapés…

Denon dessina jusqu'au dernier rayon du jour. Jomard, ingénieur-géographe de l'état-major, mesurait ce que les heures permettaient. Il notait les dimensions, les angles, les orientations. Quinze mètres par colonne, les joints si fins qu'on y passait à peine une lame de couteau. Le plafond reposant sur elles. Les murs de bas-reliefs. À l'autre bout de la salle, Denon avait les mains noires de fusain.

— Comment ont-ils fait cela, sans nos outils ? demanda Jomard à voix basse.

— Du temps. De la main-d'œuvre. Et une organisation capable de tenir l'effort des décennies durant, répondit Belliard. Ce temple a mis des générations à se construire. Le projet passait de père en fils, comme un héritage sacré.

— Et les étoiles, ils les connaissaient mieux que nous ne les connaissons encore, reprit Jomard en désignant le plafond noirci par la fumée, où l'on devinait des figures célestes. Regardez. Cette voûte est une carte du ciel nocturne de l'Égypte ancienne.

Plus tôt dans l'après-midi, Jomard avait remarqué un détail qu'il n'avait pas noté dans ses relevés. Il le coucha dans son journal personnel, le soir, sous la tente.

Trois soldats du bataillon de tête avaient passé l'après-midi dans les salles latérales du temple. Ils n'étaient pas en service. À leur retour, l'un d'eux portait dans la main une figurine en faïence bleue. Un chat assis, oreilles pointues, yeux incrustés de verre noir. Il la montrait à ses camarades. Ils riaient.

Jomard les regarda passer. Le chat en faïence avait deux ou trois mille ans. Il avait été déposé dans le temple comme offrande votive par un artisan dont le nom n'avait pas survécu, pour une prière dont on avait oublié jusqu'à la teneur. Dans moins de trois ans il serait à Marseille. La chaîne était courte. Elle ne laissait pas de traces. Jomard pensa à la gravité, qui fait tomber les objets légers toujours vers le bas. Ici le bas, c'était le nord.

Le même jour, dans la cour du temple, le citoyen Vasseur, mathématicien de la Commission des sciences et des arts attaché à la division, était à l'œuvre.

Il avait sélectionné dans l'après-midi six pièces selon les catégories de la liste de Bonaparte. Deux scarabées, une amulette en or, une figurine de Sekhmet, toutes conformes aux critères de la liste. Mais deux pièces sortaient du lot. Une palette de scribe en bois de sycomore avec ses calames encore dans leurs étuis de roseau.

Le bois n'ayant presque jamais survécu, c'était une pièce rarissime. Et un vase canope en albâtre avec son couvercle à tête de faucon intact, représentant Qebehsénouf, gardien des intestins. Les six pièces alignées sur la pierre, numérotées, étiquetées.

Jomard s'approcha depuis l'entrée de la cour. Vasseur remplissait son formulaire à la lumière du jour, sans hâte, sans se cacher. Toute la différence avec les soldats tenait dans ce papier.

— Citoyen Vasseur, dit Jomard. Ces pièces… sont de premier ordre.

— En effet. La palette n'a pas d'équivalent connu. Les calames sont intacts. Le bois de sycomore a résisté parce qu'il était enveloppé dans un lin que j'ai trouvé dans un compartiment latéral de la niche. Deux mille cinq cents ans de conservation en conditions idéales.

Il continua d'écrire, le nez sur sa feuille. Une écriture de scientifique, précise, abrégée, sans ornement.

— Le vase canope intéressera les chimistes pour l'analyse des résines de momification, poursuivit-il. J'ai prélevé un fragment de la couche de résine intérieure. Vous trouverez le numéro de ce prélèvement sous la référence cent quatorze-B dans le registre de la Commission.

Il nota le sixième numéro sur son formulaire, signa, arracha le talon et le tendit à Jomard.

— Répertoire de la Commission, section acquisitions officielles. Si vous voulez une copie pour votre propre dossier de section.

Jomard prit le papier. La forme était impeccable. Il le plia en deux et le glissa dans sa propre sacoche.

Un homme du village vint observer Jomard pendant ses mesures. Hassan, l'interprète que la Commission avait pris au Caire, resta à l'écart. Quelques instants plus tard, l'homme s'en alla.

Il revint avant le coucher du soleil, s'assit contre un pilier et regarda Jomard travailler pendant une heure. Puis il repartit, et

reparut presque aussitôt avec un petit pot en terre cuite rempli d'eau fraîche. Il le posa à côté des instruments de Jomard.

Jomard but. L'eau était froide, légèrement minérale. Il dit merci en arabe, l'un des rares mots qu'il possédait. Par l'intermédiaire de Hassan, ils échangèrent quelques phrases.

L'homme connaissait les noms des colonnes. Pas les noms que les savants prêtaient aux divinités du lieu — Isis, Osiris, Horus — mais des noms arabes transmis de père en fils depuis des générations. La colonne de l'angle nord-est s'appelait, dans le village, « la colonne qui saigne à la crue », parce qu'une lézarde dans le calcaire laissait parfois couler une eau rougeâtre chargée en fer lors des crues du Nil. La colonne centrale s'appelait « la colonne de la voix », parce que si on la frappait avec la paume ouverte à une certaine hauteur, elle produisait un son grave qui se propageait dans toute la salle.

Jomard consigna les deux noms. Il savait qu'ils ne figureraient pas dans la *Description*. Ils n'avaient pas de valeur mesurable. Mais ils disaient ce que ses propres mesures ne disaient pas, à savoir que ce temple habitait depuis longtemps la mémoire du village. Ce n'était pas une ruine. C'était un voisin.

Quatre mois plus tard, en mai, Denon devait revenir à Dendérah. Il quitterait alors Qéné, où la division avait établi ses quartiers, avec une escorte de trente hommes, une bougie et ses carnets. Il voulait enfin dessiner le zodiaque de la chapelle supérieure, qu'il n'avait fait qu'entrevoir au crépuscule de janvier.

La chapelle d'Osiris, une petite salle accessible par un escalier ménagé dans l'épaisseur des murs, occupait le toit du temple. Le plafond était bas et la bougie ne donnait qu'une lumière orangée insuffisante. Il s'allongea sur la pierre froide. Au-dessus de lui, sculptée dans le grès, s'étendait la carte du ciel, un disque inscrit dans un bloc de deux mètres cinquante de côté. Au centre, les constellations circumpolaires, la Grande Ourse sous la forme d'une patte avant de taureau, une déesse hippopotame brandissant un harpon. Sur la circonférence, les douze signes du

zodiaque grec mêlés d'iconographie égyptienne, avec le Bélier, le Taureau, mais aussi le Verseau représenté comme Hâpy, le dieu inondateur, tenant deux vases d'où coulait le Nil.

Ce plafond ne pouvait pas être emporté tel quel. Plusieurs tonnes de grès encastrées dans la voûte. Avant de partir, à Qéné, Denon avait soumis le problème à Jomard, l'esprit le plus inventif de l'état-major. Jomard avait vu le zodiaque en janvier avec un œil de technicien plutôt que d'artiste.

— C'est faisable, avait-il dit en dépliant le croquis de Denon. Pas avec ce qu'on a. Il faudrait des scies à dents d'acier trempé, des vérins à vis, de la chaux vive, une charpente de levage de vingt mètres. Six semaines de travail minimum, avec vingt hommes. Et un navire spécialement aménagé pour le transport du bloc. Plusieurs tonnes, les cales ordinaires ne suffisent pas.

— Le résultat en vaudrait-il l'effort ?

Jomard avait regardé le croquis de nouveau, ses yeux parcourant le disque de constellation en constellation.

— La représentation la plus complète du ciel antique que j'aie jamais vue. Oui, ça en vaut l'effort. Pas maintenant. Dans trente ans, peut-être, si quelqu'un revient avec du matériel et du temps.

Denon avait noté la conversation dans un mémorandum adressé à l'état-major scientifique. C'était le premier document officiel à envisager l'extraction du zodiaque. Il voyagerait au Caire, dormirait dans une caisse, en attente de moyens que l'armée n'avait pas.

Il dessina pendant deux heures, allongé sur le dos. Sa bougie s'éteignit. Il en alluma une autre. Quand il redescendit, la nuit tombait et les soldats s'impatientaient depuis une heure.

— Vous avez ce que vous vouliez ? lui demanda un sous-lieutenant.

— Un premier dessin. Faux par endroits, je le crains. Pour un vrai relevé, il faudra d'autres mains.

Denon signala à l'état-major scientifique la nécessité d'envoyer des ingénieurs pour compléter son travail. Deux jeunes polytechniciens, Jollois et Devilliers, de la mission de l'ingénieur en chef Girard, dont le premier se trouvait déjà en Haute-Égypte, achèveraient le relevé avec leurs instruments de précision.

Mais on n'en était qu'au premier soir. Ce 25 janvier, Jomard avait besoin de régler un problème de réquisition de rations. Il chercha le sergent-major Aubert, l'homme qui gérait l'intendance du bataillon de tête. Il le trouva dans une tente à l'écart du bivouac principal, assis à une petite table avec une lanterne et un cahier.

Aubert tenait une liste divisée en trois colonnes, intitulées objet, compagnie, soldat. Les lignes étaient serrées. Jomard lut, d'où il était, sans en avoir l'air, et retint ces lignes. « Figurine en pierre bleue, 2e compagnie, Racine. Fragment de bas-relief, 3e compagnie, Duplessis. Scarabée en faïence, 1re compagnie, Marin. Pot de terre peint, 4e compagnie, Lefèvre. » Il y avait plus de quatre-vingts lignes.

Aubert ne parut pas surpris d'être observé.

— Citoyen savant. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Les rations supplémentaires… pour les corvées de mesure. Rien d'urgent.

Jomard ne posa pas de questions sur la liste. Il savait ce que c'était, un inventaire officieux, ni ordonné ni interdit par qui que ce soit, tenu par un sous-officier qui avait compris que quelque chose circulait dans son bataillon et qui avait décidé de le savoir, par précaution. Si quelqu'un posait des questions plus tard, Aubert saurait répondre. Et si personne n'en posait — ce qui était plus probable — la liste resterait dans son cahier.

Il régla son histoire de rations en trois phrases et repartit.

Cette nuit-là, Jomard ne mit pas ses mesures au net. Il s'attela à autre chose.

Il commença par ce qu'il savait avec certitude. La liste du sergent-major Aubert contenait, pour la 2e compagnie seule, vingt-trois objets en une journée. Quatre compagnies par bataillon, et plus de quatre-vingts lignes sur la liste pour le seul bataillon de tête. Deux bataillons d'infanterie se relayant dans le temple. Plus les officiers, qui prélevaient de manière différente. Avec plus de sélection, moins de quantité, mais des pièces de plus grande valeur. Plus les acquisitions officielles de Vasseur. Six pièces documentées, d'autres peut-être sans documentation formelle.

Il construisit une estimation. Hypothèse conservatrice de vingt objets par compagnie pour l'après-midi de halte. Quatre compagnies. Deux bataillons. Cela donnait cent soixante objets minimum pour ce seul temple. En ajoutant les achats aux habitants et ce que les officiers collectaient discrètement, on approchait des deux cents.

Deux cents objets quittant Dendérah. Il examina le chiffre. Puis il regarda le temple, visible dans la nuit claire à trois quarts d'heure de marche du bivouac. Le temple était immense. Deux cents objets étaient une fraction de ce qu'il contenait encore. Mais le bon calcul était celui du nombre de haltes dans le nombre de temples, multiplié par deux cents.

Il y avait au moins douze grands sites entre Dendérah et Assouan. Il écrivit ces lignes en bas de la page. « Total estimé, campagne complète, ordre de grandeur deux mille cinq cents objets. Fourchette basse. Non vérifiable. »

Puis il s'arrêta sur ce qu'il venait d'écrire. Deux mille cinq cents. Sur la page, le chiffre ne pesait rien. Il désignait pourtant deux mille cinq cents objets qui avaient été dans un temple ou un tombeau égyptien depuis des siècles, et qui ne seraient plus là dans six mois.

En chargeant les mules, il chercha du regard le soldat qui portait le chat en faïence dans la main. Il ne le retrouva pas parmi les milliers de visages. L'homme existait. Le chat existait. Quelque part dans ce chiffre de deux mille cinq cents.

Avant de quitter Dendérah, Jomard alla trouver Vasseur.

Vasseur était en train de superviser le clouage de ses caisses. Il s'interrompit, un clou entre les doigts.

— Citoyen Vasseur. J'ai fait une estimation. Le volume des prélèvements, pour ce temple et pour la campagne qui suit.

Il tendit le carnet ouvert à la page du calcul. Vasseur le lut. Il prit le temps de vérifier les hypothèses, refit mentalement l'arithmétique.

— Votre fourchette basse est raisonnable, dit-il enfin. Légèrement sous-estimée pour les officiers.

— Et ce chiffre ne vous pose pas de problème ?

Vasseur lui rendit le carnet.

— Je trouve ce chiffre exact, ou proche de la réalité. Problématique pour qui ? Pour la Commission ? Non. Nos acquisitions sont documentées. Pour l'armée ? C'est à Desaix d'en juger. Pour ce temple ? Sans doute. Mais les Grecs y ont pris, les Romains aussi. Nous ne sommes pas les premiers, et l'Égypte est toujours là.

— Ce n'est pas une raison.

— Non. C'est un contexte. Et dans ce contexte, la seule question est de savoir si ce que nous faisons, nous — la Commission —, est défendable. Je crois que oui. Pour le reste, je ne suis ni policier ni magistrat.

— Vous êtes mathématicien. Un mathématicien ne dit pas qu'un calcul est défendable. Il dit s'il est exact.

— Nos comptes sont exacts, répondit Vasseur, déjà revenu à ses caisses. Des archives, des descriptions, des objets pour le Louvre.

— C'est ce que Bonaparte a demandé. Ce n'est pas ce que j'aurais demandé, moi.

Le lendemain, à l'aube, Desaix fit signe de repartir. Jomard rangea ses instruments. Denon se retourna longtemps vers le temple.

— Si nous revenons jamais en paix… dit Jomard. Six mois. Ce temple mérite six mois à lui seul.

Jomard n'y reviendrait pas. Denon, lui, n'y repasserait qu'en mai, quelques jours à peine. Leurs dessins resteraient.

La route vers Thèbes longeait le Nil pendant deux jours. Le soir, au bivouac, les officiers commençaient à parler des temples qu'ils allaient voir. Karnak. Louqsor. Les noms passaient d'un feu à l'autre, des noms entendus toute une vie.

II - Thèbes

Le 27 janvier en fin d'après-midi, la division de Desaix déboucha devant les ruines de Thèbes. L'armée s'arrêta d'elle-même. Denon n'eut ce soir-là que le temps de dessiner à cheval. Le reste attendrait le jour.

Jomard descendit sur la berge et n'en bougea plus, les yeux sur les pylônes noirs dans la lumière du couchant, de l'autre côté du Nil.

Le lendemain, le fleuve franchi sur des barques réquisitionnées, ils découvrirent Karnak, qui dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé. La salle hypostyle du temple d'Amon-Rê comptait cent trente-quatre colonnes, les douze centrales hautes de vingt et un mètres. Jomard franchit le seuil et s'immobilisa plusieurs minutes. Cette salle avait une surface d'environ cinq mille deux cents mètres carrés, l'un des plus grands espaces couverts de l'Antiquité.

— Je ne dessinerai jamais cela, murmura Denon. Personne ne le pourra.

La nuit qui suivit sa première journée à Karnak, Jomard s'installa dans la cour du temple avec sa lanterne et commença à mettre en ordre les chiffres. La salle n'avait pas été faite grande pour la seule gloire d'un pharaon. Il fallait y loger une procession, une foule, un rituel. Chaque dimension répondait à une contrainte acoustique, lumineuse, liturgique.

Sa note tenait en quelques phrases. « La régularité des proportions dans cette salle suggère un système de mesure transmis sur plusieurs générations avec une précision absolue. La longueur de la salle est à peu près le double de la largeur. L'espacement entre les colonnes centrales correspond à leur diamètre. Ces rapports ne sont pas accidentels. »

Dehors, un chacal aboya quelque part dans le désert. Les étoiles au-dessus des colonnes étaient très brillantes.

Puis, en pivotant avec son théodolite pour noter l'azimut d'une étoile de référence, il comprit une chose qu'il n'avait pas prévu de comprendre. Elle ne vint pas au terme d'une démonstration. Elle vint d'un coup, presque un vertige, comme lorsqu'un long calcul tombe sur un nombre rond et qu'on sait, avant même de vérifier, que c'est juste.

L'axe principal du temple — l'axe reliant l'entrée au sanctuaire le plus intérieur — était orienté à vingt-six degrés au sud de l'est. Il vérifia le calcul deux fois. Vingt-six degrés. Il avait ce chiffre dans ses relevés depuis le matin, noté machinalement comme une donnée parmi d'autres. Mais maintenant, dans l'obscurité, sous les étoiles, il sut ce que ce chiffre signifiait.

C'était l'azimut du lever du soleil au solstice d'hiver à la latitude de Thèbes.

Il ne bougea pas pendant plusieurs secondes. Personne, à sa connaissance, n'avait encore formulé ce résultat, et il voulait s'assurer qu'il ne se trompait pas avant de l'écrire.

Le temple était aussi un instrument astronomique, orienté pour que, au matin du jour le plus court de l'année, la lumière du soleil levant entre dans le sanctuaire et parcoure l'axe jusqu'à la grande salle hypostyle.

Il écrivit fébrilement une note de plusieurs pages dans son journal, détaillant le calcul et les mesures jusqu'à la conclusion. Il l'enverrait au Caire, à Fourier, par le premier courrier. Le plus rigoureux des mathématiciens de la Commission saurait vérifier. La

réponse arriverait un mois plus tard, deux lignes seulement. « Votre calcul est juste. Notez-le pour la publication. »

À deux heures du matin, Jomard rentra au campement, cinq heures après avoir quitté sa tente. Ses mains tremblaient légèrement en roulant les feuilles du carnet, et ce n'était pas le froid. D'ordinaire, ses découvertes confirmaient une hypothèse. Cette nuit-là, pour la première fois, l'hypothèse était sortie de la mesure elle-même, sans qu'il l'ait cherchée. Il garda ses bottes pour dormir.

Denon consacra la journée à parcourir le complexe de Karnak, dix heures d'affilée, sachant que le temps lui était compté. Les pylônes hauts de quarante mètres portaient des bas-reliefs de batailles pharaoniques. Les obélisques de granit rose, monolithes transportés depuis Assouan, deux cents kilomètres au sud, pointaient droit. L'un d'eux, érigé par la reine-pharaon Hatchepsout, de la dix-huitième dynastie, s'élevait à vingt-neuf mètres et demi. Ses faces étaient couvertes de hiéroglyphes finement gravés en files verticales, indéchiffrables.

Il y en avait partout, sur les fûts, sur les murs, sur les sarcophages. Denon en recopiait des rangées entières, le crayon lent, sans en lire un seul — personne ne le pouvait.

Dans la grande cour de Karnak, Denon s'était posté devant un registre de bas-reliefs représentant des animaux offerts en tribut. Lion, girafe, singes, antilopes. Il copiait les espèces avec la précision du dessinateur, notant celles qui n'existaient plus en Égypte.

— Regardez-moi ce lion, dit-il à Jollois qui passait. Ce n'est pas le crâne du lion d'Afrique subsaharienne — profil plus plat, crinière plus longue, on dirait un portrait. Ou le sculpteur s'est trompé, ou les lions d'Égypte ancienne formaient une population distincte. Je parierais sur la seconde.

Jollois regarda le relief, puis Denon, et reprit son chemin. Denon n'attendait pas de réponse. Il ajoutait déjà, dans la marge, une seconde crinière.

Une autre nuit, Jomard travaillait à ses mesures de Karnak quand il entendit du bruit.

Des coups sourds, réguliers, le raclement de quelque chose de lourd sur les dalles — un bruit de chantier, pas de combat. Il prit sa lanterne.

Dans la salle, trois soldats travaillaient à la lueur de deux torches. Ils avaient vidé une niche qui contenait des fragments de statues — têtes de divinités, mains, bustes — et les triaient sur les dalles en deux tas, les pièces qui valaient la peine d'être portées d'un côté, les trop lourdes de l'autre. L'un d'eux tenait à deux mains une tête de faucon en granit noir, Horus probablement, les yeux incrustés d'une matière sombre que la torche ne permettait pas d'identifier. Il la retournait, cherchait à évaluer le poids.

Jomard ne dépassa pas l'entrée de la salle. L'autorité d'un membre de la Commission lui permettait d'interdire les prélèvements non autorisés. Il aurait pu intervenir. Il ne le fit pas. Ils étaient trois, il y en avait trois mille dans les bataillons de Desaix, un homme seul avec une lanterne n'arrêterait rien, et il n'avait pas le goût des gestes de principe. Il baissa la mèche et recula dans le noir.

Dans l'après-midi, dans la cour, au nord du complexe, Jollois fit une découverte. Des fragments de bas-reliefs de la douzième dynastie, épars parmi les décombres, montraient un style radicalement différent, plus petit, plus intime, la figure du roi moins hiératique et plus humaine. Le visage d'un de ces rois portait une expression de fatigue qu'aucun pharaon des grandes dynasties n'aurait tolérée sur ses monuments.

— Regardez les yeux, dit Jollois à Denon, qui dessinait depuis une heure. Je n'ai jamais vu un pharaon aussi… Fatigué. — Il se tut un moment. — La lassitude du pouvoir.

Denon s'arrêta de dessiner. Jollois avait raison. Il reprit le visage depuis le début, les paupières plus lourdes.

Le 29 janvier, la division reprit la route du sud et fit halte à Louqsor, trois kilomètres plus loin, pour deux nuits. Denon et Jomard obtinrent de rester en arrière à son départ, avec une escorte, pour la rejoindre ensuite à marche forcée. Temple d'Aménophis III et de Ramsès II. L'allée de sphinx reliant les deux temples avait été ensevelie sous le sable et les maisons du village construit dessus.

Denon esquissa la grande colonnade qui menait depuis la cour d'entrée jusqu'au sanctuaire intérieur. Quatorze colonnes papyriformes hautes de dix-neuf mètres, d'une élégance qui disait le raffinement de la dix-huitième dynastie. Les murs portaient des bas-reliefs de la procession d'Opet, la statue d'Amon transportée en barque de Karnak à Louqsor chaque année. Il copia la scène sur plusieurs pages.

Sur le pylône d'entrée, d'autres bas-reliefs représentaient la bataille de Qadesh entre Ramsès II et les Hittites. Soixante-cinq mètres de largeur, couverts du sol jusqu'à dix mètres de hauteur de scènes d'un dynamisme remarquable. L'issue de la bataille restait contestée. Ramsès avait failli être encerclé avant de se dégager. Le pylône ne montrait que le triomphe, gravé à une hauteur où personne ne viendrait corriger.

Devant le pylône se dressaient deux obélisques. Ceux-là mêmes dont Méhémet Ali offrirait l'un à la France en 1830. Cet obélisque naviguerait jusqu'à Paris en 1833, sur un navire spécialement conçu, et serait dressé place de la Concorde en 1836. Denon le regardait, en 1799, sans savoir qu'il finirait là. Il nota ses dimensions, ses inscriptions, les cartouches qui se répétaient sur les quatre faces.

Desaix, qui passait avec la tête de colonne, s'arrêta devant les obélisques. Il renversa la tête vers la pointe du premier, vingt-cinq mètres au-dessus de lui, puis regarda Denon qui dessinait à côté.

— Ces colonnes verticales, on pourrait les prendre ?

— Des obélisques, mon général. Du granit. Deux cent trente tonnes chacun, à peu près.

— Avec la rivière en dessous et des leviers, les Égyptiens l'ont bien fait.

— Il y a trois mille ans, et dans le sens du courant, du sud au nord, avec la crue. Pour les remonter en France, il faudrait un navire construit exprès. Rien de ce que nous avons en Méditerranée n'y suffirait.

Desaix regarda encore l'obélisque.

— Quelqu'un trouvera bien un moyen. Pas tout de suite.

Il remonta à cheval et rejoignit son état-major.

Dans les salles latérales du temple de Louqsor, là où les pilleurs avaient déjà travaillé avant eux, Denon trouva ce que les fouilleurs pressés avaient laissé. Des fragments de statuettes en bronze, des pieds, des mains, et un visage complet d'Osiris en bronze doré de quinze centimètres. Le visage avait la sérénité caractéristique des bronzes de la Basse Époque. Yeux en amande un peu inclinés, bouche mince, barbe postiche tressée. Le métal avait été coulé à la cire perdue puis travaillé au burin. Les sourcils et les contours des yeux étaient incrustés d'or fin, les pupilles en verre noir.

Les bronzes de ce type avaient été produits en séries à partir du septième siècle avant notre ère. Des milliers de figurines votives déposées par des fidèles dans les temples en échange de la protection divine. Ces objets n'avaient jamais appartenu à un individu. C'étaient des dons au dieu, propriété du temple. Quand les pilleurs avaient vidé les réserves, c'est à Amon qu'ils avaient pris, et Amon n'avait réclamé auprès de personne.

Denon ramassa le visage d'Osiris, le retourna. Au revers, une ligne de hiéroglyphes gravés au burin, le nom du donateur, probablement. Il copia les signes. Puis il rangea la pièce dans sa sacoche. Ce faisant, il pensa à la liste de Bonaparte. Un visage

d'Osiris en bronze doré relevait sans discussion de la première catégorie. Il aurait dû le déclarer, pour qu'il parte au Caire rejoindre les collections officielles dont Fourier tenait le registre. Il n'en fit rien. Depuis Dendérah, la frontière entre ce qu'il prélevait pour la Commission et ce qu'il gardait pour lui s'était effacée sans qu'il y prenne garde. Une trentaine d'entrées dans son inventaire personnel. Autant d'objets qui, six mois plus tôt, n'existaient encore dans aucun répertoire européen.

Ce n'était pas la même chose que voler. Il en était presque persuadé.

Ce soir-là, Jomard s'attarda encore une heure devant la façade du temple. Karnak avait été construit sur deux mille ans, chaque pharaon ajoutant un pylône, une allée, une salle, sans rupture de style ni remise en question du projet. L'Égypte avait réussi ce que l'Europe n'avait jamais su faire, transmettre un projet architectural de génération en génération sans que personne n'en décide la fin.

Et maintenant des soldats emportaient des morceaux de ce projet dans leurs sacs, entre la gamelle et la chemise de rechange, sans intention de vandales, sans doute. Les fragments qui partaient pour Paris ou pour les collections privées des officiers sortaient de cet ensemble pour devenir des curiosités, des souvenirs.

Jomard nota ceci avant de rentrer. « Karnak est un système. Chaque élément a sa place dans l'ensemble. Déplacer un élément ne détruit pas Karnak, mais détruit cet élément en tant que partie du système. Il sera ailleurs quelque chose d'autre — un objet, une pièce de collection — et plus ici quelque chose de précis. »

En sortant de Louqsor ce soir-là, Denon aperçut un homme âgé assis à l'entrée du temple. Il portait une galabieh blanche et regardait les soldats qui emportaient des blocs dans la cour. Il n'avait pas l'air en colère. C'était le visage de quelqu'un qui observe quelque chose qu'il a déjà vu.

Denon s'arrêta. Hassan interpella l'homme. Ils échangèrent quelques mots.

— Il dit que son père était gardien de ce temple. Et son grand-père. Et son arrière-grand-père. Il ne sait pas combien de générations. Il dit que les Ottomans sont venus. Les Mamelouks sont venus. Maintenant les Français sont là. Chaque fois, ils prennent des pierres.

Denon demanda à Hassan de traduire sa réponse. Les Français étaient venus pour étudier, pas pour détruire. Hassan traduisit. L'homme rétorqua que les Ottomans aussi disaient qu'ils venaient pour d'autres raisons. Ils prenaient quand même.

Denon n'eut rien à répondre. Il dessina l'homme de dos. La galabieh blanche, le bloc de granit, les soldats dans la cour derrière lui.

Ce que Denon ne voyait pas, derrière la scène, c'était ce que faisait Hassan après les heures de travail officielles.

Hassan était l'interprète officiel de la Commission, un Égyptien du Caire qui avait vite compris que sa place lui ouvrait les deux mondes. Il traduisait aux fellahs les questions des savants. Il traduisait moins volontiers ce que les fellahs disaient entre eux de ce que les savants voulaient vraiment.

Jomard l'avait compris après la première semaine. Hassan facilitait les achats des savants auprès des marchands locaux et prenait sa part au passage. Jomard l'estimait à quinze pour cent. Ni les vendeurs ni les acheteurs ne savaient que l'autre bout du marché passait, lui aussi, par sa main.

Une nuit à Karnak, Jomard se leva et suivit Hassan à distance. Celui-ci traversa le bivouac principal vers le secteur où logeaient les officiers supérieurs, s'arrêta devant une tente, échangea quelques mots à voix basse avec un serviteur. Le serviteur rentra et ressortit avec deux officiers, un colonel et un capitaine d'état-major. Hassan ouvrit un sac de toile. À la lueur d'une lampe à huile, il disposa sur un tapis plié quatre objets, plus beaux que ce

qu'il montrait en journée aux sous-officiers. Un scarabée royal en lapis-lazuli, rare et lourd. Une coupe en albâtre translucide. Une statuette de Ptah en faïence bleue de dix centimètres. Une amulette en or massif représentant Bastet assise.

Les officiers examinèrent les pièces. Le colonel marchanda. Hassan céda sur le prix avec une facilité qui prouvait qu'il avait prévu la marge dès le départ. Les quatre pièces changèrent de main. Hassan rangea l'argent sans compter.

Jomard rentra au campement sans avoir été vu. Au matin, il interrogea Hassan sans détour.

— J'ai vu, dit Jomard. Cette nuit. Les officiers, le tapis, les quatre pièces.

Hassan ne parut pas gêné. Il attendit la suite.

— D'où viennent-elles ?

— De Gournah. Un homme qui a traversé le Nil dans la nuit. Il connaît des tombeaux où les Français ne sont pas encore allés. Il vend ce qu'il trouve depuis des années.

— Et votre commission. Combien ?

— Dix pour cent. Les officiers paient plus que les soldats, l'état-major plus que la ligne.

— Et en journée, sur ce que vous vendez aux savants ? Je compte quinze.

— Quinze, oui. Le volume compense. Eux veulent vendre, vous voulez acheter… Les tombeaux, je ne les creuse pas, moi. Je traduis des prix.

Hassan s'éloigna. Il était du Caire, fils d'un copiste du tribunal religieux, lettré en arabe et suffisamment en français pour travailler pour ces hommes. Il avait pris ce travail parce qu'il payait bien et parce que les Français, comme les autres avant eux, ne resteraient pas.

Ce que Hassan n'avait pas dit à Jomard, c'est qu'il était entré dans la grande salle du temple de Karnak deux jours plus tôt, seul, à l'aube, avant que les savants ne se lèvent.

Il n'avait jamais vu Karnak avant cette expédition. Ses ancêtres n'avaient pas construit tout cela. Il n'avait pas plus de clé pour ces hiéroglyphes que Denon. Mais personne ne lui demandait de les déchiffrer. On lui demandait de traduire les prix.

III - La Vallée des Rois

Le 29 janvier, Jomard fut le premier à traverser le Nil vers la rive occidentale. Il avait demandé à partir avant l'aube, pour avoir le site à lui seul avant que l'armée ne soit en mouvement.

La nécropole thébaine s'étendait sur plusieurs kilomètres dans le désert montagneux. Jomard la connaissait par les récits de Pococke et de Norden, mais ces narrations n'avaient pas préparé son œil de cartographe à la réalité du terrain. C'était une vallée calcaire creusée dans la falaise, à cinq kilomètres du fleuve, dont chaque ouverture dans la roche marquait une entrée de tombeau. Des dizaines visibles. Certainement d'autres encore sous le sable.

Il grimpa sur une corniche rocheuse qui dominait l'entrée de la vallée. De là, il voyait tout. Les ouvertures des tombeaux dans la falaise, les chemins de carriers, les traces de l'ancienne exploitation de la roche. Les pharaons avaient renoncé aux pyramides pour des tombes creusées ici, qu'ils croyaient plus discrètes. Les pilleurs les avaient trouvées quand même, et presque toutes vidées dès l'Antiquité. Restaient la roche et les angles, que personne n'avait pu voler. Jomard cala le trépied de son théodolite entre deux pierres.

Il pratiquait ce qu'il appelait la « triangulation de terrain ».

Depuis un point central, viser successivement tous les repères identifiables avec le théodolite, noter les angles, calculer les distances à partir de la base mesurée au sol. Ce matin-là, il travailla depuis l'aube sans interruption. Un soldat lui monta sa ration vers

sept heures. Jomard le remercia sans quitter l'oculaire, et le pain resta sur la pierre. Jollois travaillait autrement. Là où Jomard cherchait les angles et les distances, Jollois cherchait les rapports, ce qu'une dimension disait de l'autre, ce qu'une proportion trahissait de l'intention. Ses carnets n'avaient pas les colonnes de chiffres de Jomard, mais des croquis annotés, des fractions, des renvois d'un site à l'autre. Ils sortaient pourtant de la même école.

Plus bas, hors de la vue de Jomard, les guides de Gournah menaient Denon et Jollois de tombeau en tombeau.

Les fellahs de Gournah connaissaient chaque entrée de la Vallée des Rois depuis des générations. Leur village était construit sur les tombes elles-mêmes. Les maisons reposaient sur des hypogées, les enfants grandissaient au-dessus des défunts des dynasties. Ils avaient exploité discrètement les tombeaux depuis des siècles, vendant aux négociants du Caire, aux rares voyageurs européens qui osaient s'aventurer jusque-là. Le commerce était modeste, continu, équilibré par le risque d'attirer l'attention des autorités ottomanes.

L'arrivée des Français changea cet équilibre.

Les savants voulaient tout voir, tout de suite. Ils demandaient des guides pour des tombeaux qu'ils n'auraient jamais trouvés seuls. En guidant Denon et Jollois, les hommes de Gournah révélaient des entrées qu'ils s'étaient gardés de montrer aux autorités. Une fois les Français passés, ces tombeaux étaient « découverts », connus, portés sur une carte, et la discrétion que les pilleurs avaient maintenue pendant des siècles disparaissait en quelques jours.

— Nous créons notre propre marché, dit Jollois. Une armée, des carnets… et le pillage qu'on trouve en arrivant va plus vite.

— Allons, ce n'est tout de même pas nous qui pillons, dit Denon.

— Je n'ai pas dit cela. Mais au train où nous allons… Ce qui leur prenait un siècle leur prendra dix ans.

Denon et Jollois descendirent dans les tombeaux avec les guides. Le couloir plongeait en pente raide, si étroit qu'il fallait ramper par endroits, les coudes dans la poussière calcaire. L'air devenait plus froid, puis immobile, un air qui n'avait pas bougé depuis des siècles et qui semblait résister à l'entrée. Ils débouchèrent dans une antichambre aux murs couverts de peintures d'une fraîcheur stupéfiante.

Jollois devinait les scènes que l'on nommerait plus tard le *Livre de l'Amdouat* et le *Livre des Portes*. Il avait lu Kircher avant le départ. Chaque heure de la nuit correspondait à une épreuve, chaque épreuve à un dieu gardien. Il dessinait sans comprendre. Il notait les correspondances en marge de ses mesures.

— Magnifique. Et je n'y comprends rien, dit Jollois en posant sa lampe. Anubis, la tête de chacal, bon. Isis, les ailes. Le reste… ces gestes… On feuillette une encyclopédie sans la clé.

Ils visitèrent sept tombeaux en une journée. Le plus impressionnant était celui de Ramsès III, que Bruce avait visité trente ans plus tôt. De longs corridors descendaient profondément sous terre, et chaque salle correspondait à une heure du voyage nocturne du soleil dans l'au-delà — un calendrier funéraire taillé dans la roche.

Les peintures de ce tombeau arrêtèrent Denon net. Il avait vu la Sixtine, les Raphaël d'Italie. Ceci ne leur était pas inférieur, et ne leur ressemblait en rien. Une élégance linéaire, une assurance du trait, une palette de six couleurs qui donnait l'impression de les contenir toutes.

— On accroche à Paris des choses dont le trait est moins sûr, dit Jollois.

La chambre funéraire contenait encore le sarcophage de granit rouge, sculpté de scènes religieuses. Trop lourd pour les pillards antiques.

— Regardez les hiéroglyphes, dit Denon sans quitter le sarcophage des yeux. Chaque signe taillé comme par un joaillier. C'est la dernière chose que le mort devait voir.

— Ils pensaient la mort comme un voyage. Des épreuves, des portes, des gardiens… Nos théologiens n'ont jamais fait si compliqué, et Dieu sait qu'ils ont essayé.

— D'autres comprendront, répondit Jollois. Il leur faudra nos copies pour vérifier.

Dans le troisième tombeau de la journée, hors de la vallée, au flanc de la colline de Gournah, là où reposaient les particuliers — une chambre modeste, vraisemblablement celle d'un fonctionnaire de rang intermédiaire — Denon trouva sur le sol un rouleau de papyrus partiellement déroulé. Les pillards l'avaient laissé, sans or ni valeur marchande immédiate. Il le ramassa avec précaution. Le papyrus était sec, cassant aux bords, mais le cœur du rouleau avait tenu. Il le déplia sur son genou.

Le document mesurait quarante centimètres de haut sur plus de deux mètres de long. Il était couvert de colonnes de hiéroglyphes en noir, avec des vignettes illustrées à l'encre rouge et ocre, parmi lesquelles une balance dont l'un des plateaux portait une plume et l'autre un cœur humain ; un homme agenouillé devant quarante-deux juges ; Anubis à tête de chacal tenant un sceptre ouas. C'était ce que l'on nommerait plus tard le chapitre cent vingt-cinq du *Livre des Morts*. La psychostasie, le jugement de l'âme.

Denon ne savait pas lire ce texte, personne alors ne le savait, mais il en reconnut les vignettes pour les avoir vues sur d'autres murs. Il roula le papyrus avec soin et l'enveloppa dans le lin de son mouchoir. À Paris, Marcel l'étudierait, ce pour quoi le papyrus n'avait pas été fait. Denon glissa le paquet au fond de sa sacoche.

Dans le quatrième tombeau de la journée, Denon trouva un second papyrus. Celui-ci était plus grand que le premier. Il se pencha pour le prendre.

Le soldat d'escorte était là avant lui, ou presque. Ils avaient vu le papyrus en même temps, mais le soldat avait fait un pas pendant que Denon calculait encore, et sa main était déjà dessus. Ils se regardèrent une seconde. Puis Denon prit le papyrus des mains du soldat. Sans brusquerie, mais sans hésitation non plus. Il dit seulement : « Commission des sciences et des arts. » Le soldat lâcha. Il n'avait pas vraiment d'argument à opposer.

La Commission des sciences et des arts était une autorité légitime. Denon avait le droit de prélever des documents scientifiques.

Le soldat avait quitté la chambre. Denon resta seul avec sa torche et la niche vide. Son geste avait été légal, rapide, décidé, sans consultation, et il avait reproduit celui du soldat. La main tendue vers un objet qui ne lui appartenait pas, la valeur estimée en un instant, la saisie. La seule différence tenait au nom qu'on donnait à ce geste selon qui le faisait. Il sortit de la chambre sans se retourner. Son journal personnel en garda une ligne unique : « Pris le papyrus avant le soldat. »

Le soldat, quant à lui, ne repartit pas les mains vides. Il retourna dans la chambre et ramassa ce que Denon avait laissé. Trois amulettes de faïence brisées, un fragment de cartonnage doré, un éclat de calcaire peint où l'on lisait encore un œil oudjat. Des objets de second rang, que Denon n'avait pas jugés dignes de sa sacoche. Le soldat les fourra dans la sienne et redescendit en sifflant.

À midi, Jomard descendit de sa corniche et rejoignit Denon.

— Votre tombeau de Gournah est à cent trente-deux mètres à l'est du point que j'ai mesuré comme sommet de la falaise.

— Et c'est utile ? demanda Denon, qui essuyait ses mains couvertes de poussière calcaire.

— Quand quelqu'un voudra fouiller cette vallée, ma carte lui dira où commencer. Pour l'instant, personne ne sait combien il en reste sous le sable.

Denon regarda les colonnes de chiffres dans le carnet de Jomard sans comprendre les calculs.

— Vous pensez déjà à ceux qui viendront après nous ?

— Depuis le premier jour. On ne fera pas tout. Qu'ils puissent au moins reprendre là où nous nous serons arrêtés.

De retour au camp, ce ne furent pas les tombeaux de la Vallée des Rois qui occupèrent Jomard, mais le pillage.

Il avait vu jouer en même temps quatre logiques différentes. Les guides de Gournah exploitaient les tombeaux que les savants leur faisaient révéler, et un commerce ancien s'emballait sous la demande nouvelle. Les soldats ramassaient ce qu'ils pouvaient porter, sans organisation, sans critère. Les officiers achetaient, discrètement, avec de l'argent propre. Les commissaires prélevaient avec autorité, méthode, documentation. Et lui-même, avec ses mesures. Et Denon, avec ses carnets et ses sacoches.

Les quatre aboutissaient au même résultat. Des objets qui avaient été en Égypte n'y étaient plus. Plus que la quantité, ce qui le troublait était l'absence d'une ligne de partage nette entre ce qui était légitime et ce qui ne l'était pas. La Commission avait mandat de collecter des spécimens scientifiques, mais personne n'avait défini ce mandat. Il ne disait pas ce qu'on pouvait prendre. Il disait qu'on était là pour la science, et la science décidait.

Dans son journal, il écrivit : « La distinction entre collection et pillage est une distinction de destination, pas d'acte. Nous collectons pour Paris. Ils pillent pour eux-mêmes. La Vallée des Rois ne fait pas la différence. » Il glissa le journal sous son paquetage et n'en parla à personne.

Dans la plaine, au pied de la falaise, Desaix s'arrêta devant le colosse renversé de Ramsès II. Le visage serein regardait le ciel. La poitrine portait des inscriptions proclamant ses titres : Maître de l'univers, Seigneur des deux terres.

— Ce Ramsès commandait à des dizaines de milliers d'hommes, dit Desaix. Il bâtissait pour l'éternité. Et le voilà dans le sable, le nez cassé.

Jollois posa sa chaîne d'arpenteur et examina la statue avec l'œil d'un ingénieur.

— Granit d'Assouan. Deux cents kilomètres au sud. Bloc brut extrait là-bas, flotté jusqu'à Thèbes sur la crue, sculpté ici. C'est la montagne qui est venue au temple.

Le 30 janvier, avant l'aube, Jomard et Denon attendirent devant les Colosses de Memnon que le soleil se lève. Les premiers rayons touchèrent la pierre. Rien ne se produisit. Le colosse ne chantait plus depuis près de seize siècles. Ils se regardèrent.

— Il ne chante plus, dit Jomard. On dit qu'il s'est tu quand un empereur romain l'a fait réparer. La pierre, peut-être, en se dilatant à la chaleur soudaine du matin, faisait vibrer ses fissures. Un phénomène physique, rien de plus.

— Sans doute. Mais les pèlerins qui l'entendaient n'avaient pas votre explication thermique. Pour eux, la statue parlait. Allez leur retirer cela avec un thermomètre.

Desaix passa voir les colosses en début de matinée et considéra un moment les visages impassibles.

— Impressionnant, dit-il. Les Mamelouks m'occupent davantage. La colonne lève le camp ce soir. Rattrapez-nous quand vous aurez terminé. Et il repartit.

Jomard resta devant les Colosses de Memnon après le départ de Desaix. Dix-huit mètres de quartzite assis dans la plaine, sans temple autour, sans contexte architectural visible, au milieu de rien, et pourtant visibles à cinq kilomètres. Voilà ce que ni les soldats ni les marchands de Gournah ne pourraient emporter, et qui n'avait de sens que là, dans ce paysage-là.

Les objets portables rompaient ce lien dès le moment où on les prenait. Un *chaouabti* de faïence dans un tombeau de la Vallée des Rois était à sa place. Il avait été fabriqué pour être là, pour accompagner ce mort précis dans ce voyage précis.

Puis il rangea son carnet, prit ses instruments et redescendit vers le camp. Derrière lui, les colosses continuaient de regarder l'est.

IV - Assouan

Desaix, lui, n'avait pas attendu. Dès le soir du 30 janvier il avait fait lever le camp, et Denon, resté en arrière avec Jomard et Jollois, avait dû refermer ses cartons de Thèbes pour rattraper la colonne à marche forcée, ce qu'ils firent le 31. Devilliers ne remonterait ce chemin que plus tard.

La colonne remonta vers Assouan, deux cents kilomètres au sud. Le paysage se resserrait.

À mesure qu'on avançait vers le sud, la population changeait. Les Nubiens à la peau plus sombre remplaçaient progressivement les fellahs arabes. Les cultures aussi. Le doura, sorgho africain, supplantait le blé. Les maisons devenaient plus basses, construites en brique crue, leurs façades sans fenêtres. L'armée française traversait une région qu'aucune armée européenne n'avait atteinte depuis les Romains.

Les habitants des villages regardaient passer la colonne depuis les toits plats. Ils ne fuyaient pas. Ils observaient. Les fellahs de Haute-Égypte avaient appris depuis des siècles à attendre que les armées passent. Ils savaient ce que coûtait la résistance et ce que valait la coopération, et n'offraient ni l'une ni l'autre. Jollois nota cette différence dans son carnet, sans descendre de cheval.

La colonne emportait des objets depuis le début. Jollois l'avait compris en observant les bêtes de somme. Au départ de Thèbes, les mules portaient les rations, le matériel de campement, les coffres de munitions. Deux jours plus tard, les mêmes mules portaient des charges supplémentaires. Des sacs de toile, des caisses de bois improvisées attachées en surcharge. Les soldats les avaient fabriquées eux-mêmes dans les bivouacs du soir.

Jollois s'arrêta un après-midi près d'une mule particulièrement chargée. Le sac de toile était mal fermé. Il en dépassait un coin de calcaire sculpté, un fragment de bas-relief, soixante centimètres sur quarante environ, représentant la partie basse d'une figure en procession. Le bas de la robe, les pieds, le bas d'un

sceptre. Il reconnut le style. Époque ptolémaïque, probablement un remploi du site.

Le soldat qui menait la mule remarqua son regard. Il resserra le sac, sans hâte, et reprit la marche.

— L'Égypte part vers le nord à dos de mule, dit Jollois à Denon au bivouac.

— Une partie de l'Égypte. La plus légère.

— Et la plus portable. C'est ce qui décide de ce qui part et de ce qui reste. Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids.

Jomard, qui chevauchait à côté d'eux, réfléchit un moment.

— Ce qui veut dire que l'histoire de l'Égypte que Paris verra sera l'histoire de ce qui pesait moins de vingt kilos. Tout le reste restera ici.

Cette nuit-là, assis au bord du Nil, Jomard évalua machinalement la largeur du chenal. Trois cents mètres, à l'œil. Courant modéré.

Le Nil allait vers le nord, et ce qu'ils emportaient aussi. L'armée avait ses voies de ravitaillement, ses convois fluviaux, ses embarcations qui descendaient vers Le Caire avec les rapports et le courrier. Sur ces mêmes bateaux voyageaient les caisses officielles de la Commission et les paquets officieux des officiers, tandis que les sacs attachés aux bêtes de somme suivaient la berge.

Le Nil était la voie de transport depuis quatre mille ans. Les pharaons avaient fait descendre le granit d'Assouan vers Thèbes sur ses eaux, les Romains les obélisques vers Alexandrie, avec le courant. Maintenant les Français faisaient descendre vers Le Caire ce que les siècles avaient laissé en Haute-Égypte, par bateau quand il y en avait, à dos de mule le reste du temps.

L'armée avait stationné dans une douzaine de sites depuis le départ du Caire. Chaque halte produisait son contingent d'objets. Tout ce qui pouvait être porté glissait vers le nord, attiré par le marché parisien, les collections privées, le Muséum central des

arts. Il n'y avait pas de responsable unique. Il y avait une pente, et les objets suivaient la pente.

Le 1er février, halte pour la nuit à Kom Ombo.

Jollois distingua le temple avant de descendre de cheval. Il était presque enseveli sous le sable.

Il passa la soirée de halte, puis l'aube suivante, à tendre sa chaîne d'arpenteur dans les parties dégagées du temple. Les bas-reliefs étaient d'une grande netteté — l'art égyptien avait maintenu son langage visuel plus longtemps que n'importe quelle école européenne — et le sable lui montait aux chevilles.

— Ces instruments, dit Jollois en s'arrêtant devant un registre d'une salle intérieure. Scalpels. Pinces. Sondes. Leurs médecins opéraient. Aucun auteur antique n'en parle avec cette précision.

Denon copiait les instruments un à un dans son carnet, notant dimensions et fonction probable.

Le chirurgien militaire du bataillon — un dénommé Bruyant, ancien élève de l'École de chirurgie de Paris — vint voir les copies de Denon. Il garda longtemps les dessins sous les yeux, sans un commentaire.

— Ce scalpel courbé, là. — Il pointa le mur. — On s'en sert pour les incisions abdominales profondes. La courbure permet de glisser sous les organes sans les percer. Je croyais… on m'a appris que c'était une invention de ces dix dernières années.

— Et ces sondes à olive, dit Denon, le crayon tendu vers le mur. Vous les reconnaissez ?

— Cathétérisme urétral. Même forme, même taille. Bronze au lieu d'acier, mais c'est l'instrument. Quelqu'un ici a buté sur le même problème anatomique, tout seul, deux mille ans avant nous.

Bruyant s'attarda encore une heure sur les dessins, identifiant les instruments un par un, expliquant leur usage, et Denon notait les explications en marge de ses croquis, d'une écriture de plus en plus serrée.

— Vous devriez venir demain matin, dit Denon. Il y a d'autres registres médicaux dans les salles du fond.

Le lendemain matin, Bruyant et Denon parcoururent ensemble les salles intérieures du temple, le chirurgien identifiant les instruments et dictant leurs usages pendant que Denon dessinait et copiait. Ce travail d'une soirée et d'une matinée resterait dans les cartons de Denon. Les planches d'Ombos de la *Description* seraient dessinées plus tard, par Jollois et Devilliers.

Pendant ce temps Jollois mesurait. Le sable qui avait enterré le temple l'avait aussi sauvegardé. Chaque relevé le lui confirmait. Il en parla à Desaix lors d'une pause.

— Si nous voulons vraiment préserver ce temple, dit Jollois, il faut le laisser comme il est. Ne rien dégager. Le sable le protège mieux que nous.

— Vous me conseillez de ne rien faire ? dit Desaix, amusé.

— Je vous conseille de… — Jollois chercha ses mots. — De considérer que notre présence ici n'est pas forcément un bienfait pour ce que nous venons étudier.

Desaix ne répondit pas. Il avait une armée à nourrir, une guerre à finir, et il regardait déjà du côté des chevaux.

Jollois observa ce qui quittait le temple. Des soldats émergeaient des salles intérieures avec des sacs alourdis, des officiers achetaient des pièces au marchand d'Edfou venu spécialement. Denon lui-même en achetait deux après une négociation menée par Hassan.

Il en avait été ainsi à Dendérah, à Thèbes. Il en serait ainsi à Assouan. Les soldats prélevaient, les marchands locaux approvisionnaient, les intermédiaires facilitaient, et les savants achetaient, sans que personne leur contestât ce droit.

Deux entrées, deux salles hypostyles, deux sanctuaires. Le temple était dédié à deux dieux — Sobek et Haroeris — avec une symétrie rigoureuse, et Jollois, la chaîne à la main, trouva les deux axes

légèrement décalés, de quoi loger deux dieux égaux sans que l'un passât devant l'autre.

— On se croirait sous un arc de triomphe, à Rome, dit Denon à Jomard en désignant les registres de prisonniers agenouillés devant le pharaon victorieux.

— Il n'y a peut-être pas cent façons de montrer qui a gagné.

Au matin du départ de Kom Ombo, Denon vit deux sous-officiers forcer à la masse un bas-relief de la paroi intérieure du sanctuaire. La dalle représentait des instruments chirurgicaux similaires à ceux que Bruyant avait identifiés. Un homme pouvait la porter.

— Arrêtez ça, dit Denon.

— On a l'autorisation. Le capitaine Lachèze a dit qu'on pouvait.

Denon alla chercher Desaix. Desaix fit appeler le capitaine Lachèze. Ce dernier ne niait pas. Il avait vu d'autres officiers faire pareil à Thèbes, à Dendérah. Il ne savait pas que c'était interdit.

— Ces monuments appartiennent à la Commission, dit Desaix. Vous ne touchez à rien sans mon ordre écrit.

Lachèze se retira. La dalle était fracturée à la base. Les coups de masse avaient déjà fait leur travail. On ne pouvait pas la remettre en place. Denon la prit des deux mains et la posa à plat sur le sol. Ce n'était pas mieux. Mais c'était moins grave que de la laisser tomber.

Lachèze parti, Denon rejoignit Desaix, resté un peu à l'écart, avant que la colonne ne se mît en route.

— Cela arrive souvent ?

— Plus souvent que je ne le sais. Un soldat qui marche depuis deux mois, qui voit des pierres couvertes de signes… il prend ce qu'il peut soulever. Je ne peux pas surveiller chaque temple.

— Et entre ce que vous ne pouvez pas surveiller et ce que la Commission collecte officiellement, la différence, vous la formulez comment ?

— Vous avez des formulaires. Vos commissaires ont des mandats. Les soldats ont des sacs. Ce n'est pas la même chose.

Il regarda Denon.

— C'est insuffisant. Je le sais, vous le savez. Mais c'est la seule distinction que j'aie à vous offrir.

Il fit quelques pas vers son cheval, puis s'arrêta et se retourna vers le temple.

— Celui-ci. J'y suis entré cette nuit, seul. Vingt minutes dans le noir, devant ces colonnes. Je ne sais pas ce que j'ai compris. Je ne l'oublierai pas. — Il prit les rênes. — Nous nous retrouverons à Assouan.

Quand la colonne se mit en route, Denon revint voir la dalle fracturée. Elle avait disparu. Quelqu'un — pas Lachèze, l'officier rappelé à l'ordre était sous surveillance — l'avait quand même emportée. Il fit une déposition écrite à Desaix. Desaix classa sans suite. Denon n'avait pas de témoin, pas de nom, pas de preuve. La dalle était dans les bagages de quelqu'un entre Kom Ombo et Assouan.

Ce jour-là, à une heure de marche de Kom Ombo, Jollois fit détourner son cheval vers une petite chapelle en grès visible à cinquante mètres de la route. Elle avait été partiellement dégagée du sable au passage des bataillons de tête.

Les murs étaient debout. Le toit de bois s'était effondré. À l'intérieur, les peintures murales étaient visibles sur trois faces. Processions, divinités en barque, inscriptions hiéroglyphiques courant sur deux registres. Des niches avaient accueilli des statuettes. Elles étaient vides. Le sol portait des éclats de faïence, fragments de figurines brisées quand on les avait arrachées des socles.

Des soldats d'un bataillon de tête étaient passés à l'aube, vite et sans hésiter. Jollois le déduisit des empreintes de bottes récentes dans le sable et du mortier encore blanc au bord des niches vidées.

Il commença à décrire dans son carnet les peintures murales, les seules que personne n'avait touchées, trop hautes pour être

atteintes facilement. Puis quelque chose retint son attention. Dans le registre supérieur, à droite du troisième panneau, une inscription cursive courait sur quatre lignes. Il la copia, signe par signe, avec une précision maniaque, en trois quarts d'heure de travail sous la chaleur du jour.

Ce serait la seule copie. La chapelle s'effondrerait dans les années suivantes. Le carnet, lui, resterait dans les archives.

Jollois glissa le carnet dans sa sacoche et repartit au trot rejoindre la colonne.

La progression vers Assouan, après Kom Ombo, laissa peu de temps pour des haltes. Jollois dessinait à cheval ce qu'il pouvait, croquant les silhouettes de temples aperçus depuis la route. Ces croquis rapides avaient une vivacité que les relevés n'avaient pas toujours. La lumière d'un moment précis, le rapport entre un monument et son environnement immédiat.

— Vous dessinez comme un soldat qui marche, dit un jeune officier qui regardait Jollois travailler. Sans s'arrêter.

— Les temples ne m'attendront pas, répondit Jollois sans lever son crayon.

Le 2 février, l'expédition atteignit Assouan. La première cataracte rendait la navigation difficile vers le sud. C'était la frontière naturelle de l'Égypte depuis l'Antiquité. Desaix établit son camp et laissa les savants explorer.

— Accordez-moi quelques jours pour Philæ, dit Denon. Norden l'a dessinée il y a plus de soixante ans — et mal, entre nous. Nous pouvons faire mieux.

À Assouan, dans les jours qui précédèrent le départ pour Philæ, le marché d'antiquités fut le plus actif que Jollois eût observé depuis le début de la campagne. La nouvelle que l'armée allait bientôt reprendre la route du nord s'était répandue dans les villages de la région. Les vendeurs venaient de loin. Ils s'installaient aux abords du campement dès l'aube, avec leurs sacs et leurs coffrets. On n'était plus au marché discret d'un seul intermédiaire. On

marchandait à voix haute, et le prix changeait selon l'acheteur et le vendeur.

Jollois observa les transactions pendant une heure. Il vit passer de main en main des *chaouabtis* en bois peint, des figurines de faïence représentant Horus, Isis, Anubis, des scarabées de toutes tailles, des amulettes en pierre, un fragment de cartonnage doré qui venait probablement d'un cercueil, deux statuettes de bronze à la patine ancienne, plusieurs vases en calcaire albâtre dont un portait encore son couvercle.

Les prix étaient plus élevés qu'à Dendérah ou Thèbes. Les vendeurs savaient que c'était la dernière occasion. Après le départ des Français, il faudrait attendre le prochain passage.

Les objets passaient d'une main à l'autre au bruit des piastres comptées.

V - Philæ

En février, Denon embarqua sur une felouque pour Philæ, accompagné de Hassan. La traversée de la cataracte se fit à la perche, entre les rochers affleurants et les tourbillons, et les mariniers nubiens criaient chaque passage avant de l'atteindre. Puis l'île émergea. Quatre cents mètres sur cent cinquante, occupée presque entièrement par les temples ptolémaïques.

— Mon Dieu, murmura Denon.

— Tout le rituel est là, dit Denon en terminant le croquis d'une salle latérale. Chaque geste, chaque offrande. Si l'on déchiffre les textes à côté… on saura ce que chacun signifie.

— Et celui-là, ajouta-t-il en désignant du crayon le petit pavillon à colonnes, à l'extrémité de l'île. Les grands temples écrasent. Celui-là convainc.

Le kiosque de Trajan — ainsi appelé parce que ses bas-reliefs représentaient cet empereur romain en pharaon — était la structure la plus légère de l'île. Quatorze colonnes à chapiteaux floraux

portant un entablement de grès fin. À l'intérieur, les empereurs romains des premiers siècles accomplissaient les rites pharaoniques traditionnels, dans les mêmes poses que leurs prédécesseurs. Des blocs de taille modeste, transportables par quelques hommes, et des bas-reliefs d'une finesse rare.

Denon s'attarda longtemps devant le kiosque. Quelques blocs décorés, démontés, c'était faisable. L'escorte était là, les soldats pouvaient porter, Hassan pouvait négocier avec les mariniers le transport jusqu'à Assouan. Ce serait légal, il avait ses formulaires de la Commission dans sa sacoche. Aucun bloc ne pesait plus de quelques centaines de kilos.

Il décida de ne pas le faire.

Pas par principe moral. Il ne s'accordait plus cette vertu après ce qu'il avait pris depuis Dendérah. Il ne voulait pas que Philæ ressemble aux autres sites quand d'autres y viendraient. Quelque chose dans cette légèreté architecturale, dans cette élégance à l'échelle humaine, demandait à rester entier. Sans ses blocs, le kiosque ne serait plus ce qu'il était, un pavillon, une conversation entre la colonnade et le ciel, mais une ruine parmi les ruines.

C'était la première fois depuis le départ du Caire qu'il faisait ce choix consciemment, en nommant les raisons, en les pesant. Il l'écrivit dans son journal ce soir-là, tant le geste lui semblait inhabituel. « Philæ. Le kiosque. Décidé de ne pas prendre. Pas par scrupule. Par refus de détruire ce qui me touche. »

Les rochers autour de Philæ portaient des inscriptions de pèlerins antiques. Noms, dates, prières. Denon en copia plusieurs, notant position et état de conservation, puis copia les autres, même les moins lisibles, même celles que le Nil en crue avait à moitié effacées. Le soleil chauffait la pierre au point qu'il dut poser son carnet sur son genou.

— Ceux-là, je les préfère aux temples, dit Hassan. Des pèlerins ordinaires. Ils venaient prier Isis, ils ont gravé leur nom. Pas pour la postérité. Pour… être passés.

— Comme nos carnets, dit Denon. Nous sommes passés là, nous avons vu cela. Sauf que nous appelons cela de la science.

— Et nous en faisons, non ?

Denon prit le temps de souffler sur la page pour en chasser le sable.

— Oui. Mais nous laissons d'autres traces. Les niches vides. Les caisses sur le dos des mules. Celles-là… on ne les trouvera dans aucun rapport.

Le 25 février, Denon quitta Assouan à cheval avec la colonne. Les bagages et les caisses descendaient sur les barques, que soixante cavaliers d'escorte longeaient sur la rive. Desaix, lancé sur les traces de Mourad Bey, avait confié la colonne à Belliard. Près de neuf cents kilomètres séparaient Denon du Caire, qu'il ne reverrait pas avant l'été. Hassan voyageait avec lui comme interprète. Les troupes reprenaient en sens inverse la route de la montée.

Neuf jours jusqu'à Hermontis. La colonne descendait le fleuve à raison d'une vingtaine de kilomètres quotidiens, s'arrêtant dans les villages pour l'eau et les vivres. Près de trente degrés à l'ombre. On marchait de l'aube à midi, puis on reprenait après quatre heures sous les toiles, où les mouches ne laissaient pas dormir.

Près d'un village dont personne ne connaissait le nom, un soldat s'effondra pendant la marche. Coup de chaleur. On le transporta à l'ombre d'un palmier. Le chirurgien-major le fit boire, lui mouilla la tête avec de l'eau du Nil. L'homme reprit connaissance au bout d'une heure mais ne pouvait pas marcher. On le chargea sur un mulet. Il mourut dans la nuit. On l'enterra au lever du jour dans le sable à cent mètres du bivouac. Pas de croix, pas de dalle. Le sergent nota le nom et la date dans le registre de la compagnie.

Entre Kom Ombo et Edfou, deux soldats se battirent pour une figurine en faïence achetée au marché. Le premier prétendait l'avoir vue avant l'autre, le second l'avait payée. Ils en vinrent aux

mains devant la tente du sergent-major. Celui-ci sortit, les sépara, confisqua la figurine, la mit dans son propre sac. Les deux hommes protestèrent. Le sergent dit que l'objet était désormais propriété de la compagnie et que le premier qui en reparlerait aurait dix jours de corvée. L'affaire en resta là.

Quelques jours plus tard, la colonne traversa un village abandonné. Trente maisons de briques crues, toutes vides. Pas de traces de combat. Les habitants avaient quitté les lieux avant l'arrivée de l'armée. Un lieutenant fit fouiller les maisons. On trouva des jarres enterrées dans trois cours différentes. Grain, dattes, huile. Les jarres furent versées aux réquisitions. Dans une quatrième maison, une cache sous le sol contenait six scarabées en faïence, trois bracelets de cuivre et un miroir de bronze. Le lieutenant donna les scarabées au capitaine, garda les bracelets, laissa le miroir aux soldats qui avaient trouvé la cache.

En fin d'après-midi, alors que la colonne approchait du défilé d'El-Kab, un cavalier arriva au galop depuis l'avant-garde, son cheval couvert d'écume. Il cherchait le général Belliard. On le conduisit à la tête de la colonne. Il parla vite. Belliard fit signe aux officiers de s'approcher.

— Un barrage sur la route. Des fellahs armés. Une vingtaine d'hommes. Ils bloquent le passage au niveau du défilé.

— Ils demandent quelque chose ?

— Ils ne parlent pas français. L'interprète n'a pas pu s'approcher. Ils ont tiré des coups de feu en l'air.

Belliard réfléchit quelques secondes.

— On contourne par l'est ?

— Impossible. Le terrain est impraticable. Il faudrait trois jours de détour.

— Bien. On force le passage. Cavalerie en avant, infanterie derrière. Denon, vous restez au milieu de la colonne avec les mulets.

La colonne se remit en marche. Une heure plus tard, elle arriva au défilé. Les fellahs étaient là, armés de bâtons, de lances, de quelques vieux mousquets. Ils étaient postés en travers de la route, immobiles.

Belliard fit avancer la cavalerie au pas. Les fellahs ne bougèrent pas. À cinquante mètres, Belliard leva la main. La cavalerie s'arrêta. Il fit signe à Hassan de s'approcher.

— Dis-leur qu'on veut juste passer. On ne touche à rien. On ne réquisitionne rien dans leur village.

Hassan s'avança à pied, seul, les mains ouvertes devant lui. Il parla en arabe. Un des fellahs répondit. Hassan revint.

— Ils disent que l'armée a pris tout leur grain il y a deux semaines. Ils n'ont plus rien. Ils veulent qu'on leur rende le grain ou qu'on paie.

— On n'a rien pris il y a deux semaines. Ce n'était pas nous.

— Ils disent que c'étaient des soldats français. Ils ne font pas la différence entre les détachements.

Belliard resta silencieux un moment. Puis il tira une bourse de sa selle et la lança à Hassan.

— Trente-cinq piastres. Dis-leur que c'est tout ce que j'ai. S'ils veulent plus, il faudra qu'ils nous laissent passer quand même.

Hassan repartit avec la bourse. Il parla au même homme. L'homme prit la bourse, la soupesa, discuta avec deux autres. Puis ils s'écartèrent de la route sans un mot. La colonne passa. Les fellahs regardèrent défiler les soldats en silence. Quand la dernière charrette fut passée, les fellahs retournèrent vers leur village.

À Hermontis, la colonne fit halte deux jours. Belliard voulait attendre des nouvelles des Mamelouks, des Mekkains et du reste de l'armée, dispersée sur nombre de points. Le bivouac fut installé au pied du temple. Les soldats dormaient à l'ombre de ses murs. Certains montaient sur les toits pour voir le Nil, d'autres

ne quittaient pas les tentes, trop fatigués pour bouger, les bottes encore aux pieds.

Le soir de l'arrivée, un soldat de la deuxième compagnie vola la ration de pain d'un autre pendant la distribution. Le volé s'en aperçut, rattrapa le voleur, lui cassa deux dents d'un coup de poing. Le voleur riposta, sortit son couteau. Il fallut quatre soldats pour les séparer. Le sergent les fit mettre aux fers pour la nuit. Le lendemain matin, jugement par le capitaine. Vingt coups de bâton pour le voleur. Le volé fut libéré sans sanction.

Le soir suivant, Belliard convoqua les officiers sous sa tente. Ses espions venaient de rentrer. Osman Bey et les Mekkains, disait-on, allaient passer le Nil à Qéné ; ils avaient du canon, ils avaient détruit la flottille du Nil, et Desaix, parti à la poursuite de Mourad Bey, ne pouvait pas être joint. Bonaparte était parti pour la Syrie avec le gros de l'armée. Il fallait marcher à l'ennemi au plus vite. Belliard posa le doigt sur la carte, à hauteur de Qéné.

— Plus d'arrêts après Hermontis. Kous, puis Qéné. Trois jours maximum.

— Et Thèbes ? demanda un lieutenant. Les savants voulaient…

— On passe devant.

Denon, qui était présent, n'attendit pas qu'on lui donne la parole.

— Alors une halte ici, demain matin. Le temple d'Hermontis. Six heures.

— Impossible.

— Six heures, général. Je ne demande rien d'autre.

Belliard le regarda un long moment, puis replia la carte.

— Six heures au temple, demain, dès l'aube. Pas une de plus. Si vous n'êtes pas revenu à midi, on part sans vous.

Le lendemain, dès l'aube, Denon se rendit au temple avec Hassan et deux soldats d'escorte. Il alla droit à la salle du fond, à demi ensablée, au bout du corridor principal. Le sable crissait sous ses

semelles. Sur le mur ouest, des rangées de cartouches gravés, des dizaines de noms de souverains alignés en registres.

Deux heures durant, il demeura debout devant le mur, à regarder des inscriptions qu'il ne savait pas lire. Hassan s'était assis par terre près de l'entrée. Dehors, les deux soldats jouaient aux dés.

Un homme entra dans la salle. Un fellah d'une quarantaine d'années, turban blanc, sandales de cuir. Il portait un paquet enveloppé dans du tissu grossier. Il s'approcha de Denon, déroula le tissu devant lui. Un fragment de calcaire de quarante centimètres de côté portant trois cartouches complets.

L'homme désigna le fragment. Cinq doigts levés.

— Cinq piastres.

Denon leva les yeux vers la partie haute du mur, que la pénombre lui avait cachée jusque-là. Un trou frais dans la dix-septième rangée, là où se trouvaient ces trois cartouches. Les bords du calcaire étaient blancs, fraîchement coupés. L'homme avait découpé le morceau pendant la nuit ou tôt le matin.

Denon sortit cinq piastres de sa bourse et les donna. Le fragment alla dans sa sacoche de cuir. L'homme prit l'argent et repartit.

Denon ne quitta plus la salle. À onze heures et demie, un des soldats entra en courant, essoufflé.

— Monsieur, le général fait seller les chevaux.

Il sortit du temple. La colonne était déjà en formation de marche. Il monta en selle et rejoignit la tête au galop, la sacoche battant contre sa cuisse. Belliard le regarda passer sans un commentaire. La colonne s'ébranla.

La colonne traversa Thèbes l'après-midi même, sans s'y arrêter. Denon vit glisser au loin les pylônes de Karnak et de Louqsor, sans pouvoir en mesurer un seul, et il y laissa plus de regrets que partout ailleurs sur la route. Des nouvelles circulaient, contradictoires. L'armée turque avançait, les Anglais bloquaient tous les ports, disait l'un. L'autre jurait le contraire.

Il y eut encore le combat de Benouth, la reprise de Qéné, un second voyage à Dendérah, la marche sur Cosséir avec Belliard à la fin de mai. Denon quitta la Haute-Égypte le 5 juillet et ne revit Le Caire que le 20. Les soldats furent cantonnés dans les casernes de la Citadelle. Lui alla directement à la dépendance nord du palais de Hassan Kachef, où se trouvaient les bagages de la Commission.

L'entrepôt était fermé. Il attendit une heure qu'un intendant arrive avec la clé. Une odeur de paille et de poussière chaude. Ses douze caisses étaient là, comptées parmi les quatre-vingt-seize de l'inventaire, alignées contre le mur sud, étiquetées de sa main. Il ouvrit la première, vérifia rapidement le contenu, la referma. Rien ne manquait. Il se rendit au palais.

Le général Dugua, qui commandait Le Caire, le reçut immédiatement, debout près d'une table couverte de cartes du Delta et de la côte d'Aboukir. Un geste vers une chaise.

— Votre campagne en Haute-Égypte. Terminée ?

— Oui. De Dendérah à Assouan. Tous les principaux monuments.

— Utilisables pour la *Description*, vos dessins ?

— Cinquante-trois feuillets. Temples, tombeaux, colosses, bas-reliefs.

— Bien. Écoutez-moi. Le général en chef est parti arrêter l'armée turque qui vient de débarquer à Aboukir, avant qu'elle n'arrive jusqu'ici. Ses ordres ne changent pas. Vous restez au Caire. Vous coordonnez l'Institut avec Monge et Berthollet. Les explorations du Delta continuent. Les fouilles de Saqqarah continuent. La *Description* continue. Compris ?

— Compris.

— Si les Anglais débarquent aussi pendant son absence, vous évacuez les collections vers le sud, vers la Haute-Égypte que l'armée tient encore. Vous perdez tout sauf ça. Clair ?

— Clair.

— Alors sortez. J'ai du travail.

Dugua était déjà penché sur ses cartes quand Denon referma la porte.

Bonaparte, rentré de Syrie à la mi-juin, avait quitté Le Caire quelques jours plus tôt pour la côte. Denon resta au Caire avec Monge, Berthollet, Fourier et la trentaine de savants restés sur place.

Pendant l'absence de Bonaparte, Denon organisa le travail de l'Institut. Monge supervisait les explorations de la région memphite, Berthollet rédigeait ses observations sur le natron, Geoffroy Saint-Hilaire poursuivait ses études zoologiques dans le Delta. Fourier tenait la correspondance avec les sections de province.

Quelques jours après son retour, Denon convoqua une réunion. Tous les membres présents au Caire vinrent. Trente savants et ingénieurs entassés dans la grande salle, les fenêtres ouvertes sur la chaleur. Il ouvrit la séance à dix heures.

— Messieurs, Bonaparte est sur la côte, où les Turcs ont débarqué. Nous n'avons pas de nouvelles précises. Les Anglais tiennent toujours la Méditerranée. Je propose que nous préparions un plan de transport, au cas où une occasion se présenterait.

Monge leva la main, et parla avant qu'on la lui ait donnée.

— Attendons Bonaparte, voyons ! C'est lui qui décidera, il décide toujours, et d'ailleurs il aime qu'on l'attende…

— Et s'il ne revient pas ? dit Fourier, sans lever les yeux de ses colonnes de chiffres.

Personne ne répondit. Berthollet ôta ses lunettes.

— Denon a raison. Préparer un plan n'a jamais coulé un navire. Le jour où nous en aurons un, nous serons prêts. À supposer que ce jour vienne.

La proposition fut adoptée. On leva la séance à midi.

De Syrie, Bonaparte avait ramené moins de dix mille des treize mille hommes partis avec lui, les autres morts, malades ou pestiférés. L'offensive avait échoué, et chacun, à l'Institut, le savait sans le dire.

Quelques jours plus tard, Dugua fit rappeler Denon au palais. Les traits tirés, la cravate dénouée, des cartes entassées jusque sur les chaises. Pas de salut.

— Votre plan de transport ?

— Prêt, sur le papier. Il n'y manque que les navires.

— Il y restera. Les Anglais bloquent toujours la côte. Pas de transport tant que ça ne change pas.

— Compris.

Dugua était déjà retourné à ses cartes.

Ces semaines-là furent calmes. Explorations et fouilles se poursuivaient, la *Description* avançait lentement. Le soir, sur les terrasses, on guettait les courriers de la côte.

VI - La Pierre de Rosette

Le 15 juillet 1799, un lieutenant du génie nommé Bouchard supervisait la démolition d'un vieux mur du fort Julien, près de Rosette. Une pioche heurta quelque chose.

Bouchard avait vingt-huit ans et sortait de Polytechnique. Il comprit aussitôt que ce n'était pas un moellon ordinaire. Une stèle de pierre noire de cent douze centimètres de haut, portant trois inscriptions parallèles. Il fit mettre la pierre à l'abri dans le fort, en avertit le général Menou, qui commandait la place, et Lancret, polytechnicien comme lui, alors à Rosette, écrivit à l'Institut d'Égypte au Caire.

Le fort était à l'écart des chantiers courants. Sous une toile, contre un mur, la pierre y était en sécurité.

Jean-Joseph Marcel et Rémi Raige furent envoyés à Rosette dès que la lettre de Lancret eut été lue à l'Institut. Marcel était

orientaliste, spécialiste des langues sémitiques. Raige, helléniste, lisait le grec ancien à livre ouvert. À partir du 1er août, ils examinèrent la pierre sous tous ses angles.

Le texte grec, situé dans la partie inférieure de la stèle, était relativement bien préservé. Raige le lut à haute voix pendant que Marcel prenait des notes.

— Ce décret honore le jeune Ptolémée V. Exemptions fiscales pour les temples, dons au clergé. Le genre de chose qu'on grave en trois langues pour être sûr que tout le monde le sache.

Marcel humidifia une feuille de papier très fin et la pressa doucement contre la surface inscrite avec une boule de coton imbibée d'encre diluée. Il en résultait une empreinte exacte, en blanc sur fond noir, de chaque signe. L'opération demandait plusieurs heures pour la surface entière.

La lettre de Lancret, lue à l'Institut le 29 juillet, avait suggéré que les trois inscriptions étaient trois versions d'un même texte, dont une lisible. Le rapport de Marcel et de Raige le confirma. Denon n'avait pas vu pareille fièvre depuis l'arrivée à Alexandrie, un an plus tôt. Si la pierre permettait de déchiffrer les hiéroglyphes, trois millénaires d'histoire redevenaient lisibles, et avec eux tout ce que les voyageurs avaient copié sans comprendre depuis deux siècles.

— Messieurs, avait dit Denon à l'Institut, le soir où l'on avait lu la lettre de Lancret, nous sommes peut-être… enfin, je crois que nous sommes à l'aube d'une révolution scientifique.

Monge avait aussitôt proposé d'envoyer une expédition à Rosette.

— Des moulages en plâtre ! Des estampages sur papier, autant qu'on pourra… Et vite, mes amis, avant que quelqu'un l'endommage ou la déplace.

Jomard, qui avait fait le voyage du Caire avec eux, assista aux premiers estampages.

La Pierre de Rosette mesurait cent douze centimètres de hauteur, soixante-seize de largeur et vingt-huit d'épaisseur. Poids estimé à

partir du volume et de la densité connue de la granodiorite, environ sept cent soixante kilogrammes. Jomard prit ces mesures lui-même, sans qu'elles dussent servir tout de suite, le ruban de cuir tendu d'une arête à l'autre, deux fois chacune.

La stèle était incomplète. Le haut manquait, emporté à une époque indéterminée. Seules les quatorze dernières lignes hiéroglyphiques subsistaient, et encore mutilées. La moitié environ du texte hiéroglyphique était perdue, alors que le démotique était presque complet. Le futur déchiffreur en pâtirait. Mais le grec, malgré une cassure en bas à droite, restait lisible pour l'essentiel, et cela suffisait pour travailler.

— Le grec, en bas, nous pouvons le lire immédiatement, dit Marcel. C'est un décret du Conseil des prêtres de Memphis en l'an neuf du règne de Ptolémée V Épiphane. Cent quatre-vingt-seize avant notre ère.

— Et les hiéroglyphes ? demanda Jomard.

— Probablement le même texte. Enfin… c'est ce qu'on espère.

— Si c'est le cas, dit Jomard, on peut commencer à établir des correspondances. Chaque mot grec a son équivalent hiéroglyphique. En comparant les longueurs des groupes de signes, en identifiant les répétitions…

— Précisément. Mais comptez des années.

Jomard prit un crayon et commença à noter dans son carnet la fréquence de certains groupes de signes de la bande hiéroglyphique. Chaque signe repéré, compté, mis en table. La distribution n'était pas aléatoire.

— Regardez. Ce groupe, enfermé dans un cartouche, revient six fois dans ce qui reste des hiéroglyphes. Ptolémée revient onze fois dans le grec… mais il manque une partie du texte égyptien.

Marcel s'arrêta de travailler et regarda.

— C'est possible. Probable, même. Mais rien ne dit que la correspondance soit directe, signe pour signe. L'écriture hiéroglyphique n'est sans doute pas alphabétique.

— Oui. Mais c'est un point de départ.

Jomard souligna deux fois le cartouche dans son carnet.

Jomard aida Marcel à tendre la dernière feuille d'estampage sur la section démotique. La nuit était avancée et la lampe charbonnait. Dehors, le port de Rosette dormait.

Jomard revint voir la pierre trois fois dans les jours qui suivirent, à Rosette.

La première fois, il apporta son ruban de cuir et mesura tout ce qu'il pouvait mesurer. La deuxième, il apporta son carnet de fréquences et compta les groupes de signes dans la bande hiéroglyphique, construisant une table de distribution. La troisième fois, il n'apporta rien. Il s'assit en face de la pierre sur un tabouret. La granodiorite était froide et mate. Pas de brillant, pas de couleur. Une dalle sombre, laide au sens ordinaire du terme. Il posa les mains à plat sur les genoux et s'obligea à ne pas calculer. À regarder seulement. Les traces du ciseau restaient visibles dans certaines lettres. Quelqu'un avait gravé cela lettre par lettre, pendant des heures. Ce travail était là, et il durait. Comme on regarde une carte dont on ne comprend toujours pas la langue mais où l'on voit que les routes sont tracées.

Assis là, il voyait ce qui séparait cette pierre de tout ce que la Commission avait collecté ou tenté de collecter depuis plus d'un an. Les *chaouabtis*, les scarabées, les papyrus, les fragments de bas-reliefs, on les prenait parce qu'ils étaient beaux, rares, anciens.

La pierre n'avait pas de beauté. Elle ne valait que par ce qu'elle disait, une correspondance entre trois écritures, dont l'une était lisible et les deux autres pas encore. Pour qui travaillait au déchiffrement, une feuille d'estampage encore gondolée valait la pierre.

Un *chaouabti* sorti de son tombeau perdait son contexte. Celle-ci, tirée d'un mur de fortification, ne perdait rien. Il y avait deux mille ans qu'elle n'en avait plus.

— Vous êtes toujours là, dit Marcel en entrant. C'est la troisième fois cette semaine.

— Je réfléchis. Les objets qu'on emporte perdent quelque chose. Celle-là… je ne vois pas ce qu'elle pourrait perdre.

Marcel s'assit à côté de lui.

— Sauf d'être pris par les Anglais.

— Oui. Sauf ça. Mais même alors, les estampages restent. Ce qu'elle dit reste. C'est peut-être la seule chose de toute l'expédition qu'on ne peut pas… vraiment voler.

Marcel avait pris une décision sans en informer personne.

Au-delà des estampages officiels réalisés à Rosette, il en fit trente supplémentaires, ni pour l'Institut ni pour la *Description*, mais pour les distribuer. Il en prépara cinq pour des correspondants européens, à raison d'un à Londres, de deux à Paris, d'un à Berlin et d'un à Copenhague, qu'un officier rentrant en France, un aide de camp de Bonaparte peut-être, emporterait à travers le blocus. Cinq savants qui travaillaient sur les langues anciennes et sauraient, avec un peu de chance, y reconnaître quelque chose.

Il en garda vingt-cinq en réserve. Si les Anglais prenaient la pierre, si le déchiffrement devait être fait à Londres, ces estampages permettraient aux Français de travailler en parallèle, à armes égales.

— Vous distribuez la clé avant d'ouvrir la serrure, dit Denon quand il l'apprit.

— Je distribue des copies de la clé. La serrure reste ici. Et si les Anglais prennent la serrure, nous aurons encore nos copies.

L'annonce de la découverte, puis le retour de Marcel et de Raige, valurent à l'Institut une séance extraordinaire le 8 août. Tous les membres présents au Caire se déplacèrent. Monge présidait.

Denon présenta les estampages de Marcel et le rapport technique de Raige sur le texte grec.

La salle était pleine. Une trentaine de savants, d'ingénieurs, de naturalistes, dont certains n'avaient pas paru en séance depuis des mois et que la pierre avait tirés de leurs laboratoires, de leurs chantiers, de leurs missions dans le Delta.

Berthollet prit la parole après la présentation.

— Si cette pierre permet le déchiffrement… je dis bien si… nous aurons accès à trois mille ans d'archives. Les listes royales, les batailles, les textes religieux. Tout ce qui est gravé sur les monuments que nous dessinons depuis plus d'un an deviendra lisible.

Geoffroy Saint-Hilaire, qui n'intervenait jamais dans les débats philologiques, leva la main.

— Combien de temps, pour déchiffrer ? Approximativement.

Marcel répondit depuis le fond de la salle.

— Des années. Dix, vingt peut-être. L'écriture hiéroglyphique n'est pas alphabétique, on ne passe pas d'un signe à une lettre.

— Mais c'est faisable, dit Jomard. Nous avons la correspondance. Le reste est du travail.

Un ingénieur des Ponts et Chaussées, Chabrol, demanda la parole.

— Question pratique. Si les Britanniques débarquent, cette pierre sera leur première cible. Ils savent ce qu'elle vaut. Avons-nous un plan ?

La salle se tut. Quelqu'un toussa au fond. Personne n'avait encore posé la question aussi crûment.

Monge regarda Denon.

— Les estampages voyagent, dit Denon. Marcel en a préparé cinq pour l'Europe. Nous en avons vingt-cinq de réserve ici. Si les Britanniques prennent la pierre, le déchiffrement se fera à Paris sur les copies.

— Et si nous perdons aussi les estampages ?

— Alors nous aurons perdu.

La réponse ne satisfaisait personne, mais il n'y en avait pas d'autre. La situation militaire leur échappait, et Monge, déjà, tirait vers lui l'encrier.

Monge rédigea une résolution formelle selon laquelle la Pierre de Rosette serait transportée au Caire dès que possible, conservée à l'Institut sous surveillance permanente, reproduite par estampage aussi souvent que nécessaire, et étudiée en priorité par Marcel et Raige. Elle fut adoptée à l'unanimité.

Denon resta après la séance. Il aidait à ranger les chaises quand Fourier entra, portant une liasse de papiers.

— Vous avez lu la dernière dépêche ?

— Non.

— Kléber, à Alexandrie, réclame toujours des renforts. On ne lui répond pas. Depuis la Syrie, tout le monde fait comme si… comme si l'armée s'en était remise.

Denon posa la chaise qu'il tenait.

— Et nous, nous trouvons la clé des hiéroglyphes.

— Oui. Deux courbes. La science monte pendant que l'expédition s'effondre.

Fourier l'avait dit sans amertume, comme on lit un relevé.

Denon retourna aux estampages et les étala sur la grande table de l'Institut. Hiéroglyphes en haut, démotique au milieu, grec en bas. Il suivit du doigt la ligne des signes hiéroglyphiques. Des oiseaux, des serpents, des yeux, des mains. Des formes qu'il avait copiées cent fois à Dendérah, à Thèbes, à Philæ sans jamais savoir ce qu'elles disaient.

Il pensa à Bonaparte. Revenu de Syrie depuis juin, peut-être déjà tourné vers la France, et qui ignorait que ses savants venaient de trouver ce que personne n'avait trouvé en deux mille ans.

Le 9 août, Jomard passa la journée entière avec les estampages. Il avait apporté ses carnets de relevés de Gizeh et de Saqqarah,

couverts de cartouches dessinés pendant les mois précédents. Il y reprenait l'hypothèse déjà notée à Rosette, celle des cartouches porteurs de noms, commune parmi les voyageurs depuis le dix-huitième siècle.

Cette fois, il pouvait la vérifier sur pièces.

Le décompte de Rosette tenait toujours, onze Ptolémée en grec, six cartouches dans la bande mutilée. Il mit la correspondance au net dans son carnet : « Hypothèse. Cartouche égale nom propre. Si confirmé, tous les cartouches des monuments d'Égypte contiennent des noms de pharaons ou de divinités. »

Un an plus tôt, l'idée traînait dans les récits de voyage ; elle tenait désormais à un décompte, sur une page de carnet tachée de suie.

Les explorations continuaient. La pierre n'arrêtait pas le reste.

Ni la guerre.

Le 10 août, un officier passa à l'Institut pour annoncer le bilan officiel de la bataille d'Aboukir du 25 juillet. Bonaparte avait écrasé le débarquement ottoman sur la plage. Dix mille janissaires tués ou noyés, le reste capturé. Une victoire nette, après l'échec de Syrie, et l'armée d'Orient tenait l'Égypte. Mais Aboukir, si brillante fût-elle, ne changeait rien à son isolement.

Denon apprit la nouvelle par Kléber, venu d'Alexandrie pour la journée.

— Bonaparte rentre au Caire ?

— Oui. Dans quelques jours, peut-être moins. Il n'a rien écrit de clair. Mais l'armée est à bout. Ça, c'est sûr.

— Et après ?

— Après, on verra. Soit il consolide l'Égypte. Soit il rentre en France.

Kléber ne nomma pas la troisième possibilité. Bonaparte pouvait aussi continuer à perdre des hommes dans des campagnes inutiles jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de l'armée d'Orient.

Kléber regarda les estampages étalés sur la table de l'Institut.

— C'est ça, votre pierre ?

— C'est ça.

— Elle dit quoi ?

— Un décret sur les impôts des temples. Rien de militaire.

Kléber sourit.

— Vous avez trouvé la clé de l'Égypte antique avec un texte sur les impôts. Ça me plaît.

Il repartit vers Alexandrie le soir même. Denon ne le reverrait jamais.

Le 12 août, un message arriva de Rosette annonçant que la pierre était prête pour le transport. Bouchard avait supervisé la construction d'une caisse renforcée. Le convoi militaire était organisé. Départ prévu le 14.

Denon écrivit une note à Bouchard : « Transport par voie fluviale si possible. Éviter les secousses de la route. Si transport terrestre nécessaire, suspension maximale. La pierre ne doit pas se fissurer. »

Bouchard répondit le lendemain : « Voie fluviale impossible. Toutes les barques sont réquisitionnées pour les blessés d'Aboukir. Transport terrestre avec renfort de paille sous la caisse. Trois jours de route. Arrivée prévue 17 août. »

Le 17 août au soir, le convoi entra dans la cour de l'Institut. Quinze soldats d'escorte, trois charrettes. La pierre était dans la deuxième charrette, enveloppée de toile, sanglée sur un lit de paille.

Denon, Marcel, Jomard et six soldats la déchargèrent. Sept cent soixante kilogrammes. Il fallut des leviers, des cordes, une rampe improvisée, et quelques jurons. L'opération prit une heure. À la fin, la pierre reposait sur un socle de bois dans la salle principale de l'Institut, contre le mur est.

Marcel retira la toile. La granodiorite noire apparut, avec ses trois bandes d'écriture gravées.

— Pas une fissure, dit Jomard en inspectant la surface.

On l'installa sous une lampe à huile qui brûlait en permanence. Deux gardes jour et nuit. Aucune consigne écrite, mais personne n'ignorait que cette pierre ne devait pas disparaître.

Le lendemain matin, Denon revint voir la pierre. Il était seul. L'Institut dormait encore. La lampe projetait une lumière jaune sur la granodiorite. Les hiéroglyphes jetaient de petites ombres dans leurs creux.

Il posa la main sur la surface froide. Le geste ne servait à rien. Il le fit quand même.

Un jour, quelqu'un lirait ce texte comme on lit du grec, et les noms des pharaons sortiraient de leurs cartouches.

Il retira sa main.

VII - Négociations, victoire et mort de Kléber

Le soir du 18 août, Denon vit par hasard Bonaparte traverser seul la cour de l'Institut. Sans aide de camp, sans escorte. Il tenait quelque chose à la main. Un livre, pas des cartes. Il marchait vite, comme quelqu'un qui ne veut pas être vu.

Denon l'observa depuis l'embrasure d'une porte. Il y avait dans cette silhouette pressée une hâte qu'il ne lui connaissait pas, et qui ressemblait à de la fuite, moins devant un danger que devant une situation devenue trop petite pour lui.

Il tourna au coin de la cour et disparut.

Denon pensa au livre que Bonaparte tenait. Quelque chose sur Rome, sans doute, ou sur Alexandre.

Une heure plus tard, un aide de camp vint chercher Denon. Bonaparte avait examiné ses dessins dans l'après-midi et voulait l'emmener. Denon roula ses dessins dans quatre tubes de cuivre, confia à Jomard les clés de ses caisses et prit place dans la berline avec Monge et Berthollet. Cette nuit-là, quelques-uns les virent partir. D'autres entendirent les chevaux s'éloigner vers le nord.

Le lendemain matin, la nouvelle se confirma. Bonaparte était parti pour la France. Il avait fait porter à Kléber une lettre lui transférant le commandement de l'armée d'Égypte. Monge, Berthollet et Denon étaient partis avec lui. Ils s'embarqueraient à Alexandrie dans la nuit du 22 au 23 août sur l'une des deux frégates, et Denon débarquerait à Fréjus le 9 octobre avec ses dessins. Presque personne n'avait été prévenu.

La première pensée de Jomard, ce matin-là, ne fut pas pour Bonaparte ni pour la France. Ce fut pour les caisses. Quatre-vingt-seize caisses entreposées dans les dépendances du palais de Hassan Kachef. Soixante-treize officielles et vingt-trois sans étiquette dans l'angle nord-ouest, toujours là, toujours sans nom. Sans Bonaparte pour ordonner un transport militaire, ces caisses étaient à la merci de n'importe quelle négociation à venir.

Il fit le tour des dépendances avant le lever du soleil. Les soixante-treize caisses officielles étaient là, empilées, clouées, étiquetées selon son système. Une lettre, un numéro, un contenu sommaire.

Ces objets venaient de partout, de Saqqarah, de Karnak, de Dendérah, de la Vallée des Rois, du marché de Memphis, de Gizeh. Certains avaient été prélevés selon des procédures établies. D'autres avaient été achetés sur les marchés qui suivaient l'armée. D'autres encore étaient arrivés par voies moins documentées. Ensemble, ils représentaient treize mois de pillage organisé, de pillage accidentel, de pillage toléré et de collecte scientifique, catégories que personne n'avait jamais formellement séparées.

Bonaparte parti, ces distinctions ne tenaient même plus politiquement. Avec lui s'était évaporé le projet d'État qui rendait le prélèvement légitime. Restaient des objets, des soldats, des savants. Et les Anglais, qui viendraient tôt ou tard.

Il rangea l'inventaire et s'assit sur une caisse. Autour de lui, dans la demi-obscurité, les quatre-vingt-seize caisses. Il resta là jusqu'à ce que le jour passe sous la porte.

Kléber commandait maintenant l'armée d'Égypte. Bonaparte s'était bien gardé de lui annoncer son départ de vive voix.

Marcel prit la chose calmement. Il avait ses estampages, et que Bonaparte soit là ou non ne changeait rien. Costaz demanda à Fourier si les travaux de la Commission continuaient. Fourier dit oui. Costaz ne fit aucun commentaire. Geoffroy Saint-Hilaire apprit la nouvelle penché sur sa dissection et ne lâcha pas son scalpel. « Parti ? Soit », dit-il sans lever la tête. Pour lui, l'objet sur la table primait sur tout le reste.

— Il s'est servi de nous, disait Costaz ce matin-là à qui voulait l'entendre. Nos travaux… une caution, voilà ce que c'était. Il a ce qu'il voulait, il part. Et nous, on reste.

Fourier trouva Costaz seul dans son bureau de l'Institut, l'après-midi même de l'annonce du départ.

— Vous travaillez ?

— Non.

— Il aurait pu nous prévenir, dit Costaz. J'ai une famille à Paris. Je leur ai promis quelques mois. Ça fait maintenant quinze mois. Et il est rentré, lui, pendant que…

Il laissa la phrase inachevée. La jalousie n'y avait aucune part. Il avait cru à la science au service de la République, à la République au service de la science, et il découvrait qu'on l'avait employé comme on emploie un figurant.

La Commission des sciences et des arts se réunit le soir même. Personne ne l'avait convoquée. Les savants s'étaient retrouvés à l'Institut sans s'être donné le mot. Il y avait là Fourier, Marcel, Jomard, Costaz, Geoffroy Saint-Hilaire et une douzaine d'autres. Conté était arrivé le dernier.

La situation tenait en une question. Que se passait-il maintenant que Bonaparte était parti et que Kléber commandait ?

Kléber n'avait pas les mêmes rapports avec la Commission. Jomard l'avait sondé, avant la campagne de Syrie, sur le statut des collections. Kléber avait dit qu'il étudierait l'affaire.

— Quand Kléber dit qu'il étudiera, c'est qu'il n'y pense pas, dit Jomard.

— Kléber a trois soucis, dit Fourier en les comptant sur ses doigts. Une armée à maintenir, des Ottomans à surveiller, des Anglais en Méditerranée. Les collections viennent… après.

— Alors elles doivent être les nôtres, répondit Jomard. Sinon, quelqu'un d'autre en décidera, et pas sur inventaire.

Il y avait sur la table l'inventaire général des quatre-vingt-seize caisses. Jomard l'avait fait passer. Chacun le lisait en silence. Les noms des temples, les catégories d'objets, les estimations de poids. C'était la première fois que la Commission regardait l'ensemble de ce qu'elle avait collecté en un seul document.

Personne ne fit de remarque. Costaz tourna les feuillets plus lentement que les autres, le doigt sur la colonne des poids, comme on lit un bilan de pillage.

— Nous devons établir une priorité de transport, dit Jomard. En cas d'évacuation, tout ne peut pas partir. Il faut une hiérarchie.

— Les papyrus et les inscriptions copiées, dit Marcel. Irremplaçables.

Fourier hésita avant de poser la question.

— Et les vingt-trois caisses sans étiquette dans l'angle nord-ouest de l'entrepôt ?

Jomard et Marcel échangèrent un regard.

— Je les ai notées, dit Jomard. Je ne sais pas à qui elles appartiennent.

— Ni moi, dit Marcel.

La réunion se termina sans décision formelle sur ce point. Les savants retournèrent à leurs travaux. L'inventaire resta sur la table,

et les vingt-trois caisses sans nom dans l'angle nord-ouest de l'entrepôt, dans l'obscurité.

Kléber, lui, jugeait que son prédécesseur avait fui pour ne pas endosser la responsabilité d'une reddition ; dans son rapport au Directoire du 26 septembre 1799, il lui reprocha de n'avoir pas laissé un sou en caisse.

Vue de l'Institut, la situation militaire semblait sans issue. L'armée française contrôlait l'Égypte mais n'avait aucun contact avec la France. La flotte anglaise bloquait la Méditerranée. Kléber savait qu'il ne pouvait ni tenir indéfiniment ni recevoir de renforts. Il prit la décision que Bonaparte n'avait pas osé prendre et négocia l'évacuation. En décembre 1799, Kléber envoya un émissaire auprès du grand vizir ottoman qui campait en Syrie. Les négociations commencèrent sur le vaisseau britannique le *Tigre*, aux abords de Damiette. Le négociateur britannique était le commodore Sidney Smith, qui se présentait comme plénipotentiaire de la Couronne, fonction que l'amiral Keith lui contesterait bientôt. Les plénipotentiaires français étaient le général Desaix et l'administrateur Poussielgue. Les Français exigeaient l'évacuation honorable de l'armée avec armes et bagages. Smith accepta de traiter les points urgents, l'évacuation des blessés et des savants d'Égypte ainsi qu'une trêve le temps que les plénipotentiaires ottomans arrivent. Les discussions traînèrent. Kléber pressait ses négociateurs de conclure, et le 24 janvier 1800 la convention d'El-Arich fut signée. Elle prévoyait l'évacuation complète de l'armée française d'Égypte en trois mois, avec armes, bagages et collections scientifiques. Les Français abandonneraient progressivement leurs positions en commençant par l'est du Delta et en terminant par Alexandrie. Le Caire devait être évacué au plus tard le quarante-cinquième jour. La nouvelle parvint au Caire le 28 janvier, jour où la convention y fut promulguée officiellement. L'effet sur les savants fut immédiat.

— Messieurs, dit Kléber lors d'une réunion extraordinaire de la Commission, j'ai négocié notre retour avec les Ottomans. Trois mois, et nous sommes en France. Emballez vos collections. Triez.

Jollois passa des journées entières à trier et emballer, les doigts gris de poussière et de paille. Statues de bronze, statuettes en bois peint et faïence, amulettes, papyrus, monnaies, bijoux. Chaque objet catalogué, décrit, emballé dans du lin. Il travaillait vite, comme si on allait lui reprendre ce temps. Pour la première fois depuis vingt mois, le retour devenait réel. Les caisses sortirent des réserves. Les étiquettes furent rédigées. La Pierre de Rosette fut emballée dans plusieurs couches de toile. Fourier, qui avait suivi les négociations de près, revint au Caire avec le texte de la Convention et le lut à haute voix lors d'une séance de l'Institut. Quand il arriva à la clause garantissant les collections, un murmure de soulagement parcourut l'assemblée.

— Cela signifie que la Pierre de Rosette, les papyrus, les estampages, tout ce que nous avons rassemblé, pourra rentrer en France avec nous ? demanda Marcel.

— La Convention le garantit, dit Fourier. La clause est… explicite. À condition, naturellement, que les Anglais en acceptent les termes.

Fourier avait établi un inventaire complet, avec deux cent dix-sept objets catalogués, dont cent trente-huit avaient une valeur muséale directe et soixante-dix-neuf une valeur scientifique documentaire. Ces deux cent dix-sept pièces constituaient le noyau des quatre-vingt-seize caisses. Il les classa par ordre de priorité, sachant que si le transport était limité, il faudrait choisir. Priorité un, les relevés de Jomard, qu'on ne referait pas. Deux cents kilos maximum, dans des caisses étanches. Les carnets de Jollois, dans des tubes de cuivre, ajoutaient cinquante kilos. Priorité deux, les petits objets, *chaouabtis*, scarabées, amulettes, papyrus. Légers, denses en valeur par kilo. Priorité trois, les estampages de Marcel. Priorité quatre, les collections naturalistes de Geoffroy, lourdes,

fragiles, encombrantes. Priorité cinq, les grandes pièces de l'Institut, la statue de granit, les sarcophages de taille moyenne.

L'espoir dura près de sept semaines. En mars 1800, la nouvelle arriva. Les Britanniques avaient refusé de ratifier la Convention. L'amiral George Keith Elphinstone, commandant de la flotte britannique en Méditerranée, avait déclaré que Sidney Smith avait outrepassé ses pouvoirs et que la convention était nulle. Keith exigeait une reddition sans conditions. Les Français devaient déposer les armes et se constituer prisonniers. Kléber convoqua ses généraux. Il lut le message de Keith à haute voix, puis le posa sur la table.

— Messieurs, on ne répond à une telle insolence que par des victoires. Préparez-vous à combattre.

Les bagages se défirent. Les caisses rentrèrent dans les réserves de l'Institut, et Jomard les recompta. Trente-trois manquaient à l'appel, perdues, détruites ou égarées au fil des déplacements de l'armée ; il en restait soixante-trois. Les étiquettes restèrent collées. Ces objets ne partaient plus, jusqu'à la prochaine occasion de partir, ou jusqu'à la capitulation qui les donnerait aux Anglais. Les Britanniques et les Ottomans croyaient l'armée d'Orient trop faible pour résister. Le grand vizir Youssouf Pacha se mit en marche vers le Caire avec une armée de quarante à quatre-vingt mille hommes, selon les estimations. Au Caire même, la population se souleva à son appel.

Nassif Pacha, à la tête de l'avant-garde ottomane, occupa le village d'El-Matarieh avec cinq à six mille janissaires et plusieurs milliers de cavaliers, et fortifia sa position avec seize pièces d'artillerie. Kléber ne disposait que de dix mille hommes. Dans la nuit du 19 au 20 mars 1800, il les porta en avant du Caire et les installa sur la rive droite du fleuve, chacune des quatre brigades de sa petite armée formant son propre carré. À l'aube du 20 mars, l'armée française attaqua près des ruines d'Héliopolis, à une quinzaine de kilomètres du Caire. La bataille dura toute la journée.

Les carrés français résistèrent à toutes les charges. L'artillerie française brisa les lignes ottomanes. À la fin de l'après-midi, l'armée ottomane se disloqua. Le grand vizir s'enfuit vers la Syrie avec ce qui restait de ses troupes. Les Français comptèrent environ six cents morts ou blessés. Les Ottomans en laissèrent neuf mille sur le terrain. Kléber rentra au Caire et mata la rébellion. Le bombardement dura plusieurs jours. Des centaines de civils moururent dans les combats. Le 21 avril, la ville capitula. La victoire d'Héliopolis consolida la position française en Égypte. Mourad Bey, qui s'était séparé des Ottomans en gagnant le désert sans prendre part au combat, signa en avril un accord avec Kléber qui faisait de lui une sorte de vice-roi de la Haute-Égypte. L'Égypte semblait plus solidement que jamais aux mains des Français. Kléber reprit ses fonctions de commandant en chef. À l'Institut, on reprit les travaux là où on les avait laissés, et les caisses restèrent où elles étaient.

— Travaillons tant que nous le pouvons, répétait Fourier aux réunions hebdomadaires qui suivirent, sans lever les yeux de ses feuilles. Ce qui est écrit ne se défait pas.

Kléber avait négocié, tenté de rapatrier l'armée, échoué, repris les armes. Les savants le voyaient peu. Il venait parfois à l'Institut, écoutait les rapports sans les interrompre, puis repartait vers ses quartiers généraux.

La situation militaire s'était stabilisée sans s'améliorer. L'armée tenait l'Égypte mais ne pouvait ni avancer ni partir. Les Britanniques bloquaient la Méditerranée, la France était loin, et l'expédition était devenue une garnison.

Le 14 juin 1800, au matin, Kléber passa la revue de la légion grecque puis vint au Caire pour examiner des travaux au palais d'Elfi Bey, son quartier général de l'Ezbekiyeh. Avant de les visiter, il assista à un déjeuner chez le général Damas, son chef d'état-major et ami intime. Des membres de l'Institut, des officiers étaient réunis à ce repas. Kléber se montra plus gai que de coutume. Le succès qui couronnait ses efforts, le développement des

établissements français, les témoignages d'affection qu'il recevait de la population avaient dissipé sa froideur ordinaire, et il fut aimable, expansif. Aucun de ceux qui l'entouraient ne pouvait savoir que c'était son dernier repas.

À deux heures de l'après-midi, le général, accompagné seulement de Protain, l'architecte de l'armée, se rendit à son palais. Pour y arriver, il suivit une longue galerie ombragée par une épaisse vigne qui reliait l'habitation du chef d'état-major à celle du général en chef. Il s'entretenait avec Protain des embellissements qu'il projetait et donnait des ordres pour la réparation du quartier général et du jardin, afin de faire disparaître les traces de projectiles qu'avait laissées la dernière insurrection.

Un jeune Syrien nommé Soleyman el-Halabi s'était caché dans le jardin du palais depuis le matin. Il avait vingt-quatre ans, étudiait la théologie à la mosquée Al-Azhar, et observait le palais de Kléber depuis un mois. Il s'était procuré un poignard à Gizeh. Déguisé en mendiant, il attendait près d'une citerne abandonnée.

Quand Kléber entra dans la galerie avec Protain, Soleyman sortit de sa cachette, s'approcha par-derrière, et plongea un poignard dans le cœur du général.

Kléber s'écroula en criant « À moi, je suis assassiné ! »

Protain se jeta sur l'agresseur avec la petite canne qu'il tenait à la main. Il tenta d'arrêter les coups, reçut lui-même six blessures au poignard. Soleyman le laissa évanoui, revint sur Kléber déjà au sol, le frappa encore trois fois. Le premier coup avait été mortel. Le général mourut en quelques minutes sans pouvoir parler.

L'alarme se répandit. Les gardes, les officiers, tous ces hommes avec lesquels Kléber avait porté un toast à la République quelques heures plus tôt l'entouraient, essayant d'en obtenir quelques paroles, en vain. On transporta le corps dans l'appartement du chef d'état-major.

Des soldats fouillèrent le palais et les jardins dans tous les sens. Deux guides amenèrent un jeune homme qu'ils avaient surpris

caché sous un nopal touffu. Protain, revenu à lui malgré ses blessures, reconnut l'assassin. Soleyman fut jeté en prison avec trois oulémas de la grande mosquée qui avaient été au courant de son projet et n'avaient pas dénoncé l'attentat.

L'armée fut saisie d'une consternation qui tourna vite à la colère. Tout s'agita dans la ville. Les magasins fermèrent. Les soldats français, égarés, parcouraient les rues en jetant autour d'eux des regards menaçants. La nuit fut difficile.

Le lendemain matin, la nouvelle parvint à l'Institut. Fourier convoqua une réunion immédiate. Seize savants se retrouvèrent dans la salle. On parlait peu, et à voix basse. Quelqu'un avait laissé la porte ouverte sur la cour, et personne ne se leva pour la fermer.

Fourier prit la parole sans préambule.

— Kléber est mort. Le général Menou, le plus ancien des généraux de division, prend le commandement. Nous le connaissons peu… comme chef, je veux dire. Kléber, à sa manière, respectait les ordres de Bonaparte sur nos travaux. Menou n'a pas ce lien avec nous.

Jomard n'attendit pas.

— Nos collections sont entreposées, nos relevés archivés. Si Menou décide qu'elles restent en Égypte ou qu'elles n'ont plus d'importance militaire, nous perdons deux ans de travail.

Marcel dit alors, lentement.

— La documentation est presque achevée. Ce qui reste, c'est de tout ramener en France. Si les objets se dispersent ici, ils finiront sur les marchés, et tout ce que nous avons fait…

Fourier se leva.

— Nous continuons. Nous finissons ce qui peut être fini.

Les savants retournèrent à leurs tâches sans rien savoir de ce que Menou déciderait.

Soleyman el-Halabi fut interrogé sous la torture. Il avoua avoir été encouragé par l'aga des janissaires de l'armée ottomane. Il

avait confié son projet à quatre oulémas de la mosquée Al-Azhar qui avaient tenté de le dissuader mais ne l'avaient pas dénoncé. Un conseil de guerre les condamna tous. Soleyman eut la main droite brûlée, puis fut empalé vivant. Il souffrit quatre heures avant de mourir. Les trois oulémas furent décapités. Le quatrième fut condamné par contumace.

Les obsèques eurent lieu rapidement. Fourier, au nom de l'Institut, prononça l'éloge du héros qu'on pleurait.

Les soldats jetèrent à l'envi des couronnes de cyprès et de lauriers. Après les funérailles publiques, un petit groupe majoritairement composé d'officiers se réunit discrètement autour de la sépulture du défunt. Ils étaient membres de la loge maçonnique « *Isis* », dont Kléber avait été le Vénérable Maître. Un savant de la Commission s'y joignit. Bien que non officier, il était lui aussi franc-maçon, membre de l'atelier parisien « *La parfaite réunion* ». Il était le seul civil présent. Monge aurait pu en être, mais il s'était enfui avec Bonaparte. Ils sortirent leur tablier, le retournèrent du côté noir réservé aux cérémonies funèbres. Ils tapèrent trois fois dans leurs mains en prononçant la formule rituelle « Gémissons ! Gémissons ! Gémissons ! » immédiatement suivie de la traditionnelle batterie d'allégresse « Mais espérons ! espérons ! espérons ! ». Un rameau d'acacia fut déposé sur la tombe. Leur frère avait rejoint l'*Orient éternel*.

Le général Jacques-François Menou, général de division et le plus ancien après Kléber, prit officiellement le commandement de l'armée d'Égypte.

CHAPITRE III : LE TEMPS DES SAVANTS

I - Les dernières campagnes

Le changement de commandement n'interrompit pas les travaux de l'Institut.

Les explorations archéologiques se poursuivaient dans tout le Delta et la Basse-Égypte. Les collections étaient enrichies et mieux organisées. Les publications scientifiques dans *La Décade égyptienne* continuaient régulièrement.

Le général Menou avait une personnalité très différente de son prédécesseur. Il prétendait gouverner l'Égypte au nom d'une alliance franco-arabe qui n'avait aucune réalité politique. Ses officiers, qui le respectaient moins que Kléber, le suivaient par discipline plutôt que par conviction. Menou s'était converti à l'islam, avait pris le nom d'Abdallah et avait épousé une Égyptienne nommée Zobeïda. Les savants le connaissaient depuis la campagne de 1798, mais ils ne l'avaient encore jamais vu commander en chef.

Pour les savants, Menou se montra d'abord plus envahissant que Kléber, et moins secourable. Il voulait orienter leurs travaux vers des sujets qui servaient sa politique, et ses priorités n'avaient presque rien de commun avec les leurs.

Fourier mit au point une stratégie simple pour coexister avec Menou sans se compromettre, à savoir associer son nom à quelques découvertes et publications mineures, lui remettre régulièrement des rapports assez techniques pour être incompréhensibles, et continuer tranquillement les travaux substantiels sans en informer le commandant en chef.

— C'est de la diplomatie, dit Jomard quand Fourier la lui exposa.

— C'est de la survie, répondit Fourier.

Sur le terrain, les explorations reprirent.

L'Institut d'Égypte continua de tenir ses séances régulières, même si l'atmosphère y était différente de celle des premières années. Le séjour s'allongeait, dans un pays dont les savants ne maîtrisaient ni la langue courante ni les subtilités culturelles. Les présentations étaient moins enthousiastes, les débats moins vivants.

Fourier essayait de maintenir l'élan intellectuel. Il proposait des sujets de réflexion collective, organisait des lectures de textes anciens pour rappeler à ses collègues dans quel contexte historique ils travaillaient. Ces efforts n'étaient pas vains. Plusieurs des communications présentées à l'Institut pendant ces années difficiles devinrent des articles scientifiques importants.

La séance de l'Institut de la mi-juin fut l'une des plus animées depuis le départ de Bonaparte et la mort de Kléber.

Fourier avait proposé un sujet délibérément abstrait — la notion de mémoire dans les civilisations — et la discussion avait rapidement débordé les limites académiques.

Jomard était intervenu le premier. Il avait vingt-deux ans et la précision irritante des jeunes gens qui ont raison.

— Une civilisation qui oublie ses propres mesures est condamnée à recommencer. L'Égypte ancienne a gardé les siennes pendant trois mille ans. Trois mille. C'est cela, je crois, une grande civilisation — moins la grandeur des monuments que la durée pendant laquelle elle transmet la connaissance sans la dénaturer.

Marcel avait contesté.

— Mais enfin, les monuments sont précisément ce qui transmet ! Sans Karnak, sans les pyramides, les mesures de Jomard ne transmettraient rien. Le support et le savoir, on ne les sépare pas.

— C'est pour ça que nous sommes ici, rétorqua Jomard. Pour substituer au monument un document qui voyagera mieux.

Fourier avait écouté sans intervenir, la plume immobile au-dessus d'une colonne de chiffres. Il pensait à ce que deviendraient leurs travaux si l'armée capitulait demain.

— Vos relevés, Jomard… Sont-ils en état d'être copiés, si nous devions évacuer — précipitamment ?

— Double copie, depuis Alexandrie. Si le navire coule, une version survit.

Fourier le regarda un moment. Ce garçon avait compris qu'en campagne militaire un travail qui n'existe qu'en un exemplaire est déjà à moitié perdu.

— Vous devriez dire ça aux autres.

— Je l'ai dit. La plupart ont trouvé ça excessif.

— La plupart ont tort.

Fourier pensa aux Britanniques. Il ne savait pas qui ils enverraient, mais il savait qu'ils enverraient quelqu'un. Quelqu'un, de l'autre côté, qui préparerait lui aussi ses listes.

Ce soir-là, Jomard resta seul à recopier ses carnets de mesures. La plume grattait le papier, la lampe fumait. La ville bruissait à travers les volets, un muezzin appelait à la prière, et Jomard n'entendait rien. Recopier était la seule chose sûre qu'il fît ici, pensait-il parfois. On pouvait mesurer de travers, dessiner de travers. Une copie fidèle ne trompait pas, et elle survivait à l'original. Depuis Alexandrie, chaque mesure existait en deux exemplaires ou n'existait pas. Le premier dans le carnet de terrain, pris debout, dans le vent. Le second ici, à la table, relu, vérifié, rendu lisible.

Le 25 juin 1800, Jollois repartit avec Jomard, Geoffroy et deux dessinateurs vers Tanis, dans le nord-est du Delta, pour reconnaître les vestiges de l'ancienne capitale des pharaons de la vingt et unième dynastie.

Ils découvrirent un vaste champ de ruines. Des monticules épars, sous lesquels s'empilaient des siècles de ville. Des blocs de granit, des fragments de statues. L'humidité du Delta avait rongé ce que le sable de Haute-Égypte avait préservé. Rien qui ressemblât à Karnak ou à Dendérah. C'était l'Égypte sans sa mise en scène, la

matière seule, dispersée, sans ordre apparent, et pourtant organisée selon une logique que seule la fouille pourrait révéler. Strabon mentionnait le site, rappela Jollois, mais depuis les Grecs personne n'en avait tenté de relevé systématique. « C'est parce que personne ne savait qu'il y avait autant à voir », ajouta Jomard. Jollois dessina trois jours durant, jusqu'à la nuit tombée, et cartographia l'ensemble du site en notant la position de chaque bloc significatif.

À l'entrée du site, un marchand d'antiquités attendait avec sa besace. L'homme s'appelait Suleiman al-Qabbani, venu du Caire après avoir appris que la Commission allait à Tanis. Il avait fait la route la veille et n'attendait personne en particulier, sinon quelqu'un qui saurait quoi acheter.

Jollois s'arrêta devant les objets que l'homme avait étalés. Parmi les *chaouabtis*, deux étaient authentiques, il le voyait à la patine et aux inscriptions. Il en acheta un.

De Tanis, l'expédition se porta vers Boubastis, deux jours au sud-ouest. Ville sainte de Bastet, la déesse chatte. Les ruines de son temple impressionnaient par leurs dimensions. Hérodote l'avait décrit comme l'un des plus magnifiques d'Égypte, et la fête annuelle attirait des foules immenses, ce qu'on pouvait croire à voir l'étendue du site.

Des colonnes de granit rose hautes de dix mètres gisaient renversées sur le sable, leurs fûts cylindriques brisés en plusieurs tronçons par l'effondrement. Des fragments de bas-reliefs jonchaient le sol, processions de prêtres, scènes de fêtes, divinités stylisées. Le style de la Basse Époque.

Autour du temple, une nécropole de chats sacrés. Des milliers de momies dans des galeries de calcaire. Le même soin que pour les humains, natron, bandelettes, sarcophages de bois ou de bronze.

En ouvrant l'une des momies, Geoffroy découvrit que le corps était remarquablement préservé, peau, poils, os, tendons intacts

après deux mille ans d'ensevelissement. Un chat domestique de taille ordinaire.

Les pilleurs avaient déjà travaillé. Des fosses éventrées, des momies dispersées, des fragments de bandelettes éparpillés sur le sol calcaire comme une neige brune.

Ce que les pilleurs cherchaient dans les nécropoles de chats, c'étaient les amulettes en faïence ou en or déposées avec les momies, les petits sarcophages en bronze en forme de chat assis avec les oreilles dressées et les yeux incrustés de verre. Ces sarcophages-là avaient une valeur marchande immédiate. Les marchands d'Alexandrie les revendaient aux voyageurs européens depuis un siècle. Les pilleurs laissaient les momies elles-mêmes, sans valeur une fois dépouillées de leurs amulettes, et les sarcophages de calcaire ordinaires, trop lourds et trop communs pour justifier le transport.

Geoffroy prit six momies de chats en bon état. Il les emballa dans du lin propre, les identifia. Pour lui, c'étaient des spécimens zoologiques, la faune égyptienne ancienne, comparable aux individus vivants de la ménagerie du Muséum. Il pensa à ce que Cuvier dirait en les voyant, y trouvant la preuve de la fixité des espèces, le chat inchangé en deux mille ans. Et à ce que dirait un autre naturaliste, qui oserait penser que deux mille ans ne comptent pas dans l'échelle du changement. Pour les pilleurs qui les avaient laissées, c'étaient des déchets après extraction des amulettes. Pour les prêtres de Bastet qui les avaient enterrées, des offrandes à la déesse, destinées à rester là pour l'éternité.

Jollois trouva dans la nécropole, à demi enfoui dans la terre, un petit sarcophage de bronze en forme de chat assis. Il mesurait vingt centimètres de haut. La queue ramenée sur les pattes dans la posture caractéristique des chats d'Égypte. Sous la lumière rasante du soir, les contours du visage émergeaient avec une précision que la patine ne dissimulait pas, les muscles des joues, l'arête du nez, la ligne des lèvres closes.

Le sarcophage était vide. Jollois retourna le bronze dans ses mains. Sur la base, gravée au burin, une ligne de hiéroglyphes. Le nom de la dédicante, probablement, la femme ou l'homme qui avait offert ce chat à Bastet en échange d'une faveur ou par piété ordinaire. Un autre le lirait plus tard, si ce bronze arrivait jamais à Paris. Ce nom attendait dans la terre depuis la vingt-sixième dynastie.

Il le mit dans sa sacoche. Il pesait trois cents grammes. À Alexandrie, il vaudrait peut-être vingt piastres, si on trouvait un acheteur anglais avec un goût pour les bronzes égyptiens. Pour la science, il n'aurait pas de prix, si ce nom pouvait un jour être lu. Jollois savait que les deux comptes ne se rejoindraient jamais, et que sa propre main, qui venait de ramasser le bronze, n'arrangeait rien.

Geoffroy rejoignit Jollois le soir au campement, ses six momies dans leur caisse. La nuit tombait vite. Devant le feu, ils posèrent leurs trouvailles entre eux. Geoffroy, qui avait passé la journée à décider ce qu'il pouvait emporter et ce qu'il devait laisser, examina une dernière fois les momies, puis rabattit le couvercle.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda Geoffroy en regardant le bronze.

— L'emporter. Le dessiner, le décrire. Au Louvre, quand il y aura une salle pour l'Égypte.

— Et à la capitulation ? Si les Britanniques…

Jollois ne répondit pas. Il glissa le bronze dans sa sacoche, sous ses carnets. Ils le savaient l'un et l'autre. Si la capitulation venait, le bronze irait à Londres, dans une vitrine du British Museum.

L'expédition rentra au Caire le 12 août après sept semaines dans le Delta. Elle rapportait des dessins de Tanis, de Boubastis, de sites décevants pour l'archéologue, mais désormais documentés.

— Conté a fait de l'Égypte son laboratoire, dit Jollois à Fourier. Partout où nous allons, il observe, expérimente, améliore. S'il y en a un qui tirera de tout ceci un bénéfice durable, c'est lui.

Nicolas-Jacques Conté s'était imposé comme l'inventeur de l'expédition. Moulins, forges, ateliers de fabrication. Cet ancien aérostier ne dessinait pas les temples, il résolvait les problèmes que leur exploration posait.

D'autres savants, moins résistants au découragement, réduisirent leur activité au minimum. Quelques-uns tombèrent malades. La dysenterie chronique, la fièvre, les ophtalmies causées par le sable et le soleil avaient éclairci les rangs de la Commission. Plusieurs moururent en Égypte avant le retour.

À la fin de l'été 1800, Jollois organisa de nouvelles explorations dans le désert oriental, sur des sites distincts de ceux qu'il avait parcourus jusque-là. Cette fois, il voulait gagner les monastères coptes perdus dans les falaises, entre le Nil et la mer Rouge.

Le 15 septembre 1800, Jollois partait vers l'est avec Jomard et trente cavaliers d'escorte. Trois jours de désert oriental, aride et rocheux.

Le 18 septembre au matin, l'expédition atteignit le monastère de Saint-Antoine, habité depuis le quatrième siècle.

Les moines coptes accueillirent les visiteurs avec méfiance et curiosité. Une cinquantaine d'anachorètes en robe noire, qui vivaient dans un dénuement extrême, dévisageaient ces savants parisiens sans dire un mot.

— Mon père, dit Jollois au supérieur par la voix de Hassan, l'interprète de la Commission, nous ne venons pas vous prendre vos manuscrits. Nous voudrions les voir, et les copier si vous le permettez.

Le père supérieur écouta et se retira pendant une heure. Il revint avec une condition. Ils pouvaient voir la bibliothèque, mais rien ne sortirait du monastère sans son autorisation.

La bibliothèque du monastère occupait une petite salle voûtée. Les manuscrits coptes — certains vieux de plusieurs siècles — étaient conservés dans des coffres de bois.

— Regardez celui-ci, murmura Jomard. Un psautier bilingue, grec à gauche, copte à droite. Ligne par ligne. Si on peut comparer les deux colonnes, on commence à lire.

Il parcourut le manuscrit. Les lettres coptes étaient rondes, dérivées du grec, avec sept signes supplémentaires empruntés au démotique. Jomard les compta deux fois, du bout de l'ongle.

— Accepteriez-vous de nous le céder ? demanda Jollois, presque malgré lui. Ou du moins de le laisser copier ?

Le père supérieur secoua la tête.

— Ce manuscrit appartient à notre monastère depuis des siècles. Nos pères l'ont préservé de génération en génération. Il ne le quittera pas.

Il n'avait pas haussé le ton. Ses mains restaient posées à plat sur le couvercle du coffre.

Jollois accepta les conditions et passa trois jours à copier le psautier copte-grec. Travail méticuleux, lettre par lettre, sur un texte dont il ne comprenait qu'une langue sur deux. Il repartit avec sa copie, l'encre des derniers feuillets à peine sèche, en comptant que quelqu'un, plus tard, saurait quoi en faire.

Pendant qu'il copiait le psautier, Jomard explorait les falaises environnantes. Il découvrit des grottes qui avaient servi d'habitations aux ermites des premiers siècles, parois couvertes de graffitis gravés à la pointe, noms, dates, prières.

— Ces grottes me troublent, dit Jomard. Des hommes ont vécu là des années, seuls, en prière. Rien d'autre. Quelle conception de l'existence…

Il s'interrompit. Il pensait aux graffitis, ces noms gravés dans la roche par des ermites qui ne s'attendaient pas à être lus. Lui-même avait passé deux ans à noter des mesures.

— Leur ascèse avait sa cohérence, reprit-il. Un pari sur l'éternité. Le nôtre… enfin, sur la science. Avec d'autres moyens.

Le 21 septembre, l'expédition repartit vers le monastère de Saint-Paul, une trentaine de kilomètres à l'est. La bibliothèque y était plus grande. Jollois copia, Jomard mesura.

L'expédition retourna au Caire le 29 septembre, rapportant des copies de manuscrits coptes et plusieurs objets d'art chrétien que les moines avaient accepté de vendre. Des icônes sur bois, des croix de bronze, des encensoirs d'argent. Jollois les catalogua.

— Ces objets coptes sont le maillon qui nous manque, dit Jollois. Les Coptes descendent directement des anciens Égyptiens. Leur langue dérive de l'égyptien pharaonique. Étudier le copte, c'est se rapprocher des hiéroglyphes par le bas.

II - Le Delta et la ville

Menou se révéla, avec le temps, plus bienveillant envers les savants. La mort de Kléber avait laissé dans les couloirs du palais un vide que l'activité de la Commission comblait, au moins en surface. Menou fournissait les escortes, allouait des fonds, participait parfois aux séances de l'Institut.

La nouvelle de la mort de Desaix à Marengo parvint au Caire au début d'octobre. Jollois l'apprit dans son bureau. Desaix, reparti pour la France en mars, avait été le meilleur compagnon de l'expédition, celui qui avait laissé les savants travailler sans les bousculer, qui avait lui-même regardé les temples avec une attention que Jollois n'avait vue chez aucun autre général.

Elle était arrivée par un courrier ottoman, près de quatre mois après les faits. Desaix était mort à Marengo le 14 juin 1800. Le même jour que Kléber, à des milliers de kilomètres de distance, en chargeant à la tête de sa division pour redresser une bataille que Bonaparte croyait perdue. La balle l'avait frappé à la poitrine. Il était mort sur le coup, à trente et un ans.

Jollois resta longtemps à son bureau sans allumer de lampe. La lumière baissait. Il la laissa baisser. Dehors, Le Caire continuait son bruit de fin d'après-midi. Les voix des vendeurs, un muezzin

au loin, le grincement régulier des sakiehs qui tournaient dans les jardins. Il chercha dans ses carnets les notes prises pendant la campagne de Haute-Égypte avec Desaix. Deux carnets et demi, couverts des deux côtés. Dendérah, Thèbes, la Vallée des Rois, Philæ. Dans les marges, parfois, des annotations de Desaix, toutes pratiques. Combien de temps pour fouiller ce site, combien d'hommes pour déplacer ce bloc, quelle est la résistance de ce type de grès à l'humidité.

Ces annotations avaient irrité Jollois sur le moment. Un général qui posait des questions de logistique devant Dendérah, il avait trouvé cela réducteur. Il relisait ces pages dans la lumière déclinante, les feuillets qui bruissaient légèrement dans le courant d'air de la fenêtre ouverte. L'écriture de Desaix était petite, régulière, penchée vers la droite. Il les lisait autrement, à présent. Desaix avait regardé les mêmes choses que lui, avec les mêmes yeux, et s'était demandé ce qu'il adviendrait d'elles — comment les protéger, combien de temps elles tiendraient si l'on ne faisait rien.

Il pensa aux carnets personnels de Desaix. Le général avait tenu un journal de campagne depuis l'embarquement. Jollois l'avait vu dans sa main plusieurs soirs, après le bivouac, à la lueur d'une lanterne. Il ne savait pas ce que Desaix y avait écrit. Il ne le saurait jamais. Ces carnets avaient dû rentrer en France avec ses effets personnels. Ou rester sur le champ de bataille. Ou être pris par quelqu'un. Jollois avait, dans ses propres bagages, un couteau de poche que Desaix lui avait prêté en décembre 1798 et qu'il n'avait jamais pensé à rendre. Un couteau ordinaire, manche de bois, lame courte. Il avait servi à tailler des crayons depuis près de deux ans. Il ne savait plus quoi en faire. Le rendre, à qui ? Il le laissa dans ses bagages.

Qu'advenait-il des carnets d'un homme mort au combat ? Personne ne le savait. Desaix n'avait pas de collection, pas de sacoche remplie de *chaouabtis* et de scarabées. Seulement des papiers de campagne, de ceux qu'on récupère, qu'on perd, qu'on vend ou qu'on brûle.

Jollois continua à organiser de nouvelles explorations, cette fois dans le Delta occidental, loin des sites du début de l'été. Saïs d'abord, puis Bouto. Des tells plats, peu de monuments visibles.

Le 15 octobre, il partit avec Jomard et Geoffroy Saint-Hilaire. Douze jours dans les plaines cultivées, cherchant les traces des grandes villes pharaoniques du nord, mais aussi les espèces animales que les bas-reliefs représentaient. Geoffroy avait la méthode du naturaliste — ne rien supposer depuis le cabinet, voir d'abord — et, dès le premier jour, inscrivait sous leur nom latin les oiseaux des canaux.

Après deux jours de voyage, ils atteignirent Saïs. L'air y était plus humide, plus lourd, chargé de l'odeur des champs inondés. La lumière était blanche, sans la sécheresse du désert. Il ne restait rien de la grande capitale des pharaons de la vingt-sixième dynastie. Quelques blocs de granit dispersés dans les champs, réutilisés par les paysans comme supports de leurs canaux.

— Deux kilomètres carrés, dit Jomard. À peu près, il faudra reprendre la chaîne demain. Des millénaires d'occupation stratifiée, aucune fouille. Toute une ville comprimée dans une colline.

Il n'y avait rien à dessiner. Pas de monument visible, pas d'obélisque. Seulement la surface de la colline, ses dimensions, ses altitudes prises au baromètre. Mais dans les canaux et dans les murs des maisons, des blocs de granit réemployés. Des fragments de colonnes, des morceaux de linteaux sculptés, des sections d'architrave.

Jomard s'arrêta devant un bord de canal et passa la paume sur l'un des blocs. Granit rose d'Assouan, poli sur une face, brut sur les autres.

— Nous ne les emporterons pas, dit Jollois. Ce sont les murs de leurs maisons. On ne démolit pas un village pour des pierres.

— Ce sont eux, les vrais conservateurs de Saïs, dit Jomard. Sans le savoir, bien sûr. Sans leurs maisons, ces blocs… — il tapota le granit — il y a longtemps qu'ils auraient disparu.

Jollois regarda ses propres croquis. Les blocs dans les murs. Les inscriptions copiées ligne par ligne. Il avait fait la même chose que les fellahs — pris ce qu'il pouvait prendre de Saïs, dans le support qui lui convenait. Eux dans le granit. Lui dans le papier.

L'expédition rentra au Caire le 27 octobre, après un passage par les tells de Bouto, plus nus encore que ceux de Saïs. Peu de pierres en place, mais des relevés complets.

En novembre et décembre, Jollois catalogua les collections. Plusieurs centaines d'objets accumulés en deux ans. Statues, amulettes, papyrus, monnaies, bijoux, spécimens naturels. Il établissait des fiches, corrigeait les attributions. Après des mois de terrain, l'encre avait remplacé la poussière sur ses manchettes.

Jollois avait découvert par hasard un atelier de copistes coptes dans le quartier du Vieux-Caire, où l'on copiait encore à la main des livres liturgiques et où l'on apprêtait le papier selon les techniques des scribes arabes. Un vieil homme et ses deux fils. Ils préparaient des cahiers vendus aux marchands, qui les revendaient aux savants de la Commission. Jollois y avait acheté plusieurs lots.

Un matin, il demanda à rester pour observer le travail.

L'apprêt du papier répondait à un processus bien rodé. Encoller la feuille à l'amidon, la laisser sécher, puis la lisser longuement à la pierre ou à la coquille pour que le calame y glisse sans boire l'encre. Jollois posa le doigt sur la surface d'une feuille achevée — lisse comme une peau, fraîche encore, avec une odeur d'amidon et de roseau qu'il n'avait sentie nulle part ailleurs. Le résultat, une feuille souple d'un blanc crémeux, n'avait rien à envier au meilleur papier européen. La technique, héritée des copistes arabes et coptes du Moyen Âge, passait pour n'avoir pas changé d'un geste depuis des siècles.

Il dessinait les mains du vieil artisan, qui faisaient ce travail depuis l'enfance et le tenaient d'un père, lequel le tenait du sien. La pierre allait et venait sur la feuille sans que les yeux la suivent.

— Depuis quand font-ils cela ? demanda Jollois à l'interprète.

L'interprète posa la question. Le vieil artisan répondit sans lever les yeux.

— Il dit que son père le lui a appris. Et que son père l'avait appris de quelqu'un qui disait tenir cela des anciens.

— Les anciens. Il veut dire les pharaons ?

Nouvelle question. Réponse brève.

— Il dit qu'il ne sait pas. Que ça n'a pas d'importance. — L'interprète chercha le mot. — Ce qui compte, c'est que les mains savent.

Jollois nota la phrase. Le nom de l'inventeur du papier, l'artisan l'ignorait et s'en passait fort bien. Jollois regarda ses propres mains, les taches d'encre dans les plis des articulations, le cal du pouce droit formé par des années de fusain.

Cette mémoire-là, l'ouvrage de la Commission ne pourrait pas la reproduire. Les planches gravées montreraient la forme des feuilles et des outils. Le geste — la pression exacte, l'angle du calame, la durée du lissage jugée à l'œil — cela n'irait nulle part. Cela mourrait avec cet homme et ses fils, à moins que ses fils n'aient eux-mêmes des fils qui veuillent apprendre.

Il examina les mains du fils aîné. Elles faisaient exactement les mêmes gestes que celles du père.

Il repartit avec trois feuilles neuves et le dessin des mains qu'il encadrerait plus tard dans son appartement de la rue Saint-Dominique. Il pensa au vieux marchand de calligraphie du Khan el-Khalili qui, le soir de l'entrée au Caire, avait vendu trois feuilles à Geoffroy et lui en avait offert une quatrième en guise de bienvenue. Ces deux hommes n'appartenaient pas au même monde. Ils avaient le même geste.

La bienveillance de Menou avait son revers. Menou s'intéressait de plus en plus aux travaux de la Commission, au point de se mêler de leur organisation et de prétendre décider de ce qui méritait d'être étudié.

— Le général Menou voudrait plus de mosquées et moins de pharaons, rapporta Jollois à Fourier. L'Égypte islamique serait politiquement plus pertinente. Pour nos relations avec la population, dit-il.

— Il n'a pas entièrement tort, dit Fourier sans lever les yeux de sa feuille de calculs. Sur le fond. Mais nos priorités scientifiques… — il reposa sa plume — c'est à nous d'en décider. Pas à lui.

Ils trouvèrent un compromis. Quelques savants, dont Chabrol et Lancret, consacrèrent une partie de leur temps à l'étude de la période islamique en documentant les mosquées médiévales du Caire et les techniques architecturales des maçons arabes. Ces études, incluses dans la *Description*, en firent l'un des premiers travaux européens sérieux sur l'architecture islamique du Moyen-Orient.

Pendant ce temps, Jollois continuait sa documentation des monuments pharaoniques. Sa méthode s'était affinée avec les années. Elle commençait par un croquis d'ensemble pour saisir les proportions générales, se poursuivait par des relevés détaillés des éléments significatifs et s'achevait par des copies des inscriptions hiéroglyphiques avec toutes les imperfections visibles pour permettre une comparaison ultérieure entre différentes versions du même texte.

— Copiez ce que vous voyez, répétait-il à ses jeunes assistants. Les fissures, les lacunes, tout. Un hiéroglyphe idéalisé vaut moins qu'un hiéroglyphe fissuré. Ce qu'il devrait être, c'est votre affaire, pas celle de la pierre.

Un matin de novembre, en parcourant le vieux Caire islamique pour dessiner les façades des maisons médiévales, Jollois vit un

détail qu'il n'oublia pas. Un soldat français — la vingtaine, uniforme usé, fusil en bandoulière — était arrêté devant la niche extérieure d'une maison du quartier copte. Dans la niche, une statuette de bronze, peut-être vingt centimètres, une Isis assise. Vieille, manifestement. La patine était épaisse et irrégulière.

Le soldat la regarda. Puis il la prit. Sans hésiter, sans regarder autour de lui. Il la glissa dans sa giberne et repartit dans la ruelle. Quinze secondes au total. La niche était vide.

Jollois resta là où il était sans rien dire. Pas d'autorité sur ce soldat, pas d'officier. Et même s'il en avait eu, qu'est-ce qu'il aurait dit ? Que cet objet appartenait à la maison ? Que le propriétaire allait revenir ? Il ne savait pas qui habitait là ni si la maison était encore habitée. Il savait que la statuette avait été dans cette niche suffisamment longtemps pour que sa base soit marquée d'un cercle de pierre plus propre que le reste.

Il sortit son carnet et dessina la niche vide. Le contour de l'absence. La tache plus claire là où la base de la statuette avait reposé pendant des années. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Documenter ce qui venait de disparaître. La *Description de l'Égypte* contiendrait peut-être un dessin d'une Isis semblable, tiré des collections de la Commission. Mais pas cette Isis-là. Celle-là serait dans la giberne du soldat jusqu'à la côte, puis dans un bazar, puis dans un salon marseillais si quelqu'un l'achetait au port.

Il demeura encore un moment, le carnet ouvert sur le dessin de la niche vide, puis rentra au palais par les ruelles du quartier copte. Dans les boutiques encore fermées, des enfants jouaient sur le seuil. Il marcha sans sortir son carnet, sans dessiner.

III - L'agriculture et l'irrigation

Pendant l'hiver de 1800 à 1801, les ingénieurs et agronomes de la Commission se consacrèrent à l'agriculture égyptienne, domaine que la fascination pour les monuments avait jusqu'alors éclipsé, et dont l'efficacité les frappa. Conté présenta ses travaux

d'hydraulique à l'Institut dès la première séance de l'hiver, une liasse de dessins sous le bras.

— L'agriculture égyptienne tient en une phrase. La crue du Nil fertilise les champs chaque été. Tout le reste — canaux, bassins, machines — n'est que la gestion organisée de ce fait naturel.

Il décrivit le chadouf, balancier simple à contrepoids pour puiser l'eau, et la sakieh, roue actionnée par un bœuf pour des volumes plus importants. Deux machines que n'importe quel fellah savait construire et réparer avec du bois local et de la corde.

— On les dirait primitifs. Essayez donc d'en construire de meilleurs avec le bois, la corde végétale et l'argile du pays.

Conté le savait d'expérience — une machine simple bien conçue vaut cent machines complexes mal adaptées. Les Égyptiens l'avaient appris des millénaires avant lui.

Il fit circuler des dessins techniques du réseau de canaux qui distribuait l'eau du Nil sur toute la vallée cultivable. Les feuilles passèrent de main en main. Un arbre hydraulique ramifié sur des centaines de kilomètres, entretenu collectivement par des dizaines de villages.

— Le canal qui n'est pas curé meurt en trois ans. Le limon le bouche. Ici, c'est le travail de l'hiver. Des centaines d'hommes dans l'eau jusqu'à la taille. Un seul village ne peut pas entretenir un grand canal. Il faut qu'une autorité commande à tous les villages, pharaon, calife ou bey. Je ne dis pas que l'eau a fait le roi ; je dis qu'elle ne s'en passe pas.

Parallèlement à l'irrigation, plusieurs savants étudiaient les plantes cultivées et les pratiques agricoles. Jollois passait ses journées aux champs, observant les cycles saisonniers, les techniques de labour, les variétés locales, et rentrait le soir les bottes grises de boue.

— Mêmes plantes, mêmes outils, mêmes gestes, dit Jollois. C'est l'agriculture de l'Ancien Empire. Quatre mille ans n'y ont rien changé d'essentiel.

— Les Égyptiens n'avaient pas besoin d'engrais, dit Conté. Le Nil leur en apportait chaque année depuis les montagnes d'Éthiopie. Ils dirigeaient l'eau vers les champs, attendaient le dépôt, puis la laissaient s'écouler avant les semailles.

Marcel, qui n'était pas ingénieur, découvrit dans cette explication une clé pour comprendre l'architecture des temples pharaoniques. Les grands sanctuaires étaient souvent orientés perpendiculairement au Nil, leurs axes principaux dirigés vers le fleuve ou vers les points cardinaux en fonction du calendrier agricole. L'astronomie religieuse égyptienne était indissociable de ce calendrier, lui-même calé sur les cycles du Nil.

— Voyez-vous… le temple ne tourne pas le dos aux champs. Il regarde le fleuve, d'où vient la vie. Et le soleil se couche du côté du désert, là où l'on enterre les morts. Alors leur religion, au fond, c'est — comment dire — une cosmologie hydraulique. Le mot est affreux, pardonnez-le-moi.

— Le Niger, l'Indus… n'importe quel fleuve limoneux, si l'on y adaptait ce système, donnerait des effets comparables, dit Conté. Rien de local là-dedans. Les Égyptiens ont seulement eu le temps de le perfectionner.

Abdallah ibn Youssef, qui n'avait de commun que le prénom avec le général Menou, était *wakil* du canal de Gizeh depuis seize ans. Il supervisait le curage annuel de sept kilomètres de canal principal et de ses ramifications, coordonnait le travail de quatorze villages, arbitrait les conflits sur la répartition de l'eau entre les fellahs.

Ce matin-là, deux des ingénieurs de la Commission s'étaient installés au bord de son canal principal. Le grand maigre, c'était Jollois, avec ses instruments. L'autre restait penché sur ses feuilles. Ils dessinaient, mesuraient, parlaient entre eux. L'interprète qu'ils avaient amené n'était pas très bon. Il traduisait les mots mais pas le sens. Abdallah l'entendait à la façon dont il butait sur les termes techniques.

Il les avait regardés faire pendant une heure depuis l'autre rive, dissimulé dans les roseaux de bordure. Il voulait comprendre ce qu'ils cherchaient. Ils mesuraient la largeur du canal, la hauteur des berges, la pente du fond. Il le voyait aux gestes du grand maigre avec son instrument de visée. Des soldats auraient surveillé les alentours. Ces hommes-là ne regardaient que le canal.

Le grand maigre s'était approché de lui. Par l'interprète, il avait demandé combien de jours de travail représentait le curage annuel, combien d'hommes, comment on organisait les équipes entre les villages. Des questions de *wakil*.

Abdallah avait répondu avec soin. Il savait que ces Français écrivaient tout. Le grand maigre notait ses réponses avec une vitesse qui indiquait qu'il comprenait ce qu'on lui disait, même si l'interprète avait du mal. Quand Abdallah avait expliqué le système des tours de curage — chaque village responsable d'une section, roulement sur trois ans — le grand maigre avait eu ce bref mouvement du menton des hommes à qui l'on confirme ce qu'ils supposaient déjà.

La curiosité des Français ne dérangeait pas Abdallah. Ce qui le dérangeait, c'était qu'ils traitent le canal comme un objet, comme quelque chose qu'on pouvait mesurer, décrire, mettre dans un livre, et ensuite comprendre. Abdallah avait passé seize ans à apprendre que le canal ne se laissait pas réduire à ses mesures. Il avait des humeurs. En année de forte crue, il débordait par certains points qui n'avaient jamais débordé. En année basse, il montrait des passages difficiles que personne n'avait vus depuis trente ans. Pour maîtriser cela, il fallait de la mémoire — la mémoire que son père lui avait transmise et qu'il transmettrait à son fils —, pas des instruments de visée.

Il les avait laissés travailler. Ils ne réclamaient rien. Ils ne dérangeaient rien. À la fin de la matinée, le grand maigre lui avait montré son dessin du canal, une coupe transversale précise, avec les cotes en chiffres. Abdallah l'avait regardé sans rien dire. C'était exact. C'était le canal. Mais cela ne disait pas pourquoi la berge

gauche au troisième kilomètre était plus fragile que la droite, ni comment on sentait dans la couleur de l'eau si le limon de cette année serait bon ou trop sableux. Le dessin montrait le canal. Lui savait le canal.

Il leur avait indiqué, par l'interprète, deux points du canal où les mesures seraient plus intéressantes. Des points que son père lui avait montrés et dont il ne savait pas expliquer l'importance. Il le sentait, c'était tout. Le grand maigre y était allé sans hésiter. Il avait dû y trouver son compte, puisqu'il avait passé deux heures sur chacun.

En fin d'après-midi, avant de partir, le grand maigre lui avait demandé — toujours par l'interprète — combien de temps durait l'apprentissage d'un *wakil*. Toute la vie, avait répondu Abdallah. L'interprète avait traduit. Abdallah aurait voulu ajouter que l'apprentissage ne finissait jamais parce que le canal non plus ne finissait jamais de changer, et que la sagesse d'un *wakil*, c'était de savoir que ce qu'il ne savait toujours pas était plus grand que ce qu'il savait.

Jollois rentra au Caire avec soixante-douze sachets de limon et des pages de relevés hydrologiques. Il repensait au *wakil*, à sa façon de les regarder travailler depuis l'autre rive, à la précision de ses réponses, aux deux points du canal qu'il leur avait indiqués. Cet homme ne subissait pas les Français. Il calculait. Jollois pensa à sa propre façon de voir ce pays, en mesures, en cotes, en sections transversales, et ne la trouva pas si différente.

— Et votre *wakil*… seize ans sur ce canal, il vous a dit quoi ? demanda Conté le lendemain, pendant la présentation des résultats.

— Que l'apprentissage dure toute la vie. Le reste, il ne l'a pas dit. Je crois qu'il pensait que ce qu'il ignore encore dépasse ce qu'il sait.

Conté laissa son crayon en travers de la feuille et regarda les sachets de limon alignés sur la table. Soixante-douze échantillons

prélevés le long du canal et de ses ramifications, étiquetés, numérotés, prêts à partir à Paris. La terre égyptienne dans des sachets de toile française. Il se représenta Jollois à genoux au bord du canal, les doigts dans le limon encore humide, qui sentait la texture de chaque échantillon avant de la mesurer.

— Leurs terres, leurs statues… dit-il. C'est pareil. Nous prenons ce qui nous intéresse et nous l'appelons science.

Jollois mit un moment à répondre. Du limon, un *chaouabti*… dans les deux cas quelque chose quittait l'Égypte, et la différence n'était pas aussi claire qu'il l'aurait voulu.

— La différence, dit-il enfin, c'est qu'on peut prendre du limon sans appauvrir le champ. La crue en remet chaque année. Les statues, le Nil ne les remet pas.

— C'est une ligne pratique. Pas morale.

Ils restèrent silencieux. Dehors, dans la cour, on entendait les domestiques égyptiens, le bruit régulier du mortier, des voix en arabe, et l'on sentait l'odeur du cumin. Ces hommes-là aussi avaient appris leur métier de leur père. Ils ne partiraient pas à Paris dans des sachets de toile.

Le curage du canal principal commença la troisième semaine de décembre. Jollois demanda à Abdallah s'il pouvait observer. Abdallah accepta avec une expression qui ne disait rien.

Les équipes travaillaient par villages, chacun sur sa section assignée. Des hommes dans l'eau jusqu'à la taille, qui arrachaient le limon du fond avec de larges pelles de bois, le chargeaient dans des paniers tressés que d'autres portaient sur les berges. Le limon déposé sur les berges serait ensuite réparti dans les champs, jusqu'au dernier panier.

Jollois resta cinq heures à regarder. Il compta les hommes, mesura le volume de limon extrait par heure, nota la profondeur des sections avant et après. Rendement régulier, aucun mouvement perdu, aucun flottement entre les équipes. Ces hommes faisaient cela depuis l'enfance. Aucun ne regardait sa pelle.

À mi-journée, Abdallah vint s'asseoir à côté de lui sur la berge. Il regarda Jollois noter ses chiffres en silence pendant quelques minutes. Puis il parla, et l'interprète traduisit par phrases courtes.

— Il dit que son grand-père lui a montré un endroit, plus bas, où le fond du canal est en roche vive. Quand le fond est en roche vive, le canal tient mieux pendant les années de forte crue. Son père le savait. Lui le sait. Il voulait savoir si vous le saviez.

Jollois regarda l'interprète, puis Abdallah. Derrière la question, il en entendait une autre. Savaient-ils seulement ce qu'ils mesuraient ?

— Non, dit-il. Je ne savais pas. Montrez-moi cet endroit.

Abdallah se leva sans hâte. Ils marchèrent ensemble le long du canal pendant vingt minutes. Abdallah s'arrêta devant un tronçon où le fond affleurait. Une roche sombre, polie par les siècles de courant, striée de lignes de dépôt minéral. Jollois s'agenouilla. Il sortit son couteau et gratta doucement la surface. Du calcaire compact. Le canal avait été creusé ici en suivant l'affleurement naturel. Quelqu'un, trois mille ans plus tôt, avait choisi cet emplacement pour cette raison.

Jollois nota l'emplacement, fit un croquis de la roche avec ses stries. Abdallah l'observait faire. Quand Jollois eut fini, Abdallah dit quelque chose que l'interprète mit un moment à traduire.

— Il dit que les Français écrivent ce que les Égyptiens font depuis toujours. Que peut-être c'est utile. Mais que l'écriture ne remplace pas le fait de l'avoir fait pendant mille ans.

Jollois rangea son crayon. C'était juste. Il ne trouva rien à répondre.

Le soir, Abdallah reconduisit Jollois jusqu'à la lisière du village où l'escorte française avait installé son camp. Ils marchèrent côte à côte sans parler, l'interprète les suivant à quelques pas. Le soleil était bas sur le désert occidental, la lumière longue et jaune sur les champs déjà découverts par le retrait des eaux.

Abdallah s'arrêta. Il regarda les champs un moment, puis dit quelque chose que l'interprète rendit ainsi. Dans le coin du champ le plus proche — il le montrait du doigt — se trouvait un tas de blocs calcaires qu'il avait trouvés en curant le canal l'hiver précédent. Des blocs inscrits. Il ne savait pas lire les signes. Il les avait mis là parce qu'il ne savait pas quoi en faire.

Jollois alla voir. Quatre blocs de calcaire blanc, gros comme des melons, entassés dans l'angle du champ, au ras de la berge. Chacun portait des hiéroglyphes en relief, de bonne facture. Une inscription administrative, sans doute, ou une formule votive, de la période du Nouvel Empire. Ils venaient d'un temple démonté, réemployés dans un mur, puis tombés dans le canal.

Jollois les dessina. Puis il les nota dans son registre, avec l'emplacement exact et la description des signes. Il prit le plus petit des quatre — trois kilos, une face inscrite et trois faces brutes — et le mit dans son sac de terrain.

Abdallah l'observa faire. Il ne dit rien. Il avait montré ces blocs parce qu'ils lui semblaient importants, sans s'attendre à ce qu'on les emporte. Mais le Français avait dessiné d'abord. Il n'avait pas pris d'emblée.

— Le dessin restera même si le bloc est perdu, dit Jollois par l'interprète. Je prends le bloc pour l'étudier à Paris. Si je ne le prends pas, le canal l'emportera l'année prochaine et il ne restera rien ni du bloc ni du dessin.

Abdallah écouta la traduction et haussa les épaules — le geste de celui qui n'est pas convaincu mais n'a pas l'énergie de débattre — puis repartit vers le village.

IV - Le temps qui se resserre

Le 8 mars 1801, quelque seize mille soldats britanniques débarquèrent à Aboukir et marchèrent vers Alexandrie. La guerre qu'on avait cru réglée par la convention d'El-Arich venait de recommencer. Les savants de la Commission, réunis au Caire,

comprirent que leur départ d'Égypte dépendrait désormais d'une capitulation militaire.

Menou mobilisa ses troupes. Mais ses hommes étaient dispersés entre Alexandrie, Le Caire et la Haute-Égypte, et la concentration était impossible en temps utile. Une bataille malheureuse se déroula le 21 mars près d'Alexandrie, à Canope. Les Français se battirent bien. Les Britanniques avaient le nombre, et les navires — ceux qui manquaient aux Français depuis le 1er août 1798.

Des nouvelles alarmantes parvenaient du nord-est. Une grande armée ottomane avançait sous les ordres du grand vizir Youssouf Pacha, vingt mille soldats renforcés par les Mamelouks. La capitulation devenait inévitable. Dans les couloirs de l'Institut, on ne demandait plus si l'on capitulerait, mais quand, et à quelles conditions les collections survivraient.

Fourier avait convoqué une réunion extraordinaire de la Commission le soir du 14 mars. Tous les savants présents au Caire étaient là. Une vingtaine d'hommes assis autour de la grande table de la bibliothèque de l'Institut. Dehors, on entendait les appels des marchands qui fermaient leurs échoppes.

— Messieurs, commença Fourier, nous devons préparer la défense de nos collections. Les traités de capitulation stipulent, en règle générale, que le vainqueur peut saisir les biens appartenant à l'État vaincu. Si nos collections sont réputées propriétés de l'État français, les Britanniques auront le droit de les revendiquer. Le droit, je dis bien.

Un silence. Puis Jomard prit la parole.

— Il faut les faire reconnaître comme des propriétés scientifiques… internationales. Non comme des propriétés militaires françaises. Nos travaux appartiennent à la science universelle, pas à un gouvernement particulier.

— Les Britanniques ont des naturalistes, dit Geoffroy. Ils auront aussi des commissaires qui connaissent les antiquités. Ils sauront exactement ce que nous avons.

Marcel intervint.

— Tout se jouera sur une distinction. Propriété de l'institution, propriété personnelle. Ce qui a été acheté de notre poche peut être défendu comme tel. Ce qui a été collecté au nom de la Commission… ce sera plus difficile à protéger.

La conversation se poursuivit pendant trois heures. Les savants établirent les grandes lignes de leur stratégie. Ils ne s'opposeraient pas à la saisie par la force, faute de moyens comme d'autorité, mais feraient valoir leurs droits devant les commissaires britanniques, présenteraient leurs arguments et négocieraient objet par objet si nécessaire.

Ils passèrent la nuit du 14 au 15 mars à établir un inventaire parallèle. Un inventaire officiel de tout ce que la Commission possédait, et un inventaire personnel de ce que chaque savant détenait en son nom propre. Marcel travailla jusqu'à cinq heures du matin. Il ouvrit son registre à la page cent. Il relut les entrées récentes. Une statuette d'Anubis en bronze, hauteur vingt-deux centimètres, achetée au Khan el-Khalili le 3 septembre 1799 pour huit piastres au marchand Youssef ibn Khalil. Un papyrus funéraire fragmentaire, quinze centimètres sur vingt, acheté à un fellah de Saqqarah le 17 novembre 1799 pour trois piastres. Un scarabée en stéatite verte, époque ptolémaïque, acheté au bazar d'Ezbekiyeh le 2 février 1800 pour une piastre et demie. Chaque transaction pouvait être vérifiée, et il n'avait pas d'autre protection.

Le registre courait sur cent douze pages, cent soixante-deux entrées depuis le premier marché d'Alexandrie, près de trois ans plus tôt, chacune consignant un objet acquis en son nom propre, avec la date, le lieu, le prix et, quand il le connaissait, le nom du vendeur. Marcel l'avait tenu avec une rigueur de notaire, ayant compris d'emblée que cette distinction finirait par compter.

— Ce registre tient-il ? demanda Fourier, qui lisait par-dessus son épaule.

— Il tient pour ce qui est certain. Pour le reste… il tient si le commissaire britannique ne pousse pas trop. Un commissaire qui veut tout prendre trouvera toujours un prétexte. Un commissaire raisonnable acceptera ceci comme preuve suffisante. Marcel tapota la reliure, où l'encre de la veille n'avait pas tout à fait séché.

— Alors tout dépend du commissaire.

— Tout dépend du commissaire, oui.

La question de la Pierre de Rosette préoccupait particulièrement les savants. C'était l'objet le plus important qu'ils aient trouvé. Si elle partait à Londres, le déchiffrement des hiéroglyphes deviendrait une victoire britannique. Mais Marcel avait pris ses précautions. Plus d'un an plus tôt, il avait tiré au Caire des estampages de l'inscription, que le général Dugua avait portés à Paris. Ils étaient arrivés. Silvestre de Sacy, le grand spécialiste français des textes orientaux, les avait entre les mains. Même si la Pierre partait à Londres, les estampages resteraient à Paris.

— L'information voyage, dit Marcel. L'objet… l'objet, non. Cette bataille-là, nous l'avons peut-être déjà gagnée.

Dans les semaines qui suivirent, les savants systématisèrent la duplication de leurs travaux, jusque-là pratiquée au coup par coup. La bibliothèque de l'Institut se transforma en atelier de copie. Des tables furent installées le long des murs, chacune affectée à un type de document. Une table pour les calques de dessins. Une pour la recopie des mesures topographiques. Une pour les transcriptions de textes coptes. Une pour les descriptions botaniques et zoologiques.

Le travail était minutieux et épuisant. Jollois supervisa la production de cent quatre-vingt-trois calques de ses dessins les plus importants. Les temples de Haute-Égypte, les pyramides de Gizeh et de Saqqarah, les tombes de la Vallée des Rois. Il avait recruté trois jeunes dessinateurs de l'armée qui savaient tenir un crayon et suivre un trait. Il leur montrait un dessin original, leur demandait d'en faire un calque rapide, juste les contours, sans les

ombres ni les détails superflus, de quoi faire passer l'essentiel de l'architecture.

Ces calques furent roulés dans des tubes de bambou et confiés à un marchand grec qui s'engagea à les expédier à Paris par le premier navire neutre. Jollois lui paya cinquante piastres d'avance et lui promit cinquante autres si les tubes arrivaient à destination.

— Vous lui faites confiance ? demanda Jomard en regardant partir la caravane.

— Non. Jollois regarda la poussière retomber derrière les bêtes. Pas le choix. Si un envoi se perd, un autre arrivera peut-être.

Jomard, de son côté, reporta ses mesures topographiques les plus récentes sur son second jeu de feuilles. Le travail lui prit neuf jours. Il travaillait le soir, à la lueur d'une lampe, recopiant chiffre par chiffre, angle par angle. Chaque mesure était vérifiée deux fois. Un seul chiffre erroné pouvait rendre inutile toute une série de calculs. Ses carnets se remplissaient de nombres en rangs serrés, de croquis géométriques, d'annotations en marge. Les copies iraient dans une autre caisse que les originaux, et Jomard nota sur chacune le numéro de la caisse jumelle.

Geoffroy ne pouvait pas dupliquer ses bocaux de poissons. Un spécimen dans l'alcool n'avait pas de copie possible. Mais il dessina chaque échantillon avec une précision suffisante pour qu'un naturaliste puisse reconnaître l'espèce d'après le dessin seul. Deux cent quarante espèces, une par une, avec les annotations détaillées sur la provenance, la taille, les caractères anatomiques distinctifs. Des dessins froids, précis, dépourvus d'expression, des documents de travail plutôt que de l'art. Si les bocaux étaient détruits, les feuilles resteraient.

Le 25 mars, une nouvelle plus précise parvint au Caire. L'armée ottomane du grand vizir Youssouf Pacha avançait depuis la Syrie et approchait de la frontière d'Égypte. Sa jonction, tôt ou tard, avec les forces britanniques débarquées à Aboukir semblait inévitable. Le Caire serait bientôt menacé de deux côtés.

Fourier convoqua les savants le soir même.

— Messieurs, il faut accélérer la duplication. Tout ce qui peut être copié doit l'être, et vite. Après… après, il sera trop tard.

Le rythme s'intensifia. On travaillait de l'aube à minuit. Les lampes à huile ne s'éteignaient plus, et l'encre fraîche sentait jusque dans les couloirs. Les savants travaillaient par équipes de deux, l'un dictant, l'autre écrivant. Des scribes militaires furent réquisitionnés pour aider à la copie des documents administratifs.

Le 8 avril, un incident interrompit le travail. Jomard recopiait une série de mesures angulaires relevées à Dendérah quand son coude heurta l'encrier. L'encre se répandit sur la feuille. Trois heures de travail perdues. Il regarda la page ruinée, le noir qui dévorait les chiffres. Puis il prit une nouvelle feuille et recommença, ligne après ligne. Geoffroy, à la table voisine, leva les yeux, puis se pencha de nouveau sur son poisson.

Dans la bibliothèque, on n'entendait plus que le bruit des plumes sur le papier, le craquement des pages qu'on tournait, les chuchotements entre copistes. Parfois un juron étouffé quand une tache d'encre gâchait une page presque terminée. Il fallait alors tout recommencer.

En avril, Jollois envoya un second lot de calques par une caravane marchande qui partait pour la côte. Il paya à nouveau cinquante piastres d'avance au chef de la caravane, qui compta les pièces deux fois, en homme qui savait que les navires coulaient, que les caisses tombaient des chariots et que les voleurs rôdaient sur les routes.

Parallèlement au travail de copie, les savants élaboraient leur stratégie juridique pour la confrontation avec les commissaires britanniques. Ils établirent une liste des objets qu'ils défendraient prioritairement. La Pierre de Rosette en tête, suivie des grands sarcophages, des statues monumentales, des collections naturalistes de Geoffroy, des relevés cartographiques de Jomard, des carnets de Jollois. Pour chaque catégorie, ils préparèrent des

arguments fondés sur la distinction entre propriété institutionnelle et propriété personnelle, entre objets collectés et œuvres créées.

Marcel formula la doctrine qui guiderait leur défense. Les carnets de dessin n'étaient pas des curiosités mais des outils de travail. Les estampages, du papier et de l'encre produits par les savants eux-mêmes, ne valaient pas antiquités. Les instruments scientifiques relevaient de l'équipement professionnel, non du trophée de guerre. Les spécimens naturalistes appartenaient au règne de la nature, pas à un État particulier.

— Les traités de ce genre parlent de curiosités naturelles et artificielles, dit Marcel. Fort bien. Nos travaux ne sont pas des curiosités, ce sont des productions scientifiques. À nous de le démontrer.

— Les Britanniques voudront tout prendre, répondit Jomard. Je ne crois pas que des arguments…

— Des zones grises, coupa Fourier. Nos arguments en créeront. Dans une zone grise, on négocie. Un commissaire raisonnable acceptera de laisser certaines choses. C'est là qu'il faut porter l'effort.

— Et si le commissaire n'est pas raisonnable ? demanda Geoffroy.

— Alors nous perdrons tout. Fourier eut un geste vague de la main. Nous aurons essayé. Et les copies survivront.

La question morale de la spoliation fut également débattue. Lors d'une réunion en avril, Jomard souleva le problème qui les préoccupait tous sans que personne n'ose le formuler clairement.

— Nous avons collecté des objets de trois natures différentes. D'abord ce que nous avons produit nous-mêmes. Mesures, dessins, notes. Cela nous appartient, je pense, sans discussion. Ensuite les spécimens naturalistes. Poissons, plantes, minéraux. Ils n'appartiennent à personne, notre collecte ne prive personne.

Enfin… les objets tirés des tombes, des temples, des nécropoles. Ceux-là appartenaient à l'Égypte. Nous les avons pris.

Geoffroy intervint.

— En théorie, oui. En pratique… Les fellahs qui pillent les tombes pour nous vendre des objets, ils les auraient pillés de toute façon. Nous n'avons fait qu'accélérer ce qui existait déjà.

— Cela atténue, répondit Jomard. Cela ne justifie rien.

Jollois, qui était resté silencieux pendant tout le débat, prit finalement la parole.

— Il y a aussi la question pratique. Si nous admettons que ces objets appartiennent à l'Égypte, nous n'avons plus aucun argument contre les Britanniques. Si nous les disons nôtres, il faut aller jusqu'au bout. Nous les avons pris. Nous les garderons. Nous publierons.

Fourier acquiesça.

— Avoir eu raison ou tort de les prendre, dit-il, c'est une discussion d'académie. Nous avons ces objets. Les Britanniques vont les revendiquer. Quelqu'un ici pense-t-il que nous devrions les leur céder de bon gré, au nom de principes moraux ?

Personne ne répondit. Aucun savant dans cette salle n'était prêt à céder de bon gré des années de travail. Geoffroy regardait la table, Marcel ses mains.

— Alors nous sommes d'accord, dit Fourier. Nous défendrons nos collections. Mais en sachant pourquoi. Parce qu'elles sont à nous, bien sûr — et parce que la science française, je le crois, en fera meilleur usage que les militaires britanniques.

Marcel ajouta une réserve.

— Et si les Britanniques en font meilleur usage que nous ? Le British Museum est une institution sérieuse. Leurs savants sont compétents. Notre argument de supériorité scientifique ne tient que si nous publions effectivement nos travaux. Si nos

collections finissent dans des caisses à Paris pendant vingt ans, les Britanniques auront eu raison de nous les prendre.

— Juste, reconnut Fourier après un temps. Il faudra publier. Sans quoi rien de ce que nous avons fait ici ne se justifie.

Le 12 mai, un officier échappé d'un poste du Delta arriva au Caire avec des nouvelles. Les Britanniques, maîtres de Rosette depuis la fin d'avril, s'informaient auprès des prisonniers et des marchands de ce que l'Institut d'Égypte avait rassemblé. Fourier lui fit répéter son récit deux fois. Les commissaires britanniques viendraient donc avec des exigences précises, et leur inventaire était probablement déjà prêt.

En mai, les nouvelles militaires se précisèrent. Les Britanniques remontaient lentement le Nil. Les Ottomans progressaient depuis le nord-est. La convergence vers Le Caire était inéluctable, à quelques semaines près.

Les savants intensifièrent encore leurs efforts. Chaque jour apportait son lot de contraintes et de décisions à prendre. Que copier en priorité ? Que laisser ? Comment répartir le papier, l'encre, le temps, entre des projets qui tous semblaient également urgents ?

C'était dans ces moments-là que la différence entre les savants devenait visible. Certains paniquaient, voulaient tout sauver et commençaient dix projets de copie simultanés sans en finir aucun. D'autres, comme Jomard, gardaient leur méthode, fixaient des priorités claires et s'y tenaient.

Fourier observait tout cela de près. Il prenait des notes, sur les hommes plutôt que sur les objets. Comment chacun réagissait à la pression. Qui gardait sa lucidité. Qui la perdait. Ces notes ne serviraient jamais dans les planches de la *Description de l'Égypte*. Elles l'aideraient, des années plus tard, à rédiger la préface historique de l'ouvrage.

Fin mai, Fourier passa dans l'atelier après minuit. Les lampes brûlaient encore. Trois copistes travaillaient en silence, courbés sur

leurs feuilles. L'un recopiait des mesures topographiques. L'autre calquait un dessin de temple. Le troisième transcrivait des descriptions botaniques. Fourier s'arrêta dans l'embrasure de la porte. Si les Britanniques prenaient tout, ces copies seraient ce qui resterait. Il resta un moment là, sans qu'aucun d'eux lève la tête, puis repartit.

À la mi-juin, une dernière réunion fut convoquée. Les armées ennemies n'étaient plus qu'à quelques jours de marche du Caire. Les savants devaient prendre leurs dernières dispositions.

Jollois fit l'inventaire final de ses tubes le 20 juin. Vingt-trois tubes de cuivre contenant deux mille quatre-vingt-sept dessins. Deux cent trente-sept carnets de notes. Cent quatre-vingt-trois calques dans le premier lot, d'autres dans le second, tous déjà expédiés. Il dressa la liste sur une feuille qu'il plia en quatre et glissa dans sa veste.

— Messieurs, dit Fourier, nous avons fait ce que nous pouvions. Travaux dupliqués, inventaires complets, arguments prêts. Les Britanniques arriveront avec leurs listes, nous avons les nôtres. Le reste dépendra de la négociation. Nous ne pouvions guère être mieux préparés.

Jollois parla ensuite.

— Jusqu'au bout. Elles ne finiront pas dans les réserves d'un musée britannique sans avoir servi à la science.

Personne n'ajouta rien. On replia les feuilles, on moucha une lampe. La réunion se dispersa avant minuit.

Dans les derniers jours de juin, les boutiques du Caire ouvraient tard et fermaient tôt. Les patrouilles françaises se croisaient sans se parler. À l'Institut, on emballait, puis on déballait pour vérifier.

V - La défaite du Caire

Le 27 juin 1801, la situation militaire était intenable. Menou, bloqué à Alexandrie, ne pouvait pas secourir Le Caire. Le général

Belliard, qui commandait la garnison, avait ouvert quelques jours plus tôt des négociations de capitulation avec le général Hutchinson et le grand vizir Youssouf Pacha.

Une convention fut signée le jour même. Elle réglait l'évacuation de l'armée avec ses armes et ses bagages, sans rien dire précisément des collections de la Commission. Ce silence n'était qu'un sursis. La clause qui les menacerait vraiment serait signée en septembre, à Alexandrie, sous le numéro seize.

Le mot qui comptait tenait en une phrase. L'armée sortirait du Caire avec ses armes et ses bagages. Cette phrase, lue à voix haute par Fourier lors de la séance extraordinaire du 28 juin 1801, fut suivie d'un silence que Jollois, dans son journal, compara plus tard à celui d'une chambre de malade quand le médecin vient de se taire. Puis tout le monde parla en même temps, Geoffroy, Marcel, Jomard, des voix par-dessus des voix, jusqu'à ce que Fourier lève la main.

— Les bagages… Est-ce que cela couvre mes bocaux ? dit Geoffroy. Trois ans de collections. Toute la faune du Nil. Deux cent quarante espèces que personne n'a encore décrites.

— Et mes carnets, dit Jollois. Deux cent trente-sept. Les seuls relevés complets qu'on ait jamais faits des temples de Haute-Égypte.

— Et la Pierre de Rosette ? dit Marcel. Elle est à Alexandrie, avec Menou. La seule clé des hiéroglyphes qu'on ait trouvée en trois mille ans, et elle…

Fourier avait relu l'article. L'armée emporterait ses armes et ses bagages. Il cherchait une faille dans la formulation. Les bagages ne couvraient évidemment ni les colosses ni les sarcophages. Mais les papyrus, les monnaies, les bocaux de Geoffroy, les herbiers, les ossements ? Les carnets de dessin étaient-ils des bagages, ou des collections faites pour la République ? Un carnet de travail d'un artiste pouvait-il être considéré comme autre chose qu'un

effet personnel au sens d'un traité de capitulation ? Fourier posa le texte, puis le reprit.

La Pierre de Rosette, à Alexandrie, ne dépendait pas de cette convention. Les estampages de Marcel — papier et encre fabriqués par lui-même — relevaient-ils du bagage, de la collection ou de l'œuvre intellectuelle ?

— Le mot est vague, dit Fourier. « Bagages ». Ils n'ont pas défini le terme. Un terme non défini, c'est… une variable. À nous d'en fixer le domaine, ce qu'il couvre et ce qu'il ne couvre pas.

La stratégie juridique de mars trouvait enfin un texte sur lequel s'exercer. Une résistance militaire était exclue, puisqu'ils n'avaient pas d'armes et n'auraient pas su s'en servir. Restait une résistance textuelle, qui consistait à trouver dans les mots de la convention les interstices par où faire passer leurs collections. Les carnets devenaient des outils de travail, les estampages des documents, les instruments scientifiques des effets professionnels. Chaque catégorie d'objet eut sa ligne de défense.

Dans les jours qui suivirent la lecture de la convention, les ruelles autour de l'Institut changèrent de visiteurs. Des marchands du Khan el-Khalili commencèrent à rôder près de la porte, non les vendeurs de tissus et d'épices, mais ceux qui vendaient des antiquités depuis des années et savaient lire dans les gestes d'un Européen ce qu'il voulait acheter avant qu'il le sache lui-même.

Suleiman al-Qabbani — le même qui était venu à Tanis un an plus tôt avec sa besace de toile — s'était présenté à la porte de l'Institut le matin du 30 juin avec une caisse de bois. À l'intérieur, vingt-deux *chaouabtis* en calcaire peint, cinq scarabées en faïence bleue, trois amulettes en or de la période basse. Il avait posé la caisse sur la table du gardien en annonçant, par l'intermédiaire d'un gamin qui servait d'interprète : « Prix normal. Avant que les Anglais prennent tout. »

Marcel, qui passait là par hasard, avait regardé le contenu de la caisse. Les *chaouabtis* étaient authentiques, période thébaine, dix-

huitième ou dix-neuvième dynastie, calcaire peint avec pigments encore vifs. Les scarabées, en faïence de qualité, et les amulettes en or l'étaient aussi.

— D'où viennent ces objets ? avait-il demandé.

Le gamin avait traduit. Suleiman al-Qabbani avait répondu sans hésiter. De Thèbes, d'une tombe de fonctionnaire trouvée l'hiver précédent par des fellahs qui creusaient pour agrandir leur cave. Il les avait achetés. Il les revendait maintenant parce qu'il savait que la Commission quittait l'Égypte et que les Britanniques, moins connaisseurs, paieraient moins bien.

Marcel avait acheté la caisse entière pour quarante piastres et rédigé un reçu daté du 30 juin dans son registre personnel. Les vingt-deux *chaouabtis* entraient ainsi dans son inventaire à lui, non dans les collections de l'Institut, et échapperaient donc, en théorie, à toute réquisition visant celles-ci. Le marché local avait lu le traité plus vite que les diplomates.

Geoffroy répondit autrement. Les interstices juridiques l'ennuyaient. Il voulait un rapport de force.

Geoffroy écrivit à l'attention du général Belliard une lettre d'une page. Sobre, sans lyrisme. Il y expliquait que ses collections naturalistes représentaient un travail de terrain sans équivalent, que deux cent quarante espèces de la faune du Nil et du Delta n'avaient pas encore été décrites par la science européenne, et que si les commissaires britanniques les saisissaient, il était prêt à les détruire plutôt que de les céder.

— Je ne les menace pas, dit-il à Fourier, qui lisait le brouillon par-dessus son épaule. Je les préviens. Voilà ce qui arrivera si l'on applique « bagages » à la lettre à mes collections.

— Et vous pensez qu'ils vous croiront ?

— Je les aurai brûlées avant qu'ils ne décident de me croire ou non.

Fourier plia le brouillon. Geoffroy n'était pas du genre à bluffer. Il avait passé son séjour à sortir des galeries à genoux, les mains

dans la boue, à transporter lui-même ses bocaux d'alcool dans la chaleur. Il avait pesé cette menace longtemps avant de l'écrire. C'était la seule réponse cohérente avec ce qu'il pensait de son travail, qui lui appartenait, à lui, et non à l'armée qui l'avait financé. Autant que ces bocaux n'existent pas, plutôt que de dormir à Londres dans un sous-sol, ouverts par quelqu'un qui ne saurait pas pourquoi un *Polypterus bichir* importait.

— Envoyez la lettre, dit Fourier.

Les copies, d'ailleurs, voyageaient depuis longtemps. Depuis la nuit où la flotte française avait brûlé et coulé à Aboukir, les savants savaient qu'ils étaient coupés de Paris. Pas de navires français dans les ports. Les courriers partaient par des routes terrestres incertaines, de caravane en caravane et de port en port, mettant six mois pour arriver.

Dès 1799, certains avaient commencé à envoyer des paquets par des navires neutres — bâtiments danois, suédois, américains — qui faisaient escale à Alexandrie pour le commerce des céréales. Ces navires n'étaient que rarement inspectés par les Britanniques, qui contrôlaient la mer mais ménageaient les neutres.

Fourier avait envoyé ainsi, par un brick danois en octobre 1799, un rouleau de papier contenant trente feuilles de notes linguistiques sur la langue copte. Son premier essai de grammaire. Quand il rentra à Paris en 1801, les trente feuilles l'attendaient à l'Institut, légèrement moisies mais lisibles.

Marcel avait procédé autrement. Dès l'hiver 1799-1800, il avait tiré lui-même, dans l'imprimerie qu'il dirigeait au Caire, des épreuves de la Pierre de Rosette, de véritables estampages obtenus en encrant la pierre avant d'y appliquer le papier. Le général Dugua emporta ces feuilles à Paris au printemps 1800, et l'Institut les confia aux orientalistes, dont Silvestre de Sacy. L'Europe pouvait déjà commencer à lire l'inscription que l'armée n'était pas sûre de garder.

Jollois avait tenté d'envoyer une liasse de dessins par un navire américain en janvier 1800. Le navire avait été intercepté par une frégate britannique au large de la Crète et fouillé. Les papiers de Jollois avaient été saisis, examinés, puis restitués, les Britanniques n'y ayant vu que des relevés artistiques sans intérêt militaire. Il avait eu de la chance, et il le savait.

Puisqu'on ne pouvait se fier aux neutres, Jollois adopta une autre méthode. Tous les documents essentiels — ses dessins les plus importants, les relevés de Marcel, les mesures de Jomard — furent copiés en double. Un original restait avec le savant. Une copie partait par la première occasion disponible. Si la copie arrivait, bien. Si elle était interceptée, l'original survivait.

Jomard en avait fait une note pour Fourier. La Commission se trouvait dans la position des soldats qui enterrent leurs munitions en plusieurs endroits avant une bataille. Un dépôt pris, il en restait un autre. Une prise coûtait un an de travail, non la totalité.

La duplication avait fonctionné pour la plupart des lots. Pas pour tous. Deux carnets de Jollois, dont les copies n'étaient pas achevées et qu'il avait expédiés en original, faute de temps, par un navire suédois à la fin de 1800, n'arrivèrent jamais à Paris. Seules les copies inachevées, restées au Caire, survécurent. On ne sut jamais ce qu'étaient devenus les originaux. Coulés en mer, saisis, perdus dans les circulations du commerce levantin.

Ces deux carnets manquants représentaient environ deux cents dessins de la région du Delta. Les sites de Saïs, de Boubastis, de Tanis, que Jollois avait visités pendant l'été et l'automne 1800 et qu'il ne reverrait jamais. Leurs copies, moins détaillées, figureraient dans la *Description de l'Égypte* avec la mention discrète « d'après des copies, les originaux étant perdus ».

Ce fut la seule trace publique de la perte. Dans ses mémoires, Jollois n'en dit pas un mot.

Il y avait là, Fourier le voyait, une asymétrie fondamentale entre ce que les Français prenaient à l'Égypte et ce que les Britanniques

prendraient aux Français. Les Français prenaient des objets — des pierres, des bronzes, des papyrus — et des copies de ces objets. Les Britanniques, quand la capitulation viendrait, prendraient les objets, et laisseraient les copies. Du papier et de l'encre n'avaient de valeur ni dans les inventaires d'un traité de paix ni dans les galeries d'un musée.

Fourier l'avait résumée lors d'une séance de l'Institut, en trois phrases.

— Ils prendront les originaux. Nous, les copies. Et les copies… ce sont elles, le vrai butin.

Il avait dit cela debout, face aux caisses, sans hésiter. Ce qu'il n'avait pas dit — et qu'il formulerait des années plus tard, dans ses notes pour la *Description* — c'est que cette asymétrie n'était pas accidentelle. La précaution du vaincu, appliquée dès avant la défaite. C'était sans doute la seule forme d'intelligence stratégique que les savants avaient réellement exercée depuis le début. Mais en s'asseyant après, il se demanda si c'était vrai ou si c'était simplement ce que l'on se raconte pour supporter ce qu'on n'a pas pu empêcher.

Les savants avaient eu dix-sept jours.

Entre la signature de la convention et le départ de la colonne, pas un de plus. Personne ne dit que c'était trop peu.

Ce que ces hommes firent pendant ce temps ne ressemblait pas à ce qu'ils avaient préparé. Ils avaient préparé des arguments — des listes, des mémoires, des distinctions juridiques entre curiosité et œuvre, entre propriété personnelle et collection de l'Institut. Ils travaillèrent sans parler. Bientôt il n'y eut plus de séances. Chacun restait dans ses réserves, à ses caisses. Les conversations qui eurent lieu furent courtes et techniques, sur le cordage à employer, le poids par roue, le nombre d'épaisseurs de toile pour les bocaux.

On n'entendait plus, dans l'Institut, que les marteaux et le froissement de la paille.

Fourier passa un soir trouver Jollois et lui parla de la longue chaîne qui traversait l'histoire. Les Romains qui avaient vidé l'Égypte de ses obélisques, les croisés qui avaient pillé Byzance, les rois qui avaient rempli leurs cabinets de curiosités. Chaque époque avec ses justifications. La victime, elle, restait la même. Jollois l'écouta jusqu'au bout. « Sans doute », dit-il, et il retourna à sa caisse. Fourier repartit.

Puis, le matin du dix-septième jour, quand les chariots furent prêts, personne ne donna d'ordre. Les hommes sortirent dans la cour, s'organisèrent d'eux-mêmes et prirent leur place dans la colonne sans qu'on le leur demande, comme des soldats, pour la première fois depuis Toulon.

Une odeur de bois, de colle et d'alcool flottait dans les couloirs de l'Institut quand la colonne commença à se former dans la cour. Jollois passa une dernière fois dans les salles. Les murs gardaient les traces des collections qui avaient occupé les tables pendant trois ans. Des cercles de poussière là où les bocaux avaient reposé, des lignes de craie là où Jomard avait fixé ses feuilles de mesures. Des trous de clous dans les poutres où les momies avaient été suspendues pour les dessins anatomiques.

Jollois sortit dans la cour. La colonne attendait. Les chariots étaient chargés. Les bêtes de somme soufflaient dans la chaleur du matin.

Jollois vérifia une dernière fois que ses sacoches étaient fixées au flanc du cheval qu'on lui avait attribué.

L'Égypte que la France garderait tenait dans ce qu'un homme pouvait porter sur une selle. Ce qu'elle avait pris à l'Égypte roulait derrière lui, dans les caisses que les Britanniques ouvriraient dans deux mois. Il resserra la sangle. Personne ne donnerait de signal, il n'en attendit pas. Il sortit de la cour le premier.

VI - La descente vers Rosette

À la mi-juillet, l'évacuation du Caire commença. Treize mille hommes, dont cinq mille malades ou convalescents, deux cents civils, les savants de la Commission restés au Caire, tous sortant de la ville en colonne sous le commandement du général Damas. Quelques-uns se retournaient. La plupart gardaient les yeux sur le dos de celui qui marchait devant.

Le premier jour, en fin d'après-midi, une patrouille ottomane barra la route à la colonne. Vingt cavaliers turcs en uniforme, commandés par un bey qui parlait français. Ils venaient du camp du grand vizir.

Le général Damas avança seul pour parler. Le bey descendit de cheval. L'échange dura dix minutes. Les savants, regroupés au centre de la colonne, ne pouvaient pas entendre mais voyaient les gestes. Le bey montrait le nord. Damas montrait un document, probablement la convention d'évacuation signée avec les généraux alliés.

Fourier s'approcha à portée de voix et entendit le bey.

— Vous quittez Le Caire. C'est bien. Mais vos caisses restent en Égypte.

Damas répondit quelque chose que Fourier ne saisit pas. Le bey insista.

— Ces objets appartiennent à l'Égypte. Vous les avez pris dans nos temples, dans nos tombes. Ils ne partiront pas.

— Monsieur, nous avons signé une convention avec les généraux alliés, votre grand vizir compris. C'est avec eux que vous devez discuter de ces questions.

Le bey fit un geste vers ses cavaliers. Vingt lances se levèrent. Damas ne bougea pas.

— Si vous tentez d'arrêter cette colonne, vous violez une convention que vos propres chefs ont signée. Je ne pense pas que Constantinople vous l'ait ordonné.

Le bey hésita. Il regarda les caisses sur les chariots, les soldats français déployés en ordre de bataille, puis l'horizon vide derrière lui. Aucun renfort ottoman en vue.

Il remonta à cheval.

— Nous vous accompagnons un moment. Pour surveiller.

— Comme vous voudrez.

La patrouille turque suivit la colonne à cent mètres de distance pendant deux jours. Les cavaliers ne parlaient à personne. À l'aube du troisième jour, ils avaient disparu. Damas supposa qu'ils étaient retournés faire leur rapport au grand vizir.

Le soir du troisième jour, Jollois interrogea Fourier, sans trop y croire.

— Vous pensez qu'ils reviendront ?

— Les Ottomans ? Non. Ils ont la ville. Ce qu'ils voulaient savoir, c'est si nous l'avions vraiment… vidée. À présent, ils le savent.

— Et alors ?

— Alors ils attendront que les Britanniques nous prennent nos caisses. Après, ils les leur réclameront. C'est plus simple que de nous les prendre à nous.

Jollois chercha une objection, n'en trouva pas, et tisonna le feu du bout d'un bâton.

Les savants marchaient au milieu de la colonne avec leurs bagages sur des chariots. Le soulagement d'avoir échappé au danger, la tristesse de quitter l'Égypte cédaient déjà, chez la plupart, à l'inquiétude pour les collections.

On ne marchait pas vite. Treize mille hommes avec des chariots dans le sable, c'est une progression lente, rythmée par les haltes et les redistributions de charge quand un animal boitait ou qu'une roue s'enfonçait.

Jollois marchait à pied la plupart du temps pour épargner son cheval. Chaque fois que l'animal trébuchait sur une pierre ou

dans un creux de sable, il entendait les tubes cogner sourdement contre la selle et se retournait.

L'inquiétude principale de Geoffroy était la chaleur sur ses bocaux d'alcool. Le verre se dilate à la chaleur, l'alcool aussi, mais pas au même rythme. Et si la dilatation provoquait une fissure microscopique, l'alcool s'évaporerait et les spécimens se dégraderaient en quelques jours. Il avait emballé chaque bocal dans deux épaisseurs de toile humide que ses assistants renouvelaient à chaque halte, puisant dans leurs réserves d'eau.

— Vous gaspillez l'eau, lui dit un officier qui avait repéré la manœuvre.

— L'eau se remplace. Ces spécimens, non.

L'officier s'éloigna sans insister. Dans la chaleur de juillet, avec des hommes qui souffraient de la soif, l'argument ne convainquait personne. Geoffroy continua.

Le quatrième jour, une des caisses de Jomard glissa du chariot au franchissement d'une digue et s'entrouvrit dans le sable. Les hommes s'arrêtèrent. Jomard sauta du cheval, écarta les soldats qui tentaient de l'aider, examina les rouleaux un par un. Trois d'entre eux avaient de légères traces de sable dans les plis de toile cirée. Rien n'avait pénétré dans le papier.

Jomard recloua la caisse, la fit charger différemment, à plat, avec une corde supplémentaire.

— Vous avez de la chance, dit Fourier, qui avait regardé toute la scène.

— Ce n'est pas de la chance. C'est de la corde.

Au crépuscule du cinquième jour, deux soldats de la garde ramenèrent un déserteur au camp. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, originaire de Lyon selon son accent, qui s'était enfui du Caire trois jours avant l'évacuation. Ils l'avaient trouvé caché dans une palmeraie, affamé, les pieds en sang.

Le général Damas le fit amener sous sa tente. Fourier, qui passait à proximité, entendit l'interrogatoire.

— Pourquoi tu as déserté ?

— Je voulais rester en Égypte, mon général. Pas rentrer en France.

— Rester pour quoi faire ?

— Travailler. Me marier peut-être. Ici, je peux vivre. En France, je retourne à la fabrique.

Damas le regarda sans rien dire pendant un long moment.

— Tu sais ce qui arrive aux déserteurs ?

— Oui, mon général.

— Tu le sais, et tu as déserté quand même ?

— J'ai vingt-trois ans. J'ai passé trois ans ici. J'ai appris l'arabe. Je connais Le Caire mieux que Lyon maintenant. Qu'est-ce que je vais faire en France ?

Damas fit sortir le déserteur et appela son aide de camp. Fourier entendit la sentence. Pas de conseil de guerre, pas d'exécution, à une semaine de Rosette. Le déserteur marcherait aux fers jusqu'à Rosette, puis serait réintégré dans les rangs. Un sergent lui riva les fers aux chevilles. Le marteau claqua deux fois. L'homme ne cria pas.

Le lendemain matin, il marchait avec sa compagnie, les chevilles écorchées par les fers. Geoffroy, qui avait des connaissances médicales, lui donna un baume.

— Mettez ça ce soir. Ça évitera l'infection.

— Merci, monsieur.

— Pourquoi vous avez vraiment déserté ?

Le soldat hésita.

— Parce que… je ne veux pas voir ce qui va se passer avec les Anglais. On va leur donner nos découvertes. Je portais les caisses de monsieur Jomard, à Thèbes. J'ai vu ce qu'on a mesuré, ce

qu'on a dessiné. Et maintenant on donne tout. Alors je préférais rester ici.

Geoffroy ne répondit pas et reboucha le pot de baume. Le soldat repartit vers sa compagnie en traînant ses fers.

Ce soir-là, Geoffroy raconta l'échange à Marcel.

— Ce garçon a compris quelque chose que beaucoup d'officiers n'ont pas encore compris. Nous ne rentrons pas en vainqueurs. Nous rentrons… comment dire. Dépossédés.

— Il a compris, oui. Et il a pris les fers pour ça.

— Oui, dit Geoffroy, et il n'ajouta rien.

Le déserteur marcha avec la colonne jusqu'à Rosette. Fourier apprit plus tard qu'il avait profité de la confusion de l'arrivée pour disparaître dans un village de la rive du fleuve. Il ne rentra jamais en France.

Le sixième jour, une tempête de sable s'abattit sur la colonne au moment où elle faisait halte dans un village du Delta. Les soldats s'abritèrent comme ils pouvaient dans les maisons abandonnées ou sous les chariots renversés. Le sable venait de partout à la fois, tourbillonnant, cherchant les interstices, les bouches ouvertes, les yeux entrouverts. Les hommes se couvraient le visage de leurs manteaux et respiraient à travers l'étoffe. Les chevaux tournaient la croupe au vent en fermant les yeux, les narines pincées. Les chameaux s'agenouillaient et attendaient, patients et indifférents, comme s'ils avaient attendu des tempêtes de sable depuis toujours, ce qui était à peu près le cas.

Les savants couvrirent leurs caisses de couvertures et de tentes improvisées et passèrent des heures à maintenir les protections contre le vent, à rattraper les sangles que les rafales arrachaient. Le sable s'infiltrait partout. Dans les vêtements, dans les yeux, sous les bouchons de liège. Jollois tenait son cheval d'une main et de l'autre maintenait une couverture sur ses sacoches, le visage tourné contre l'encolure de l'animal pour respirer.

Geoffroy se déplaçait de caisse en caisse en criant des instructions que le vent emportait avant qu'elles arrivent à destination. Le danger, cette fois, n'était plus la chaleur. Un tube de Jollois mouillé, c'étaient des dessins brouillés. Un rouleau de Jomard ensablé, c'étaient des mesures récupérables avec un peu de travail. Mais un bocal brisé dans une caisse, l'alcool se répandant sur les autres bocaux, au contact d'une lanterne, c'était toute la collection de la faune du Nil qui partait en fumée. Il fit éteindre toutes les lanternes à cinquante mètres à la ronde. On travailla dans le noir absolu, à tâtons, reconnaissant les caisses à leurs formes et à la façon dont elles répondaient aux coups de poing.

Ses assistants — deux jeunes étudiants de l'École polytechnique qui avaient mal supporté la chaleur du désert pendant tout le trajet — travaillèrent cette nuit-là sans se plaindre. Chaque caisse vérifiée, chaque sangle resserrée, chaque bouchon contrôlé dans le noir. Quand la tempête se calma vers quatre heures du matin, Geoffroy avait encore les mains agrippées à la sangle de la dernière caisse.

Au matin, le bilan se résumait à un bouchon arraché sur un tube de Jollois, trois feuilles aux encres légèrement bavées et un bocal de poisson présentant une microfissure à la base. Les spécimens furent transférés dans un bocal de rechange.

Geoffroy l'avait emporté du Caire pour cela, et pour rien d'autre.

Le septième jour vers midi, la colonne croisa un convoi de réfugiés coptes qui fuyaient vers la côte. Une trentaine de familles avec leurs ânes chargés de ballots, des enfants qui marchaient pieds nus dans le sable, des vieillards portés sur des civières de fortune.

Leur chef, un prêtre qui parlait français, s'approcha de Damas.

— Mon général, nous fuyons les représailles. Depuis que les Français quittent Le Caire, les milices ottomanes brûlent nos églises. Nous allons sur la côte nous mettre sous protection britannique.

Damas fit distribuer de l'eau. Le prêtre la refusa.

— Gardez votre eau pour vos soldats. Nous avons des puits à deux heures d'ici. Mais dites-moi, les Britanniques protégeront-ils les chrétiens quand vous serez partis ?

— Je ne sais pas, mon père. Ce n'est pas mon affaire.

— C'était votre affaire quand vous nous avez promis la liberté religieuse en 1798. Maintenant vous partez et nous restons.

Damas ne répondit pas. Le prêtre repartit vers son convoi.

Marcel avait écouté l'échange. Il se tourna vers Fourier.

— Nous avons promis beaucoup de choses en arrivant. La libération des Égyptiens, la fin des Mamelouks… La fin de l'oppression des coptes. La modernisation du pays. Et nous partons en laissant l'Égypte comme nous l'avons trouvée. Pire, peut-être.

— Nous laissons quand même quelque chose. Les mesures de Jomard, les dessins de Jollois… Nos travaux seront publiés.

— Oui. Nous laissons des livres. Eux, ils restent avec les représailles.

Les réfugiés coptes allaient reprendre leur route vers le nord, la colonne française vers le nord-ouest, chacun à son embranchement de piste.

Jomard, qui n'avait rien dit pendant tout l'échange, demanda au prêtre, avant qu'il ne s'éloigne :

— Votre église du Caire, celle de Saint-Serge, elle a brûlé ?

— Non, monsieur. Pas encore. Mais elle brûlera.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'elle brûle toujours. Tous les vingt ans, tous les trente ans. C'est l'histoire de l'Égypte. Vous étiez juste de passage.

Le huitième jour de marche, ils traversèrent un village dont les habitants avaient fui. Maisons fermées, rues vides, l'odeur de pain chaud d'une boulangerie abandonnée depuis quelques heures

seulement. La colonne ne s'arrêta pas. Les soldats marchaient les yeux droit devant.

Des soldats s'écartèrent de la colonne. Deux minutes plus tard, ils ressortirent d'une cour. L'un portait une jarre de terre cuite, haute d'un mètre. À l'intérieur, le cliquetis de quelque chose de métallique. Un officier les rappela. La jarre fut abandonnée au bord de la piste.

Jollois s'arrêta. Il souleva la jarre. Elle contenait sept monnaies de bronze ptolémaïques, trois scarabées en faïence et une amulette d'Oupouaout en calcaire peint, tout le trésor domestique d'une famille partie avec ce qu'elle pouvait porter.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Jomard.

Jollois examina les monnaies une par une, les retourna, les data mentalement. Ptolémée IV ou V, à en juger par le profil. Les scarabées étaient de bonne facture. Sur l'amulette d'Oupouaout, les yeux étaient tracés à l'ocre rouge.

Jollois les remit dans la jarre. Elle ne pouvait pas rester sur la piste, où le premier venu la ramasserait. Il la posa à l'ombre, au pied du mur de la maison la plus proche, dans un creux qu'il creusa légèrement du talon de sa botte pour que la jarre ne roule pas, là où le propriétaire la trouverait en revenant, s'il revenait.

— On continue.

Ils rejoignirent la colonne. La jarre resta au bord du mur.

Le dixième jour, ils virent la mer pour la première fois depuis des mois. Quelques soldats crièrent. Les savants regardèrent en silence. La lumière sur l'eau était différente de celle sur le sable. Plus froide, plus mobile, d'un bleu de Méditerranée que Jollois avait essayé de peindre au départ de Toulon trois ans plus tôt sans trouver la bonne couleur.

— La mer, dit Fourier.

Il n'en dit pas davantage. Il voulait dire « et maintenant les Britanniques ».

Le onzième jour au matin, à une vingtaine de kilomètres de Rosette, deux officiers britanniques à cheval rejoignirent la colonne. Ils venaient du camp du général Hutchinson avec un ordre de mission signé, qui les chargeait d'inspecter les bagages français avant l'entrée dans la ville.

Damas les reçut avec une politesse glaciale.

— Messieurs, nous entrerons dans Rosette avec nos caisses scellées. L'inspection aura lieu à l'embarquement, comme le prévoit la convention, pas avant.

Le lieutenant britannique, un jeune homme d'une trentaine d'années nommé Thornton, insista.

— Nous avons l'ordre de vérifier que vous ne transportez pas de munitions ni de matériel de guerre. C'est une formalité.

— Une formalité qui attendra l'embarquement. D'ici là, mes chariots ne s'ouvrent pas.

Thornton regarda les caisses alignées sur les chariots. Il pouvait voir les numéros peints sur les flancs, de I à LXIII. Soixante-trois caisses sous bâches.

— Général, si vous refusez l'inspection, nous pouvons retarder votre embarquement de plusieurs jours.

— Retardez. Nous camperons ici en attendant.

L'autre officier britannique, plus âgé, intervint.

— Lieutenant, laissez donc. Des savants. Pas des contrebandiers. Des pierres et des dessins, voilà ce qu'il y a là-dedans. Le général Hutchinson le sait.

Thornton hésita, puis salua et repartit avec son collègue.

Fourier se tourna vers Damas.

— Vous pensez qu'ils vont vraiment nous bloquer ?

— Non. Ils voulaient voir nos réactions. Savoir si nous avions quelque chose à cacher. Maintenant ils savent que nous défendrons nos caisses.

— Et c'est une bonne chose ?

— Ça dépend du commissaire. Un négociateur, oui. Un pilleur…

La colonne reprit sa marche. À onze heures, les palmiers de Rosette apparurent à l'horizon, puis l'embouchure du fleuve. Les frégates britanniques mouillaient au large. La fumée de leurs cuisines montait droit dans le ciel sans vent.

Ils campèrent cette nuit-là à deux heures de marche de Rosette. On voyait les lumières de la ville sur l'horizon. Pas encore des formes, seulement une clarté basse et diffuse. Dans les premières semaines de l'expédition, une lumière de ce genre à l'horizon aurait voulu dire une ville à prendre, une carte à dresser, du travail. Cette nuit, elle annonçait les Britanniques.

Fourier relut, à la lumière d'une lanterne tenue basse, les premières pages du mémoire de Jomard. L'argument était solide. Ce qui l'empêchait de dormir, c'était de savoir si le commissaire britannique disposerait d'une latitude d'interprétation dans ses instructions. Un diplomate avec des instructions strictes n'écoutait pas les arguments. Il les enregistrait et les transmettait à Londres. Un diplomate avec une marge de manœuvre pouvait se laisser convaincre. Fourier n'en saurait rien avant de l'avoir en face de lui. Il replia les feuillets et baissa la mèche.

Geoffroy avait vérifié ses caisses deux fois depuis le campement. Les bouchons tenaient. Il n'y avait plus rien à faire que dormir. Jomard écrivit dans son carnet la liste des objets dont il comptait défendre la classification comme instruments scientifiques. Pas comme curiosités saisissables. Trente-deux entrées. Puis il s'endormit tout habillé.

Jollois resta assis dehors après que le feu du campement fut éteint. Le ciel était clair. Il gardait ses sacoches contre lui, les carnets les plus précieux dedans. Demain, les Britanniques, leur commissaire, le mémoire, les discussions sur ce qui appartenait à qui selon quel article.

La colonne atteignit Rosette à la fin de juillet 1801. Douze jours de marche depuis Le Caire. Les troupes de Belliard s'embarquèrent à Aboukir dans les semaines suivantes, sur des navires britanniques. Les savants, eux, obtinrent d'être conduits par mer à Alexandrie avec leurs caisses, sous pavillon parlementaire, pour y suivre le sort des collections de l'Institut. Menou tenait encore la ville, bloquée par les Britanniques depuis le printemps et assiégée depuis le 17 août. Les savants furent logés dans des entrepôts du port, leurs caisses empilées autour d'eux. Les discussions sur les collections attendraient la capitulation de Menou, quand les Britanniques seraient en position de les exiger. Pendant plus d'un mois, tandis que Menou négociait et que les Britanniques patientaient, les savants gardèrent leurs caisses.

CHAPITRE IV : LA DÉBÂCLE ET LE RETOUR

I - Les grandes antiquités

Le 3 septembre 1801, au lendemain de la signature de la convention de capitulation d'Alexandrie, le commissaire britannique William Richard Hamilton se présenta à l'entrepôt du port où logeaient les savants français, accompagné d'Edward Daniel Clarke, antiquaire désigné par le général Hutchinson pour conduire l'examen physique des collections.

Hamilton, secrétaire de lord Elgin, âgé de vingt-quatre ans, formé aux antiquités classiques à Cambridge, coordonnait la négociation diplomatique. Clarke avait été chargé d'identifier et répertorier les collections françaises pièce par pièce. Ils arrivèrent avec un secrétaire et deux soldats portant des registres vierges.

Jollois et Fourier représentaient officiellement la Commission dans ces négociations. Jomard, lui, défendrait les relevés cartographiques et les instruments de mesure. Il avait anticipé les arguments adverses, un par un.

La veille de la première réunion avec Hamilton, il avait refondu en termes juridiques le mémoire rédigé en avril. Toute la nuit. À Polytechnique, on lui avait appris à prévoir l'objection avant qu'elle soit faite. Il l'avait vérifié en Égypte, mesure contestée après mesure contestée, et ne voyait pas pourquoi le droit obéirait à une autre logique. La nouvelle version distinguait, pour ce qui concernait Jomard, trois catégories d'objets.

Premièrement, les antiquités au sens strict, objets préexistant à l'expédition et dont la présence en Égypte était indépendante de tout travail français. Catégorie saisissable, sans discussion.

Deuxièmement, les productions intellectuelles, mesures, calculs, observations, dessins réalisés par des membres de la Commission. Ces travaux n'existaient pas avant d'être produits. Ils ne pouvaient pas être assimilés à des objets trouvés.

Troisièmement, une zone grise, les instruments scientifiques apportés de France. Ni antiquités ni travaux de la Commission, mais outils de travail dont la saisie priverait la Commission de sa capacité future à travailler.

— C'est très clair, avait dit Fourier, sans lever les yeux du dernier feuillet. Reste à savoir si Hamilton est sensible à la clarté. Ce n'est pas une grandeur qui se mesure bien.

— S'il ne l'est pas, dit Jomard, c'est que ses instructions lui imposent d'ignorer les distinctions juridiques. Auquel cas aucun argument ne portera.

— Vous êtes pessimiste.

— Précis.

Fourier avait souri.

Clarke entra dans la cour de l'entrepôt. Il s'arrêta au milieu, tourna lentement sur lui-même, compta les caisses d'un regard circulaire. Soixante-trois. Plus les objets non emballés. Statues, sarcophages, colonnes empilées contre le mur nord. Son secrétaire, un jeune Cantabrigien nommé John Marten Cripps, sortit un carnet et commença à prendre des notes. Il notait tout. Le nombre de caisses, leurs dimensions approximatives, l'état des cordes qui les fermaient.

Jollois observait Clarke qui observait les collections. C'était la première fois qu'un Britannique voyait l'ensemble de ce que la Commission avait rassemblé en trois ans. Clarke ne montrait rien. Ni surprise ni satisfaction. Il comptait.

— Messieurs, dit Clarke en se tournant vers Jollois et Fourier, conformément à l'article seize de la convention de capitulation signée le 2 septembre, je suis chargé de prendre possession des manuscrits arabes, des statues et des autres collections faites pour la République française, désormais propriété publique à la disposition des généraux de l'armée alliée.

Le silence qui suivit dura trois secondes. Jollois posa lentement le registre qu'il tenait.

— L'ensemble, Monsieur Clarke ? Chaque objet, chaque dessin, chaque spécimen… collectés pendant trois ans ?

— C'est ce que dit l'article seize.

— L'article seize, répondit Jollois d'une voix tranchante, parle des collections faites pour la République. Pas de nos productions intellectuelles. Pas de nos instruments scientifiques. Pas des collections que certains d'entre nous ont acquises avec leur propre argent.

Clarke ouvrit son propre registre à la première page. Hamilton, qui se tenait légèrement en retrait, intervint avant que Clarke ne réponde.

— Messieurs, dit Hamilton, personne ne conteste que vous ayez travaillé. Ni la valeur de vos travaux. Mais les termes de la capitulation sont… clairs. Monsieur Clarke examinera vos collections pièce par pièce, et vous présenterez vos arguments pour chaque catégorie d'objets. Nous écouterons. Nous trancherons équitablement.

Fourier prit la parole. Sa voix était plus posée que celle de Jollois, mais non moins ferme.

— Alors une méthode, Monsieur Hamilton. Nous proposerons une classification des objets en catégories distinctes. Vous examinerez nos arguments catégorie par catégorie. Aucune inspection refusée. Mais chaque saisie justifiée.

Hamilton acquiesça.

— C'est raisonnable. Monsieur Clarke ?

Clarke referma son registre.

— J'accepte cette procédure. Mais je vous préviens que mes instructions sont strictes. Je n'ai aucune latitude pour interpréter l'article seize au-delà de ce qu'il dit explicitement.

Jollois ne bougea pas.

— Et nous, Monsieur Clarke, nous n'avons aucune intention de vous laisser confisquer trois ans de notre vie sans discuter chaque pièce.

Pendant les dix-neuf jours que dura l'affrontement avec Clarke et Hamilton, chaque fois qu'un objet contesté nécessitait une expertise scientifique — une carte, un relevé, un instrument — c'est Jomard qu'on appelait. Il parlait peu, dépliait ses documents sur la table, répondait aux questions avec une économie qui déconcertait Clarke, habitué aux arguments plus rhétoriques des Français. Le rôle lui convenait. La négociation ressemblait à la mesure plus qu'il ne l'aurait cru — s'en tenir aux faits, ne rien concéder d'invérifiable, savoir à quel moment se taire.

— Votre collègue est redoutable, dit Clarke à Jollois un soir. Il ne concède rien, il ne surévalue rien. Rare, dans une négociation.

— Il est mathématicien.

— Ça se voit.

Le 4 septembre au matin, Clarke revint accompagné de plusieurs assistants et commença l'examen des collections de l'Institut. Hamilton était présent en observateur.

La première catégorie examinée fut celle des grandes antiquités monumentales. Les sarcophages en granit et en basalte, les statues colossales, les bas-reliefs détachés des temples. Sur ces objets, les savants français ne pouvaient présenter aucun argument crédible de propriété personnelle. Ces monuments existaient bien avant la Commission, qui n'avait fait que les découvrir.

— Nous ne contestons pas votre droit légal sur les grandes antiquités, dit Fourier, les yeux sur un point au-dessus de l'épaule de Hamilton. Nous tenons seulement à ce que l'histoire retienne qui les a découvertes. La Commission française. Pas l'armée britannique.

Hamilton y consentit.

— Je vous donne ma parole que le British Museum reconnaîtra que ces antiquités ont été découvertes par votre Commission.

Clarke dressa l'inventaire des grandes antiquités, Hamilton validant chaque entrée au registre. Jollois, à côté d'eux, regardait chaque pièce quitter la cour pour le registre.

La Pierre de Rosette manquait à l'appel.

Trouvée en juillet 1799 par les soldats français qui renforçaient les défenses du fort Julien, près de Rosette, enchâssée dans un mur du vieux fort mamelouk, réutilisée comme matériau de construction. Un décret royal de 196 avant notre ère gravé en trois écritures, avec les hiéroglyphes en haut, le démotique au milieu et le grec en bas. Le grec, on savait le lire. Le reste attendait d'être déchiffré. Mais le général Menou la revendiquait comme sa propriété personnelle, et nul, dans l'entrepôt, ne savait où elle était.

Clarke l'inscrivit tout de même au registre, à titre provisoire, en se réservant de compléter l'entrée quand la pièce serait retrouvée. Le général Hutchinson trancherait, et Hutchinson, on le savait, ne trancherait pas en faveur de Menou.

Marcel regardait Clarke écrire dans son registre. La plume grattait le papier avec un bruit sec, définitif. « Pierre de Rosette. Granit noir. Inscription trilingue. Revendiquée par le général Menou comme propriété personnelle. À saisir en vertu de l'article 16, Convention d'Alexandrie, septembre 1801. »

Marcel ne dit rien. Il avait passé, au Caire, dans les mois qui suivirent la découverte de la pierre en juillet 1799, deux nuits entières couché sur le dos, les bras levés au-dessus de la tête, à tapoter du papier humide pour réaliser des estampages. Ses épaules avaient gardé la douleur pendant une semaine. Ses doigts avaient longtemps senti l'encre d'imprimerie mélangée à la résine de térébenthine. Cette odeur âcre et poisseuse qui ne partait pas, même après s'être lavé les mains trois fois.

Il lui restait vingt-cinq estampages complets dans un portefeuille plat, bien protégés entre des feuilles de papier absorbant. Les

autres avaient été envoyés aux quatre coins de l'Europe. Chaque signe, chaque fissure, chaque irrégularité de la surface était reproduit avec une fidélité que le meilleur dessinateur n'aurait jamais pu atteindre. Clarke pouvait prendre la pierre. Marcel était bien décidé à garder le texte.

Jomard, à côté de lui, ne bougeait pas. Il ne regardait pas la Pierre. Il regardait Clarke.

Fourier, lui, prenait des notes, d'une petite écriture serrée, en marge. Il calculait déjà ce qu'on pourrait négocier en échange de cette première concession.

Jollois observait Clarke sans rien laisser paraître. Il avait déjà accepté que la Pierre partirait. Restait à sauver le reste. Les dessins. Les carnets. Les estampages de Marcel. Les collections de Geoffroy.

Clarke leva les yeux de son registre.

— La Pierre reste inscrite. Le général Hutchinson en jugera.

Marcel se détourna et cala le portefeuille plat sous son bras. Il ne voulait pas imaginer les soldats britanniques montant la garde devant la Pierre de Rosette. C'était mesquin. Il l'imaginait quand même.

Cette pierre, il l'avait touchée. Il en connaissait chaque aspérité, chaque grain de la surface. Il savait où elle était légèrement plus lisse, là où des mains anciennes l'avaient frottée, peut-être des prêtres qui la lisaient il y a deux mille ans. Il savait où elle était rugueuse, là où elle avait été cassée, puis réutilisée dans un mur d'un fort mamelouk.

Jollois ferma les yeux un instant. Elle avait été trouvée par les hommes de Bouchard, estampée par Marcel, répertoriée dans les registres de la Commission. Dans quelques jours, des artilleurs de l'armée de Sa Majesté la hisseraient sur un affût.

Ce n'était pas différent de ce que la France avait fait en Italie, ni de ce que les Romains avaient fait avant eux. La chaîne était longue.

Clarke ajouta ensuite en marge de son registre la mention « Découverte par l'expédition française en 1799. »

Jollois observait. Découverte. Pas prise. Pas extraite d'un mur. Découverte.

Ensuite le sarcophage de Nectanébo II, dernier pharaon d'Égypte de souche égyptienne, qui avait régné de 360 à 342 avant notre ère. La brèche verte était froide. Jollois avait posé la main à l'intérieur lors de sa première visite, là où le corps aurait reposé. Le fond était poli, uni, doux comme du métal. Son règne avait été interrompu par la deuxième invasion perse. On ne savait pas où il était mort, ni si son corps avait été ramené. Ce sarcophage avait probablement été préparé avant sa fuite et n'avait jamais servi. Trouvé à Alexandrie dans la cour de la mosquée d'Attarine, où il servait de bassin aux ablutions. La décoration, sur les parois, reprenait des sections de l'Amdouat, le voyage nocturne du soleil à travers les douze heures des enfers. Jollois avait copié ces mêmes scènes dans la Vallée des Rois. Il les reconnut au premier coup d'œil. Les mêmes dieux, le même voyage, gravés pour un roi qui n'avait jamais eu le temps de mourir dans ce sarcophage.

Clarke l'examina. Il demanda le poids.

— Plusieurs tonnes. Plus de trois mètres de long, dit Jomard.

— Et l'intérêt historique ?

— Le tombeau du dernier pharaon indigène d'Égypte, dit Jollois. Il n'a jamais servi.

Clarke nota sur son registre sans commenter.

Il y avait aussi la statue d'un grand prêtre d'Amon en granit gris, grandeur nature, les mains jointes devant lui dans l'attitude éternelle du serviteur divin, celle que Jollois avait vue reproduite des dizaines de fois dans les temples de Haute-Égypte. Un poing colossal en granit, fragment d'une statue royale dont le reste n'avait jamais été retrouvé. Jomard avait estimé que la statue complète

devait mesurer douze à quinze mètres. Le poing seul arrivait à hauteur d'épaule d'un homme debout.

Puis des stèles, inscriptions commémoratives en calcaire et en basalte portant des cartouches royaux et des textes hiéroglyphiques. Clarke se contenta ce jour-là de les dénombrer. L'examen des inscriptions viendrait plus tard. Le poids total était considérable.

— Ces objets, déclara Hamilton, seront conservés au British Museum et rendus accessibles aux savants du monde entier. Votre contribution scientifique sera reconnue. Les cartels porteront la mention « Découvert par l'expédition française, cédé aux forces britanniques lors de la capitulation d'Alexandrie. »

La matinée du 4 septembre avait tranché la question des grandes antiquités. Le sarcophage de Nectanébo II, la statue du grand prêtre d'Amon, les stèles étaient portés au registre, et la Pierre de Rosette ne tarderait pas à les rejoindre. Restait tout le reste. Jollois était épuisé par les semaines qui venaient de s'écouler. Il n'avait aucune intention de lâcher prise.

— Je suis prêt à discuter de tout. Mais je vous préviens que je n'accepterai aucune saisie sans discussion préalable de chaque catégorie d'objets. Nous avons le temps. La capitulation nous donne des semaines avant l'évacuation.

Hamilton, qui avait suivi l'échange en silence, intervint. Il préférait une négociation à une confrontation brutale. Clarke examinerait, il trancherait sur les points litigieux. Les deux camps posèrent leurs positions initiales, identifièrent les points d'accord et de désaccord, et convinrent d'un calendrier de travail, que Cripps recopia au propre.

On apprit le soir même où se trouvait la Pierre. Un officier, membre de l'Institut, avait conduit Clarke, Cripps et Hamilton dans les ruelles derrière la résidence de Menou. Elle dormait là,

sous des tapis, parmi les bagages du général. Hutchinson avait été prévenu aussitôt. Tout s'était décidé en une journée.

Le soir du 4 septembre, les savants français se réunirent dans une salle attenante à l'entrepôt. Une pièce basse de plafond, meublée d'une table et de quelques chaises dépareillées. Dehors, on entendait les soldats britanniques qui montaient la garde. Le cliquetis régulier des armes contre les baudriers.

Fourier posa la question que personne ne voulait formuler.

— Les grandes antiquités sont perdues pour nous. La Pierre de Rosette, les sarcophages, les statues… Il faut défendre ce qui peut encore l'être.

Jollois le regarda sans répondre. Marcel n'attendit pas.

— Mes estampages. Non négociable. Vingt-cinq estampages complets de la Pierre de Rosette.

— Les collections naturalistes non plus, dit Geoffroy. Les serpents attrapés dans le désert, les insectes collectés sous quarante degrés — j'ai risqué ma vie pour chaque spécimen. Je me coucherai devant les caisses s'il le faut.

Fourier soupira. Il avait prévu que chacun plaiderait pour ses propres caisses.

— Messieurs, dit-il en pesant ses mots, soyons… réalistes. Les grandes pièces sont parties. Hamilton a le droit et la force. Nous avons la patience, et un peu de ruse. Je propose qu'on concentre nos efforts sur ce qui est encore défendable — l'irremplaçable, intellectuellement parlant. Les dessins. Les notes. Les manuscrits.

Jollois se leva.

— Non.

Il se tenait debout, les mains posées à plat sur la table.

— Non, répéta-t-il. Nous défendrons tout. Chaque objet, chaque dessin, chaque spécimen. Clarke justifiera chaque saisie, argumentera chaque prise. Nous le noierons sous les détails, les catégories, les exceptions juridiques. Il veut tout ? Pièce par pièce.

Jomard acquiesça.

— Jollois a raison. Céder d'emblée, c'est accepter le principe de la saisie, et Clarke viendra ensuite chercher le reste. Tenir sur tout. Ne céder qu'au point où l'on ne peut plus résister.

Geoffroy le dévisagea.

— Et concrètement ? On laisse Clarke prendre ce qui reste sans se battre ?

— Au contraire, dit Jollois. On se bat pour tout, on perd ce qu'on doit perdre. Mais chaque concession aura coûté. Hamilton se souviendra qu'on n'a rien donné gratuitement.

Fourier regardait Jollois, le crayon arrêté au-dessus de sa feuille. Ils perdraient. Du moins chaque mètre de terrain aurait-il été défendu.

— D'accord, dit Fourier. On défend tout. Mais on reste coordonnés. Personne ne négocie seul dans son coin. Chaque argument passe par cette table avant d'aller vers Hamilton.

Les autres se rangèrent à cet avis. Marcel prit la parole, plus doucement.

— Et si on perd tout ? Si Hamilton saisit même les estampages ?

Jollois se rassit. Il avait retrouvé son calme.

— On ne perdra pas tout. Hamilton n'est pas un pillard. C'est un diplomate. Il a des instructions… et un certain sens de l'équité. Il cédera sur ce qui se défend juridiquement. Encore faut-il que nos arguments soient indiscutables.

Personne n'ajouta rien. Dehors, la relève de la garde passa sous la fenêtre.

II - Les collections sauvées

Les instruments scientifiques personnels des savants — télescopes astronomiques, théodolites, baromètres, thermomètres, balances de précision, microscopes — furent reconnus sans difficulté comme propriétés personnelles non saisissables.

Hamilton admit que ces outils de métier n'avaient aucun rapport avec l'Égypte ancienne. Pour le reste, les Britanniques entendaient tout discuter, dans le moindre détail.

Le 9 septembre, Clarke examina les collections naturalistes de Geoffroy Saint-Hilaire.

— Monsieur Geoffroy Saint-Hilaire, dit Clarke, j'ai reçu l'ordre d'examiner vos spécimens. Je vous prie de me faciliter l'accès à vos caisses.

Geoffroy ne réagit pas comme Jollois et Fourier.

— Vous ne toucherez pas à ces collections, cria-t-il en se plaçant entre les soldats et ses caisses. Si vous avancez d'un pas, je brûle tout.

— Vous les avez collectées en tant que membre officiel de la Commission, dit Clarke. Elles sont donc propriété publique française, donc butin de guerre britannique. C'est la chaîne logique. Je ne l'ai pas inventée.

Geoffroy Saint-Hilaire ne voulut pas l'entendre.

— Vous voulez voler mon travail pour enrichir vos musées. Sans avoir fait vous-mêmes un seul effort de découverte, pas un. Appelez ça comme vous voudrez. Moi, j'appelle ça du vol.

— Je ne vous crois pas, dit Clarke. Vous ne détruiriez pas trois ans de travail.

Geoffroy traversa la pièce, ouvrit l'une des caisses de spécimens séchés, sortit un briquet à amadou, battit deux fois et l'alluma. La flamme était à dix centimètres de la paille sèche.

— Je ne bluffe pas. Un pas de plus et je mets le feu. L'histoire retiendra que vous avez, vous aussi, brûlé une bibliothèque à Alexandrie.

Clarke regarda la flamme. Le naturaliste avait vingt-neuf ans et la main ferme. Mieux valait laisser Geoffroy partir avec ses bocaux que rentrer à Londres avec des cendres. Il fit un pas en arrière.

— Votre passion force mon respect, dit Clarke en reculant. Même si vos méthodes sont théâtrales. La science universelle y gagnera si ces collections survivent en France. J'en plaiderai la cause auprès du général Hutchinson.

— Bien défendu, dit Jollois à Geoffroy Saint-Hilaire le soir même. Pour les grandes antiquités, il aurait fallu faire comme vous. Peut-être.

— Les grandes antiquités se voyaient de trop loin. Mes poissons en bocal n'ont jamais fait rêver un officier britannique. C'est parfois un avantage d'être incompris.

L'affaire eut un effet d'entraînement sur les autres négociations. Les savants avaient vu qu'une résistance ferme pouvait payer, à condition de choisir ses batailles.

Jollois, encouragé par cet exemple, poussa davantage sur la question de la publication des dessins de la Commission. Une lettre de Bonaparte arriva à Alexandrie le 10 septembre, huit jours après la signature de la capitulation. Écrite à Paris au printemps, elle avait voyagé des mois par courrier diplomatique, via les intermédiaires ottomans. Fourier la reçut en fin de matinée pendant que Clarke examinait les inscriptions des stèles.

Elle était courte. Bonaparte écrivait en Premier Consul, non plus en général, et le ton avait changé avec le titre. Il saluait le travail de la Commission, se disait confiant dans sa capacité à défendre les collections contre les revendications britanniques, promettait que ses travaux seraient publiés avec le soutien total du gouvernement consulaire, et ajoutait en dernière ligne que Paris attendait leur retour.

Paris attendait leur retour. Fourier lut la phrase trois fois. Bonaparte ne savait pas ce que cela coûtait de lire « Paris attend » en regardant la Pierre de Rosette sous garde britannique. Ni cruauté ni indifférence, seulement Paris qui voyait déjà la suite. Bonaparte n'écrivait pas « je suis désolé pour les collections que vous perdez », ni « j'aurais fait autrement ». Il écrivait « Paris attend ».

Comme si tout ce qui s'était passé ici — les trois ans, les morts, la Pierre de Rosette que Clarke venait d'inscrire à son registre — était simplement le prélude à quelque chose qui commencerait là-bas.

Fourier plia la lettre et la glissa dans le portefeuille des estampages de Marcel. Elle voyagerait avec les estampages. Il n'était pas sûr de ce qu'il en ferait une fois à Paris. Probablement rien. On ne répond pas à une lettre du Premier Consul pour lui dire que sa formulation lui a semblé légère.

Il retourna aux négociations. Clarke avait fini les stèles. Jollois réclama la liberté de publier les dessins de la Commission en France sans restriction, ce qui revenait à demander à Hamilton de renoncer à tout contrôle britannique sur la diffusion des images des antiquités égyptiennes.

Hamilton hésita. La concession était large, mais refuser à la Commission le droit de publier ses propres dessins aurait été indéfendable, juridiquement et moralement. Il accepta, posant comme seule condition qu'une copie de chaque planche publiée serait envoyée au British Museum pour ses archives.

— Une copie de chaque planche, dit Jollois. Soit. Il faudra de toute façon tirer à plusieurs exemplaires pour la vente.

Cet accord garantissait la publication de la *Description* et ouvrait aussi la voie au *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* que Denon, rentré en France dès 1799, ferait paraître en 1802, avant même que la *Description* ne soit prête, et qui deviendrait le premier grand succès de librairie sur l'Égypte ancienne.

Les herbiers soulevèrent un débat moins bruyant que celui des collections naturalistes, mais révélateur des enjeux de la négociation. Les botanistes de la Commission avaient réuni des herbiers de plusieurs milliers de spécimens de la flore égyptienne. Plantes du désert, végétaux du Nil, espèces cultivées dans les jardins du Caire.

Clarke voulut en saisir la moitié. Les botanistes objectèrent que ces herbiers formaient des séries cohérentes et que les diviser en réduirait considérablement la valeur scientifique, puisqu'un herbier coupé en deux ne permettait plus les études comparatives.

Hamilton soutint Clarke. Les savants ne purent qu'accepter.

Clarke passa ensuite à la catégorie la plus ambiguë, celle des petites antiquités que les savants français disaient avoir acquises de leurs deniers auprès de fellahs ou de marchands d'antiquités plutôt que découvertes officiellement par la Commission.

Il y en avait des centaines. Statuettes funéraires en bois peint et en faïence émaillée, amulettes en pierre semi-précieuse, scarabées gravés, fragments de papyrus, petites statues de bronze, poteries, bijoux, outils anciens, lambeaux de textiles. Les Français soutenaient qu'il s'agissait d'achats personnels faits sur le marché local, non de découvertes officielles.

Clarke resta sceptique.

— Prouver que chaque objet a été acheté et non trouvé sera impossible, dit-il. Je doute que vous ayez gardé les reçus du bazar.

Fourier admit la difficulté.

— Nos registres… n'ont pas toujours été rigoureux, non. Trier objet par objet, cela prendrait des semaines. Je propose un compromis. Une moitié, choisie par nous, que nous gardons. L'autre pour le British Museum.

Hamilton accepta.

— Raisonnable. Et plus rapide. Nous procéderons ainsi.

Les savants passèrent les jours suivants à sélectionner les objets qu'ils garderaient, en privilégiant la valeur documentaire et la signification historique plutôt que l'éclat. Ils conservèrent notamment plusieurs papyrus portant des textes hiéroglyphiques et démotiques, des séries complètes de statuettes funéraires provenant

d'un même tombeau, des collections de scarabées aux cartouches de différents pharaons.

Hamilton, de son côté, retint les pièces les plus spectaculaires, celles qui impressionneraient le public du British Museum. Des statues de bronze de divinités égyptiennes, des bijoux en or et en argent, des amulettes finement taillées dans le lapis-lazuli et la cornaline, des poteries peintes de haute qualité.

Ce partage privait la France de nombreux objets précieux, mais il en sauvait une part substantielle, qui enrichirait plus tard le musée égyptien du Louvre, inauguré en 1827.

Les momies posèrent un problème particulier. Hamilton soutint qu'elles constituaient manifestement des antiquités égyptiennes saisissables. Les Français répliquèrent qu'elles avaient une valeur anatomique plutôt qu'une valeur muséale et qu'elles serviraient mieux la science si elles demeuraient avec les naturalistes français qui pourraient les étudier.

Hamilton, après réflexion, accepta un arrangement. Les Français garderaient quelques momies animales et une momie humaine de qualité médiocre pour leurs études, les Britanniques prendraient les momies royales ou nobles les mieux conservées pour l'exposition.

— Cela me satisfait, dit Hamilton. Nous avons une solution pour chaque catégorie.

Fourier répondit avec une courtoisie sèche.

— Une solution… Nous avons été constructifs, Monsieur Hamilton, parce que la force était de votre côté. Je vous demande seulement de laisser consigner, pour les archives de la Commission, que nous tenons cette saisie pour une spoliation injuste. Trois ans de travail. Et de souffrances.

Hamilton ne répliqua pas. Il ne prétendait pas effacer le ressentiment des Français, seulement exécuter ses instructions sans dommage inutile. Cette protestation, il l'avait déjà entendue, et il

savait qu'elle serait transmise à Paris, consignée dans les mémoires, peut-être publiée un jour.

L'inventaire pratique des petites antiquités occupa les jours suivants. Chaque objet était inscrit sur deux listes à la fois, l'une tenue par un secrétaire britannique, l'autre par Marcel, et l'on comparait les deux le soir, à la lampe, ligne à ligne, pour vérifier que rien n'avait été omis ni déplacé sans accord mutuel. Fastidieux. Il n'y eut ensuite aucune contestation.

Les estampages d'inscriptions hiéroglyphiques se révélèrent plus contentieux. Hamilton soutint qu'ils reproduisaient des inscriptions égyptiennes et relevaient donc des « autres collections » mentionnées dans l'article seize.

Marcel, qui avait préparé sa défense, contesta cette lecture extensive.

— Ces estampages sont du papier et de l'encre, dit-il. Pas des antiquités exposables. Des documents de travail pour philologues. Le British Museum ne sait pas quoi en faire. Laissez-les-nous.

Hamilton réfléchit un moment avant de répondre.

— Vos notes sont vos notes. Ce n'est pas ce que je cherche ici.

Il posa sa plume d'un geste sec.

— Gardez-les. Nous avons l'original.

Les estampages resteraient aux Français. Marcel l'avait prévu dès le premier jour.

La Commission avait sauvé l'essentiel, et l'essentiel ne tenait pas dans les grandes caisses. Il tenait dans les tubes de cuivre et les portefeuilles de cuir. Cela pèserait peu dans les cales du navire. Cela pèserait davantage dans les décennies à venir.

Les manuscrits et les notes scientifiques furent réglés plus favorablement encore. Hamilton reconnut sans difficulté que ces documents constituaient des travaux intellectuels personnels,

distincts des antiquités matérielles, et donc non saisissables comme butin de guerre.

Le 15 septembre, Hamilton demanda à examiner tous les dessins réalisés par Jollois et ses collègues artistes pendant l'expédition. Jollois présenta ses carnets.

— Monsieur Hamilton. Une statue pharaonique existait sans moi. Ces dessins, non. Ils n'existaient pas avant que je les trace. Confisquer une œuvre personnelle, ce n'est pas une réquisition. C'est un vol.

Hamilton examina les dessins un long moment.

— Vos dessins sont votre œuvre, pas des antiquités. Conservez-les. Je demanderai seulement une cinquantaine de copies pour le British Museum. Les originaux restent à vous.

Jollois choisit lui-même les copies à remettre. Puis il resta un moment la main posée sur ses carnets.

Les monnaies antiques faillirent rouvrir un conflit que l'on croyait clos. Les savants de la Commission possédaient ensemble plusieurs centaines de pièces grecques, ptolémaïques et romaines, recueillies sur des sites du Delta et de la vallée du Nil. Hamilton les revendiqua comme antiquités saisissables. Les savants répondirent qu'il s'agissait d'acquisitions personnelles faites pour leurs propres collections numismatiques.

— Chaque pièce a été achetée par un savant, dit Marcel en produisant un carnet où il avait noté, avec une prévoyance que personne ne lui avait demandée, chaque achat avec son prix, sa date et le nom du vendeur. Voici les registres.

Hamilton examina le carnet avec attention. La tenue de ce registre était manifestement antérieure aux négociations et ne devait rien à un document fabriqué pour les besoins de la cause. Il accepta l'argument et laissa les monnaies aux savants, à l'exception d'une quinzaine de pièces remarquables que Marcel accepta de lui céder en échange de facilités de transport supplémentaires pour les caisses les plus volumineuses.

Hamilton procédait ainsi, ferme sur les grandes lignes de ses instructions, souple sur les détails.

Jollois, quand il l'apprit, lui en sut gré sans le montrer. Au début des négociations, il avait redouté un confiscateur.

— Je préfère laisser passer quelques objets que créer un précédent d'arbitraire, dit Hamilton. Si les Français nous soupçonnent de confisquer hors de toute règle, nous perdons leur coopération pour la suite.

III - L'éthique des spoliations

Le matin du 17 septembre, Jollois sortit seul dans Alexandrie. Il n'avait rien à dessiner de particulier. Il voulait marcher. Les négociations duraient depuis quatorze jours. Le procès-verbal serait signé dans quelques jours. Après, il n'y aurait plus rien à défendre.

Il traversa le quartier des marchands sans s'arrêter. La ville continuait, et c'était ce qui le frappait le plus, comme si rien ne s'était passé. Les femmes aux puits. Les mulets dans les ruelles étroites. L'odeur du pain chaud et du jasmin.

Il s'arrêta devant la boutique d'un relieur. L'homme travaillait sur le pas de sa porte, cousant des cahiers avec le soin lent de quelqu'un dont la main connaît le geste depuis l'enfance. Il leva les yeux sur Jollois, puis les rabaissa sur son travail sans curiosité particulière. Un autre Français. Il en avait vu passer pendant trois ans. Il en verrait d'autres. Des Ottomans, des Anglais, des Mamelouks. L'aiguille repartit dans le cahier.

Jollois le regarda travailler. Les outils usés, les gestes automatiques, l'établi poli par des années de friction. L'odeur de la colle chauffée dans son pot flottait dans la rue. Douce, légèrement âcre.

Jollois ne lui parla pas. Sans interprète, il demeura à le regarder travailler avant de continuer jusqu'au port. Les navires britanniques étaient là, dans la rade, attendant. Des caisses s'accumulaient sur les quais. Les grandes antiquités partiraient dans quelques jours. Lui partirait peu après, sur un de ces navires.

Dans ses sacoches, ses carnets. Dans les caisses des Anglais, la Pierre de Rosette et le sarcophage de Nectanébo II.

Il pensa au relieur. Le relieur faisait des carnets. Lui les remplissait. Les carnets partiraient à Paris, les caisses à Londres. Dans cent ans — dans deux cents ans — quelqu'un ouvrirait ces carnets et verrait l'Égypte telle qu'elle était en 1801. Des colonnes de temple et des hypogées royaux, mais pas le relieur ni la rue. C'est ce que Jollois avait choisi de dessiner. Ce qu'il avait laissé de côté — la ville quotidienne, les gens ordinaires, le travail des mains — ne serait nulle part.

Il dessina le port, les quais, les navires en rade. Puis, dans le coin de la page, de mémoire, les mains du relieur sur son cahier. Il ne savait pas bien pourquoi. Ces mains-là ne partiraient nulle part. Elles resteraient ici, dans cette rue, à faire des carnets.

Il examina le dessin. Les mains, rapides, sûres, avec les callosités aux bons endroits. Des mains qui n'avaient jamais quitté cette rue. Qui n'avaient pas besoin de la quitter. Le geste appris si tôt qu'il était devenu le corps lui-même. Il pensa à ses propres mains tachées d'encre. À Abdallah ibn Youssef qui savait le canal autrement que par les mesures. À l'artisan copte dont les mains savaient le papier.

Ce soir-là, Hamilton leur fit parvenir un billet. Il demandait à passer dîner avec eux le lendemain, sans secrétaire. Jollois montra le billet à Fourier.

— Il vient seul, dit Fourier, sans lever les yeux du billet. Sans secrétaire.

— Comme homme, alors, dit Jollois. Pas comme commissaire.

Fourier posa le billet, le retourna, y chercha une date qui n'y était pas. Venir chez l'adversaire sans secrétaire ni protocole, c'était vouloir dire ce qu'aucun rapport ne contiendrait. Il accepterait au nom de tous.

Le soir du 18 septembre, Hamilton se présenta chez les Français, comme convenu. Il était seul.

La table était une porte posée sur des tréteaux. Du pain, du fromage de chèvre, une bouteille de vin local que personne ne jugea. Fourier était là, Geoffroy, Marcel. Dehors, les soldats chargeaient des caisses sur des chariots. On entendait le bois frotter contre le bois.

Ils mangèrent un moment sans parler. C'était Hamilton qui avait demandé à venir. Ils attendaient de savoir pourquoi.

— Le sarcophage de Nectanébo II, dit-il enfin. Celui que vous aviez étudié ici, à Alexandrie. Il part demain pour le port. Je voulais vous le dire en face.

Jollois posa son verre lentement. Le sarcophage de Nectanébo était en brèche verte, long de plus de trois mètres, couvert d'inscriptions de l'Amdouat. Il avait passé une journée entière à le dessiner. Il se souvenait de la lumière sur la brèche. Pas un reflet, une absorption, comme si la pierre retenait la lumière pour elle. Les hiéroglyphes avaient été taillés avec une précision qui, après vingt siècles, permettait encore de distinguer les plumes des oiseaux et les articulations des serpents.

— Ce sarcophage, dit Fourier, était à Alexandrie avant nous. Les Arabes l'avaient réutilisé comme bassin d'ablutions. Nous l'avons sorti de là. Nous l'avons étudié.

— Je sais. Nous l'avions aussi trouvé mentionné, dans la relation du voyage de Pococke. C'est une des raisons pour lesquelles je voulais vous le dire. Vous n'êtes pas les premiers à l'avoir déplacé.

Dehors, une caisse cogna contre une autre. Quelqu'un jura en anglais.

— Ce qui me dérange… dit Jollois. Ce n'est pas que vous le preniez. Dans cent ans, un Égyptien devra venir à Londres pour voir le sarcophage d'un de ses pharaons.

Hamilton regardait son verre. Fourier observait Hamilton qui regardait son verre.

— Si dans cent ans il y a un Égyptien qui veut voir ce sarcophage, dit Hamilton, c'est que quelqu'un lui aura appris ce que c'est. Et cette personne aura probablement travaillé à partir de vos dessins et de vos relevés. Pas de la pierre.

— Ça, c'est une justification.

— Oui. Comme toutes celles que nous nous donnons, ici.

Personne ne mangea pendant un moment. Marcel remplissait son verre avec la précision qu'il mettait à tout ce qu'il faisait.

— Ce sarcophage, dit Marcel sans lever la tête, avait déjà changé de main avant les Arabes. Il n'avait jamais reçu le corps de Nectanébo et avait fini dans Alexandrie. On en avait fait un bassin. Les Arabes, plus tard, l'avaient installé pour les ablutions dans la cour de la mosquée d'Attarine. Nous l'avons mesuré et dessiné. Vous allez l'exposer. Chaque époque a sa façon de s'approprier l'Égypte.

— Et l'Égypte, elle, n'a pas son mot à dire.

Geoffroy regardait le plafond.

— Ce n'est pas l'Égypte qui nous a invités.

La conversation venait de toucher un point qu'Hamilton n'avait pas prévu. Il pensa à ses instructions. Saisir les antiquités, maintenir l'équité. Ses instructions ne parlaient pas des Égyptiens. Personne n'avait pensé à les inclure. Il ne répondit pas à Geoffroy.

— Si l'Égypte se constituait un jour en nation, reprit Fourier, et réclamait ses biens, que répondrait le British Museum ?

— Ce ne sera pas moi. Quelqu'un d'autre, dans d'autres circonstances. Je ne peux pas engager le siècle prochain.

Fourier nota la phrase. Elle était honnête, et insuffisante, mais c'était tout ce qu'un homme dans la position d'Hamilton pouvait dire ce soir-là.

Dans quelques années, dans ses notes pour la préface de la *Description*, il retrouverait cette phrase. Il ne l'y mettrait pas. Elle était

trop personnelle, trop liée à une soirée qui n'avait pas de témoin officiel. Mais il penserait à Hamilton en l'écrivant.

Hamilton se leva le premier. Il remercia pour le dîner. À la porte, il s'arrêta.

— Si un savant français veut examiner le sarcophage à Londres, je faciliterai l'accès.

Jollois le regarda partir. Dehors, les soldats continuaient à charger. La nuit alexandrine entrait par la fenêtre. Des voix en arabe, un chien, l'odeur du port.

— Il nous a donné raison sur tout ce qu'on lui a dit, dit Marcel. Et il a pris le sarcophage quand même.

Le lendemain matin, quand Jollois traversa la cour, le sarcophage de Nectanébo n'était plus là. À la place, une trace rectangulaire dans le sable.

Le 22 septembre, tôt le matin, un commerçant égyptien se présenta aux portes de l'entrepôt et demanda à parler à Hamilton.

Il s'appelait Mahmoud al-Tawil. Il tenait une boutique d'antiquités dans le quartier copte d'Alexandrie, à deux rues du port. Son fils de quinze ans l'accompagnait et servirait d'interprète. Jollois, qui passait dans la cour au moment où ils arrivaient, s'arrêta.

Hamilton les reçut dans la pièce qui lui servait de bureau. Une table, quatre chaises, les piles de procès-verbaux que le secrétaire classait depuis deux semaines. Mahmoud al-Tawil posa sur la table un morceau de papier plié et attendit que le fils eût traduit.

Il affirmait que plusieurs statuettes figurant dans le lot des petites antiquités britanniques lui avaient été volées par des soldats français en 1798. Il en réclamait la restitution.

— Il dit que son père avait acquis ces pièces de son propre père, traduisit le fils. Elles étaient dans la famille depuis trois générations. Des soldats les ont prises dans la boutique la première semaine de l'occupation. Il a des témoins.

Hamilton écouta. Il regarda le papier plié. Une liste de huit objets décrits en arabe avec des annotations en piastres, prix payés lors des acquisitions du père. Il demanda à voir les témoins. Le fils sortit et revint avec deux hommes du même quartier, qui confirmèrent que Mahmoud al-Tawil possédait bien ces objets avant l'arrivée des Français.

Jollois s'était approché de la porte. Il reconnut la description d'une des statuettes, une figurine en bronze représentant Osiris debout, les bras croisés, haute d'environ vingt centimètres. Il l'avait dessinée. Pas chez cet homme, mais dans une caisse ouverte au bivouac, en 1798, les premiers jours. Il n'avait pas demandé d'où elle venait.

— Je ne peux pas vous rendre ces objets, dit Hamilton. Ils font partie d'une saisie officielle validée par la capitulation. La procédure de restitution individuelle dans ce contexte est légalement inextricable.

Le fils traduisit. Mahmoud al-Tawil écouta sans changer d'expression. Il posa une question courte.

— Il demande qui possède ces objets maintenant. Les Anglais ou les Français ?

— Les Anglais. Ils sont dans les caisses de la saisie britannique.

Nouvelle question courte.

— Il demande alors pourquoi les Anglais ne peuvent pas les rendre, s'ils les ont.

Hamilton prit le temps de formuler sa réponse. Il n'y mettait aucune mauvaise foi. Le système n'avait pas été conçu pour ce genre de question.

— Parce que ces objets font désormais partie d'une saisie d'État, réglementée par un traité international. Les droits individuels, même légitimes, ne peuvent pas être traités dans ce cadre. Ce serait ouvrir une procédure qui ne finit pas.

Le fils traduisit. Mahmoud al-Tawil écouta, hocha la tête une fois, et dit quelque chose.

— Il dit qu'il comprend. Et il dit notez mon nom quand même.

Hamilton nota. Il inscrivit le nom, l'adresse, la description des huit objets, les noms des deux témoins. Il signa la page et en remit une copie à Mahmoud al-Tawil.

Le commerçant prit le papier, le plia soigneusement et le glissa dans sa robe. Il remercia sans chaleur et sortit avec son fils. Dans la cour, il s'arrêta un instant et regarda les caisses empilées contre le mur. Puis il repartit vers la ville, son fils un pas derrière lui.

Jollois resta dans l'encadrement de la porte. Il pensait à la figurine en bronze d'Osiris. À la page de son carnet où il l'avait dessinée. La figurine partirait à Londres. Le dessin partirait à Paris. Le nom de Mahmoud al-Tawil resterait dans un registre britannique que personne ne retrouverait probablement jamais. Tout cela était consigné. Rien de tout cela ne serait rendu.

Des propriétaires dépossédés, des réclamations légitimes, et ni la France ni l'Angleterre n'était en mesure d'y répondre équitablement.

Le 22 septembre au soir, le procès-verbal final fut signé dans la cour de l'entrepôt.

On avait dressé une table dans la cour, à la même place que les semaines précédentes, sous le même auvent de toile que le soleil de septembre décolorait par le bas. Le secrétaire d'Hamilton avait posé les deux copies du document côte à côte, rédigées en français pour l'une, en anglais pour l'autre, chacune munie de ses annexes numérotées. Vingt-deux pages par exemplaire. Le secrétaire avait aligné les plumes, les encriers, le tampon de cire. Il faisait cela avec le soin méticuleux des gens qui savent que leur travail sera archivé.

Hamilton arriva le premier, avec deux officiers en témoins. Fourier représentait les Français avec Jollois. Jomard était là aussi, en retrait, sans rôle officiel, mais il avait voulu voir.

Hamilton signa le premier. Le protocole l'exigeait. La partie ayant imposé ses conditions signait avant. Il le fit sans hésitation, le geste de quelqu'un qui a déjà signé beaucoup de choses dans beaucoup de pays.

Fourier prit la plume. Il la tint un instant sans écrire. La décision était prise depuis longtemps, sans alternative. Il ne restait que le temps que met la main à accepter ce que l'esprit a déjà accepté. Il signa. L'encre sécha rapidement dans la chaleur du soir.

Jollois signa ensuite. Le secrétaire tamponna les deux copies avec la cire des deux parties, rouge pour les Britanniques, bleue pour les Français. Chaque tampon laissait une empreinte nette dans la cire molle, avec un bruit sourd.

Jomard compta machinalement les annexes, quarante-quatre pages en tout. Dans ces feuillets, la liste des grandes antiquités saisies par les Britanniques, la liste des collections scientifiques reconnues aux Français, les clauses d'accès mutuel, les garanties de transport. Rien dans ces pages ne disait ce que pesait le sarcophage de Nectanébo, ni combien de temps avait duré la journée où Jollois l'avait dessiné.

Les deux copies furent remises aux parties. Hamilton glissa la sienne dans sa sacoche sans la regarder davantage. Fourier tint la sienne un moment entre les mains, comme s'il en estimait le poids. Londres d'un côté, Paris de l'autre. Ce qui était toujours là, dans ces ruelles et ces marchés et ces chantiers de fouilles, n'appartenait à personne de ce côté-ci de la table.

Personne ne dit rien pendant quelques secondes. Puis un des officiers britanniques toussota, et tout le monde bougea en même temps.

Hamilton fit une dernière remarque que Jollois trouva juste dans sa formulation.

— Ce que nous avons fait ici, les générations futures le jugeront. Pas forcément en notre faveur. Nous aurons au moins essayé… une certaine équité.

Jollois ne répondit pas, trop fatigué pour la philosophie. Il nota pourtant la phrase dans son carnet le soir même, avec la date et le contexte. Elle ne figurerait dans aucun ouvrage publié.

IV - Les adieux

Une fois le partage des collections arrêté, savants français et commissaires britanniques passèrent les derniers jours de septembre à emballer ce que chacun emporterait.

Du côté britannique, les grandes antiquités étaient inscrites au registre depuis le 4 septembre. Les hommes de Clarke n'avaient plus qu'à les encaisser, à vérifier les sangles et les scellements. Dans la cour de l'entrepôt, les caisses, les autres sarcophages, les statues sur leurs chariots attendaient le chargement. Personne ne les rouvrait plus.

Jollois regardait ces préparatifs sans rien dire, amer et résigné. Ces objets partiraient pour Londres. Il ne les reverrait jamais. Il lui restait ses dessins, qui garderaient la mémoire de monuments perdus pour la France.

Le 24 septembre, Hamilton vint remercier Jollois et Fourier pour leur coopération relative pendant les négociations.

Les savants français, de leur côté, emballèrent les collections qu'ils avaient réussi à sauver.

Les inventaires se firent objet par objet, manuscrit par manuscrit, dessin par dessin, chacun pour ce qu'il emportait.

Le 25 septembre, une inspection préliminaire eut lieu sous la supervision conjointe d'un officier britannique et de Fourier. Chaque caisse fut ouverte, son contenu vérifié contre l'inventaire, puis refermée.

Le 26 septembre au soir, l'emballage était achevé. Les savants français étaient prêts à embarquer pour la France. Ils n'attendaient plus que les navires britanniques.

Dans les dernières heures de cette journée, Jollois réunit ses assistants pour une vérification finale. Il fit déballer et réexaminer chaque tube métallique contenant des dessins, vérifia l'étanchéité des bouchons, chercha la moindre fissure. Il fit de même avec les liasses de papiers, les cartons de notes, les portefeuilles d'estampages. Tout ce que la Commission rapporterait en France tenait dans quelques caisses et quelques rouleaux de cuivre.

— Rien oublié ?

— Rien d'essentiel, je crois. Les instruments de mesure sont dans la caisse numéro trois. Les carnets de relèvement architectural dans la caisse quatre. Vos dessins dans les tubes un à vingt-trois. Les estampages de Marcel dans les portefeuilles. Les journaux de l'Institut dans la caisse cinq.

Jollois regarda les tubes. À l'intérieur, enroulées et calées dans du papier de coton, se trouvaient les planches de toute l'Égypte ancienne que l'armée avait traversée, réduite à des lignes et des hachures sur du papier épais. Ce papier valait désormais davantage que les monuments, puisque la gravure pourrait le reproduire autant de fois qu'on voudrait et qu'il traverserait le temps et les distances mieux qu'aucune pierre. Le cuivre était froid sous sa paume.

La nuit du 26 au 27 septembre, assis dans sa chambre, les tubes alignés contre le mur à sa gauche, Jollois mit au point l'index de ses dessins, une liste alphabétique et thématique de tous les monuments relevés, classés par site, par époque, par type architectural.

Cet index, qu'il termina vers quatre heures du matin, serait la première table des matières de ce qui deviendrait la *Description de l'Égypte*. Il listait deux mille quatre-vingt-sept dessins couvrant cent quatre-vingt-six sites différents, de l'île de Philæ au sud à Alexandrie au nord. Pour chaque dessin, il notait s'il s'agissait d'une vue d'ensemble, d'un détail architectural, d'une inscription, d'une représentation figurée.

À l'aube, il roula l'index et le glissa dans le tube numéro un, avec ses carnets les plus précieux, et enfonça le bouchon du plat de la main.

Le sceau définitif des caisses fut apposé le 27 septembre à dix heures du matin, devant un officier britannique, deux témoins français et un notaire militaire improvisé pour la circonstance. Ces caisses allaient traverser la Méditerranée et rejoindre les collections nationales. Une victoire partielle, après tout ce qui s'était passé. Le notaire souffla sur la cire.

Jomard se promit de décrire la scène dans ses mémoires, pour ce qu'elle fermait. À vingt-trois ans, il laissait derrière lui une période de sa vie qui ne ressemblerait à aucune autre.

Jollois, lui, ne pensait pas à l'avenir. Il pensait aux sites du sud qu'il n'avait fait qu'entrevoir. À tout ce qu'il n'avait pas eu le temps de dessiner.

Le 29 septembre, les savants apprirent que les navires britanniques destinés à les ramener ne pourraient pas prendre de passagers avant plus d'un mois. Il fallut attendre.

Le 31 octobre au matin, les savants français reçurent l'ordre officiel de se tenir prêts à embarquer le lendemain sur les navires de transport britanniques qui les ramèneraient en France via Malte.

Avant l'embarquement, Hamilton rendit une dernière visite aux savants français. Il apportait les laissez-passer qui permettraient à leurs caisses de franchir les contrôles portuaires britanniques, signés et tamponnés. Personne ne pourrait saisir leurs effets à la dernière minute.

— Voici vos sauf-conduits. Je vous souhaite un bon voyage de retour.

Il tendit la liasse à Jollois, qui la prit.

— Et je vous souhaite de faire bon usage de ce que vous emportez.

Hamilton eut un sourire bref. Il avait compris. Faire bon usage de ce qu'ils emportaient, c'était publier les planches, les ouvrir aux savants de tous les pays, en tirer un savoir qui ne resterait pas enfermé à Paris. Ce serait la seule justification qu'il pourrait jamais donner de ce qu'il avait fait ici.

— Nous ferons de notre mieux.

Ce fut tout. Ils ne se revirent jamais.

Le dernier soir, les savants se retrouvèrent entre eux, sans Hamilton ni les officiers britanniques. Ils mangèrent peu et parlèrent longtemps. Chacun avait ses regrets, un site manqué, une inscription non copiée, un temple qu'un an de plus aurait permis de relever. Personne ne dit à voix haute que cela ne se referait pas, mais tous le pensaient.

La nuit du trente et un octobre au premier novembre, étendu sur sa paillasse dans l'entrepôt, Jollois écoutait la mer et les cris des mouettes. Les trois années lui revenaient dans le désordre, déjà lointaines, comme vécues par un homme plus jeune. Le débarquement à Alexandrie, la marche dans le désert, la première vue des pyramides, la révolte du Caire, les temples de Haute-Égypte, la Pierre de Rosette, la mort de Kléber, les négociations avec Hamilton.

Il se leva à l'aube, alla vérifier une dernière fois les tubes et sortit sur le quai. La mer était calme sous un ciel encore sombre. Quelques étoiles subsistaient à l'ouest. Sur les navires en rade, des lanternes brillaient. Dans quelques heures, il serait à bord. Dans quelques semaines, à Paris.

Le matin du 1er novembre, chacun fit ses adieux à sa manière. Jollois rendit une dernière visite à un cheikh d'Alexandrie, formé à al-Azhar, avec qui il avait parlé à plusieurs reprises des monuments pharaoniques. Le vieux lettré, qui lisait l'arabe, le persan et le turc mais pas le français, avait longuement examiné les dessins que Jollois lui avait montrés.

— Il dit que les pharaons étaient des géants, traduisit l'interprète. Des géants qui construisaient pour l'éternité parce qu'ils croyaient qu'ils y vivraient.

— Pas tort, peut-être. Ces monuments ont survécu à tous les empires qui ont occupé cette terre. Aux nôtres aussi, sans doute.

Le cheikh dit quelque chose d'autre. L'interprète hésita avant de traduire.

— Il dit que vous avez regardé ces pierres comme si elles avaient une âme. C'est bien. La différence compte, même si vous partez.

Jollois inscrivit la phrase dans son carnet, à la suite de celle du *wakil* Abdallah. Deux hommes qui ne se connaissaient pas, à un an d'intervalle, et aucun n'avait tenu pour rien ce regard posé sur leur pays.

L'embarquement se fit en fin de matinée. Les navires britanniques avaient mouillé à quelques centaines de mètres du quai, et des chaloupes faisaient la navette. Les caisses des Français furent chargées en premier. Hamilton l'avait accordé, sachant l'inquiétude des savants.

C'étaient des transports et des bâtiments de guerre britanniques. En rade se trouvait aussi l'*Égyptienne*, ancienne frégate française prise dans le port d'Alexandrie et passée sous pavillon britannique, dont les Anglais avaient conservé le nom ; c'est à elle qu'on destinait la Pierre de Rosette.

— Attention, dit Geoffroy à un marin qui soulevait une de ses caisses de bocaux par un seul côté. Des bocaux. Fragile.

Le marin la reprit à deux mains pour en juger l'équilibre, puis la posa dans la chaloupe avec les autres. Geoffroy ne dit rien de plus.

Ce qui l'inquiétait, c'était la cale. Sombre, humide, mal aérée, livrée aux chocs du tangage. Les bocaux d'alcool posaient le problème le plus sérieux. Une caisse renversée par gros temps, une planche qui cède, et l'alcool se répandait. Une lanterne trop proche, et c'était l'incendie. Il l'avait dit au capitaine britannique,

qui avait autorisé qu'on place les caisses les plus fragiles dans un espace accessible du pont inférieur.

Jollois monta dans la chaloupe en dernier. Il regarda une dernière fois Alexandrie depuis le niveau de l'eau. Les maisons blanches aux terrasses plates, les minarets, la citadelle bâtie sur les ruines du Phare antique, et derrière, le désert, la vallée du Nil qui s'enfonçait vers le sud, tous ces monuments que l'armée n'avait fait que traverser.

— Il y a encore tellement à voir, murmura-t-il.

— Il y en aura toujours, dit Jomard, qui était monté dans la même chaloupe.

La chaloupe s'éloigna du quai. Jollois ne se retourna pas. Il gardait devant les yeux l'image d'Alexandrie telle qu'elle était ce matin-là, nette et lumineuse dans l'air sec de novembre.

Installé à bord, il refusa de laisser ses tubes de cuivre dans la cale. Il les porta dans sa cabine, un réduit de deux mètres sur un mètre cinquante dans les quartiers des officiers subalternes, avec une couchette de toile et un crochet au plafond. Vingt-trois tubes, une cinquantaine de kilos. Il les cala sur la tablette au-dessus de la couchette et les lia par une corde au crochet.

Il ne dormit presque pas la première nuit. À chaque mouvement du navire, la corde se tendait et les tubes cognaient doucement contre la cloison. Il les écoutait dans l'obscurité.

Jomard plaça ses caisses de relevés cartographiques en accord avec le premier lieutenant, fixées aux cloisons par des cordes, comme du matériel d'artillerie. Méthode militaire pour protéger du tangage.

— Vous avez déjà transporté des cartes précieuses ? lui demanda le lieutenant.

— Non. Mais j'ai vu comment vous arrimez les pièces de canon.

Le lieutenant convint que c'était logique.

À bord, passagers français, savants et soldats, et équipages britanniques s'entassaient dans un espace prévu pour deux tiers de ce nombre. Chacun gardait son territoire, les Français à l'avant et à bâbord, les Britanniques au centre et à tribord. Mais dans les coursives et sur les échelles, ils se croisaient vingt fois par jour sans se parler.

Les savants y trouvaient surtout de l'absurde. Ils remontaient vers la France sur les navires de ceux qui venaient de leur prendre la Pierre de Rosette et le sarcophage de Nectanébo II. La même flotte qui avait coulé la leur à Aboukir.

Jollois l'écrivit ainsi, le soir, dans une lettre qu'il n'acheva pas.

« Nous rentrons en France sur les bâtiments de nos vainqueurs, avec leurs laissez-passer dans nos poches, et la Pierre de Rosette attend les cales de l'*Égyptienne*. Nous avons pris l'Égypte aux Égyptiens, ils nous l'ont reprise. Les pierres partiront pour Londres. Nos dessins voyagent vers Paris dans des tubes de cuivre que je garde au-dessus de ma couchette. Je pense que c'est une distinction qui comptera, à long terme. »

Il relut, froissa la feuille et la jeta. Les mots n'y étaient pas. Il tenterait de les trouver dans la *Description*.

V - La traversée

La Méditerranée de novembre avait ses humeurs. Dès le deuxième jour, un vent du nord-est se leva et la mer se creusa. Le navire se mit à rouler sérieusement. Plusieurs savants, peu habitués à la navigation, passèrent les premiers jours couchés dans leurs cabines — sauf Jomard, qui descendait dans la cale vérifier ses caisses, et Geoffroy Saint-Hilaire, qui allait contrôler ses bocaux toutes les deux heures.

Jollois resta sur le pont. Il avait fait le voyage aller sans difficulté et avait développé un rapport serein avec la mer au fil des mois égyptiens. Il observait les vagues, les nuages, la lumière changeante, avec le même regard, attentif et sans jugement, qu'il

portait sur les monuments. Un des jeunes officiers britanniques vint lui parler.

— Qu'est-ce que vous emportez exactement dans ces tubes ?

— L'Égypte ancienne.

L'officier le regarda sans comprendre.

— Des dessins, précisa Jollois. Des relevés de monuments. Des copies d'inscriptions. Tout ce que j'ai pu documenter en plus de trois ans. Il y aura de quoi remplir des tomes entiers.

— Comme une encyclopédie ?

— Avec des images, dit Jollois.

L'officier parut satisfait et s'en alla. Jollois resta sur le pont encore une heure, la main sur le bastingage mouillé d'embruns. Quelque part derrière l'horizon, les pyramides étaient toujours là.

Au cinquième jour, le vent mollit. La mer retrouva son mouvement régulier. Les savants réapparurent sur le pont, pâles encore mais debout. Avant même que Malte fût en vue, chacun avait repris sa place et ses carnets, coincés contre le roulis sous un coude ou une tasse.

Jomard travaillait sur ses notes de mesure, traquant les incohérences. Plusieurs se laissaient résoudre. Deux résistaient.

— Regardez, dit-il en posant ses carnets sur le bastingage, un pouce sur la page contre le vent. La base de la pyramide de Khéphren est légèrement plus longue sur l'axe est-ouest que sur l'axe nord-sud. Pas beaucoup. Vingt centimètres sur deux cent quinze mètres. Mais c'est répété sur les trois grandes pyramides de Gizeh.

— Une erreur de vos mesures ?

— Possible. J'y ai pensé. Mais j'ai mesuré chaque côté trois fois, à la chaîne, et les trois fois…

— Alors ?

— Alors l'écart est voulu. Les bâtisseurs auraient tenu compte de la mesure de la terre. Des siècles avant qu'on la… avant la théorie, en somme.

Jollois le regarda longtemps.

— Publiez ça.

— Pas maintenant. C'est une hypothèse, rien de plus. Il faut que Monge refasse les calculs. À Paris.

Monge était rentré en France avec Bonaparte dès août 1799. Les mesures, elles, voyageaient avec Jomard, dans l'un de ses tubes. Ce travail, publié dans les volumes de la *Description*, serait discuté et repris pendant des décennies. Ce soir-là sur le pont, Jomard n'était qu'un jeune homme qui n'arrivait pas à dormir.

Ce que Jomard ne disait pas — ce qu'il n'avait dit à personne depuis le départ d'Alexandrie — c'est que l'hypothèse l'effrayait autant qu'elle l'enthousiasmait. Si les bâtisseurs des pyramides avaient connu la mesure de la terre, cela voulait dire que quelque chose avait été perdu — non pas oublié, mais détruit, dispersé, rendu inaccessible. Vingt siècles de conquêtes, de pillages, d'incendies. La bibliothèque d'Alexandrie. Les papyrus que les soldats de César avaient brûlés sans lire. La longue indifférence des occupants successifs envers ce que les murs contenaient.

Il sortit de son manteau le carnet numéro dix-sept, celui qu'il avait réservé aux hypothèses non vérifiées. Il y avait noté, au fil des mois, les observations qui résistaient à l'explication immédiate. L'orientation astronomique des temples. L'absence de toute erreur dans les proportions du grand temple d'Amon à Karnak sur une longueur de cinq cents mètres. La disposition des chambres et des galeries intérieures des grandes pyramides, dont les axes lui semblaient répondre à un calcul qu'il n'avait pas encore entièrement reconstitué.

Les pyramides n'étaient pas des tombes uniquement. Peut-être pas des tombes du tout, au sens où on entendait le mot en France. Elles étaient des instruments. Des machines à mesurer le monde, à fixer le ciel dans la pierre, à transmettre à ceux qui viendraient après un savoir que le papyrus ne pouvait pas garantir. Parce que le papyrus brûle. La pierre, moins.

Il remit le carnet dans son manteau et en reboutonna le col. Trop large pour une note de bas de page, cette hypothèse. Dix ans de travail, au moins. Il avait vingt-trois ans.

La nuit était tombée. Les étoiles sur la Méditerranée étaient moins lumineuses qu'au-dessus du désert. Il chercha Orion et le trouva, bas sur l'horizon, les trois étoiles de la ceinture légèrement inclinées vers le sud. Il resta à les regarder jusqu'à ce que le froid le force à rentrer. Dans l'un de ses tubes, entre deux rouleaux de papier huilé, il avait glissé une petite feuille pliée en quatre sur laquelle il avait copié, à Gizeh, les mesures exactes des bases.

Sur le pont arrière, Fourier rédigeait. Il cherchait depuis plusieurs jours l'ouverture de l'introduction historique de la *Description*, la phrase qui ferait comprendre au lecteur pourquoi l'Égypte importait plus que toute autre civilisation ancienne. La matière ne faisait pas difficulté, le ton seul en faisait. S'il adoptait celui du savant, il perdrait le lecteur cultivé qui voulait être ému. S'il adoptait celui de l'orateur, il trahirait la rigueur que l'Institut attendait de lui.

Il avait rempli et déchiré onze premières pages. Les onze tentatives butaient sur la même erreur. Il commençait par l'expédition. « Le 19 mai 1798, l'armée française appareilla de Toulon. » Ou bien « La Commission des sciences et des arts, composée de cent soixante-sept membres. » Des formules correctes, qui promettaient au lecteur un rapport, quand il voulait lui donner tout autre chose.

Ce qu'il cherchait — et ne trouvait pas — c'était le mot qui ferait comprendre au lecteur pourquoi l'Égypte était différente de tous les autres pays. Pas plus belle, pas plus ancienne au sens ordinaire. Autrement ancienne. L'ancienneté comme une propriété physique de l'air, de la pierre, du fleuve. Il avait trois mille ans d'histoire à faire tenir dans une préface. Et personne encore n'avait trouvé comment écrire trois mille ans.

— Par quoi commencer ? dit-il à voix haute, autant pour lui-même que pour Jomard, qui l'écoutait.

— Par ce qui ne change pas. Le Nil. La crue annuelle. Les saisons. Tout le reste — les pharaons, les dynasties, les conquêtes — est éphémère par rapport à ça. Commencez par la géographie. Le reste suivra.

Fourier nota. Il tenait enfin son entrée. Pas la géographie au sens technique, pas les latitudes, les méridiens. La géographie au sens de la forme du monde telle qu'elle contraint les hommes. Le Nil qui monte et descend. La vallée entre deux déserts. La civilisation comme réponse à une contrainte physique. Cela, il pouvait l'écrire.

Il commença la douzième page. Cette fois il ne la déchira pas. Il écrivit trois lignes, les relut. Elles tenaient. La troisième affirmait que le Nil traversait les siècles sans que les siècles le traversent. Rien de parfait, mais la phrase vivait. C'était un début. Il continua.

Geoffroy Saint-Hilaire, pendant ces mêmes journées, rédigeait les notes qui deviendraient ses premiers articles sur la faune nilotique. Il travaillait dans sa cabine, entouré de quelques bocaux arrimés contre le roulis. L'odeur d'alcool qui préservait les animaux flottait dans l'espace étroit.

— Vous pensez à quoi, quand vous écrivez ces descriptions ? lui demanda Jomard un soir.

— À ceux qui liront dans cinquante ans. Qu'ils voient ce que j'ai vu, ni plus ni moins. L'écaille, la nageoire, la couleur d'avant l'alcool. Juste ce qui est.

Sans y prendre garde, il venait de donner sa devise.

Le 10 novembre au matin, le navire entra dans le port de La Valette. Les savants descendirent à terre et se promènèrent en petits groupes dans les rues de la ville fortifiée. Un peu plus d'un an s'était écoulé depuis que la garnison française avait évacué l'île sous la pression britannique, et l'Union Jack flottait maintenant

sur les bastions que Jollois avait vus arborer le tricolore lors du passage de juin 1798.

— Trois jours pour la prendre, dit Fourier, les yeux sur les fortifications de La Valette. Deux ans de siège pour la perdre. Comme le reste, à peu près dans la même proportion.

Jollois s'installa devant l'église conventuelle Saint-Jean et dessina rapidement sa façade austère. Non pour la *Description*, qui ne concernait que l'Égypte, mais pour lui-même, comme un geste instinctif de sa main qui ne savait plus rester oisive devant un édifice remarquable. Le dessin prit vingt minutes. Quand il releva les yeux, Jomard se tenait derrière lui.

— Vous dessinez encore, dit Jomard.

— Toujours. Je ne sais pas regarder autrement.

Le soir, les savants se retrouvèrent à l'auberge pour dîner. La conversation porta sur ce que chacun comptait faire à son retour à Paris. Geoffroy Saint-Hilaire voulait reprendre son poste au Muséum d'histoire naturelle. Fourier pensait à sa chaire de l'École polytechnique. Marcel évoqua avec nostalgie l'Imprimerie nationale.

— Et vous, Jollois ? demanda Geoffroy Saint-Hilaire.

— Moi ? Je travaillerai. Ces dessins ne se graveront pas tout seuls.

Le 11 novembre à l'aube, le navire leva l'ancre et reprit sa route vers le nord-ouest. La Méditerranée occidentale, plus fraîche et plus agitée que la mer orientale, leur rappelait par ses couleurs gris-vert les côtes de France qu'ils avaient quittées.

Pendant cette dernière partie de la traversée — huit jours depuis Malte — les savants se retrouvèrent chaque jour dans la grande cabine pour discuter de la *Description*. Qui écrirait quoi. Dans quel ordre. Combien de volumes.

— Cette *Description* devra être une encyclopédie, dit Fourier. Pas quelques planches avec des notices, mais tout ce que nous avons

vu, mesuré, observé. Les monuments, la géographie, l'histoire naturelle, la société contemporaine. Vingt volumes minimum.

— Ces planches seront parfaites ou elles ne seront pas, dit Jollois. Les meilleurs graveurs de Paris, autant de temps qu'il faudra. Un défaut, on recommence.

Jomard voulait un atlas géographique complet, les premières cartes exactes de toute la vallée du Nil. Geoffroy réclamait une place de choix pour l'histoire naturelle. Marcel pensait aux estampages de la Pierre de Rosette.

Chacun pensait à ce qui resterait de lui. Jomard, à l'avant du navire, releva les yeux de ses carnets. La côte était invisible encore. Il pensa aux mesures dans ses tubes, dont quelqu'un, dans cent ans, se servirait sans savoir son nom. Il mouilla son crayon et reprit sa colonne de chiffres.

Le 17 novembre, par une après-midi limpide d'automne, la France apparut enfin à l'horizon, d'abord une ligne sombre et basse, puis, en se rapprochant, le profil de caps et de collines. La France. Ils ne dirent rien.

Le 18 novembre, à l'aube, le navire entra dans les eaux côtières de la Provence. La lumière d'automne sur la mer différait de celle de la Méditerranée orientale, plus pâle, plus diffuse, sans la densité qu'elle avait en Égypte.

— Cette lumière, dit Jollois à Jomard. C'est la France.

La côte se rapprochait. On distinguait maintenant les falaises calcaires, les calanques, les premières maisons de pêcheurs.

— Nous rentrons, dit Jollois.

Il y avait dans le mot du soulagement, du regret, et tout le travail qui attendait. Jomard ne répondit pas. Ni l'un ni l'autre ne croyait que l'Égypte fût une parenthèse qui se refermait.

VI - Le retour en France

Le navire mouilla en rade de Toulon le 19 novembre 1801, trois ans et six mois après le départ de l'escadre française de ce même port en mai 1798. Les circonstances du retour contrastaient avec celles du départ. Au lieu de la flotte de quatre cents navires transportant trente-huit mille soldats, quelques bâtiments britanniques ramenaient les restes d'une armée vaincue.

Il fallut d'abord purger la quarantaine imposée aux navires venus du Levant, qui fut cette fois écourtée. Les savants débarquèrent ensuite à Toulon. La France avait changé. Eux davantage.

Jollois quitta le lazaret et mit le pied sur le quai de Toulon. La pierre mouillée, froide. L'odeur de sel et de goudron. Des mouettes criant au-dessus du port.

Il s'arrêta, laissant les autres le dépasser. Il n'embrassa pas le sol. Il regarda le quai, les bâtiments, la colline au-dessus de la ville, le ciel gris. L'air était froid et humide, un froid de Méditerranée en novembre, rien du froid sec des nuits égyptiennes. Il le prit dans ses poumons et attendit que son corps s'en souvienne.

Les caisses — dessins de Jollois, collections de Geoffroy Saint-Hilaire, estampages de Marcel, instruments, manuscrits — furent sorties des cales sous leur surveillance.

Le soir, ils se réunirent dans une auberge du port.

— À l'Égypte, dit Jollois.

Fourier leva son verre à son tour.

— À ceux qui n'en sont pas revenus.

Ils burent. Personne n'ajouta rien, et l'on se coucha tôt.

Le lendemain matin, les autorités portuaires envoyèrent un officier pour l'enregistrement officiel des caisses. Il était jeune et ne connaissait de l'expédition d'Égypte que ce qu'en disaient les gazettes parisiennes. Il examina les manifestes de transport ligne après ligne, compta les caisses deux fois, désigna un entrepôt proche du quai.

— Ces objets constituent le patrimoine scientifique de la République, lui dit Fourier avec une autorité qui ne souffrait pas de contestation. Ils seront acheminés à Paris sous escorte dès que possible. Veillez à ce que les entrepôts soient secs et correctement fermés à clé.

L'officier s'inclina et exécuta. Fourier avait retrouvé sans y penser le ton du fonctionnaire parisien, intact sous trois ans de poussière.

Dans l'après-midi, plusieurs des savants s'installèrent dans un bureau de la préfecture maritime, sous un portrait du Premier Consul encore frais de vernis, pour rédiger leurs premiers rapports au ministère de l'Intérieur. Il s'agissait d'établir que la Commission des sciences et des arts avait accompli sa mission, que ses collections étaient intactes pour la partie sauvegardée, que la publication pouvait commencer. Fourier rédigea le rapport principal d'une main sûre et ne mentionna les pertes infligées par les Britanniques que dans une note factuelle en annexe.

— Laissons la politique à ceux qui en feront usage, dit-il sans lever la plume. Nous exposons ce que nous avons fait et ce que nous rapportons. Le reste regarde les historiens. Et les diplomates.

Jomard, qui lisait par-dessus son épaule, acquiesça. Il avait vingt-trois ans et ne voyait rien à redire à une note en annexe.

Les dernières heures à Toulon passèrent en formulaires, en signatures, en coups de tampon, l'expédition d'Égypte avalée par les circuits ordinaires de la bureaucratie du Consulat.

Le commis qui enregistrait les caisses de la Commission les traitait comme un chargement de farine ou de laine. Des caisses de bois, voilà ce qu'il voyait. Jollois l'observa un moment, puis se tourna vers Fourier.

— C'est ainsi que les civilisations préservent leur mémoire, dit-il. Dans des registres que personne ne lit.

Fourier sourit. La boutade était juste, et c'était aussi sur ce principe que reposait son espoir de voir la *Description de l'Égypte*

survivre aux régimes et aux guerres. Elle serait cataloguée, inventoriée, consultée par des savants qui n'auraient jamais entendu parler ni de Fourier ni de Jomard, mais qui liraient leurs mots.

Le lendemain matin, ils prirent la route de Paris.

Le voyage dura près de deux semaines, haltes comprises, par la route principale, qui remontait la vallée du Rhône puis gagnait la Bourgogne. Les savants voyageaient en diligences publiques, leurs bagages précieux suivant dans des chariots sous escorte.

Ils savaient depuis Alexandrie que la France avait changé de régime. Sur la route, ils en virent les signes. Aux relais de poste, les affiches portaient désormais l'en-tête du Consulat, et personne ne parlait plus du Directoire.

À Avignon, une foule attendait devant la diligence. Des gens demandaient des nouvelles de fils, de frères, de maris dont ils avaient perdu la trace depuis trois ans. Fourier descendit et répondit patiemment. Il ne savait pas pour tous.

Cette scène le marqua davantage que les pyramides. Il y avait, parmi ceux qui attendaient, une femme d'une cinquantaine d'années qui tenait à la main un portrait miniature. Elle n'avait rien demandé. Elle avait juste regardé les visages des soldats qui descendaient. Fourier avait détourné les yeux.

Le passage par Lyon fut l'occasion d'une halte de deux jours. Plusieurs savants avaient de la famille ou des amis dans la région et en profitèrent pour des retrouvailles improvisées. Fourier, dont l'ancien maître Bonard vivait à Auxerre, un peu à l'écart de la route, se contenta de lui écrire depuis Lyon qu'il ne pourrait passer le voir et qu'il serait bientôt à Paris.

Jollois, lui, employa ces deux jours lyonnais à rendre visite à un graveur réputé dont il avait vu le travail avant l'expédition. Il voulait savoir si cet homme pourrait être associé aux planches de la *Description*.

— Voici des exemples, dit Jollois en dépliant quelques-uns de ses carnets sur la table de l'atelier.

Le graveur examina longuement les dessins, la loupe à la main, en suivant certains traits de l'ongle. Les lignes hiéroglyphiques exigeaient une précision extrême, les bas-reliefs avaient des nuances de profondeur difficiles à rendre en gravure à plat, et les vues d'ensemble des temples demandaient une maîtrise de la perspective que tous les graveurs ne possédaient pas.

— C'est du travail sérieux. Je peux le faire. Mais il me faudra du temps. Beaucoup de temps.

Jollois regarda les mains du graveur. Larges, stables, avec des callosités aux endroits précis que seul le burin produit. Des mains différentes des siennes, lui qui dessinait là où celles-ci graveraient. Ce passage d'un geste à l'autre, ils auraient à l'apprendre ensemble. Lui le comprenait encore mal.

— Nous avons du temps, dit Jollois. Ce que nous n'avons pas, c'est le droit de bâcler.

Ils s'accordèrent sur des conditions de principe. Jollois inscrivit le nom dans son carnet et le souligna. Ce graveur lyonnais était exactement l'homme qu'il cherchait.

Le soir, en regagnant l'auberge, Jollois retrouva Fourier dans la salle commune.

— Bonaparte nous a abandonnés, dit-il. Et maintenant… maintenant il va se servir de notre travail pour sa gloire.

Fourier attendit qu'on leur eût servi le vin avant de répondre.

— Sans lui, nous ne serions jamais allés là-bas. Et c'est lui qui peut payer la *Description*. Il faut tenir les deux termes ensemble.

À Lyon, Jollois acheta dans une librairie un exemplaire de sa propre correspondance avec l'Institut, publiée pendant son absence. Le libraire ne l'avait pas reconnu. Lire ses lettres d'Égypte depuis la France lui faisait une impression étrange, comme si un autre homme avait vécu tout cela et lui en rendait compte de loin. Il reconnaissait les mots, pas tout à fait la voix. Son écriture était devenue plus directe, moins soucieuse des effets.

— Je ne suis plus celui qui est parti de Toulon en mai quatre-vingt-dix-huit, dit-il à Jomard sur la route.

— Non, dit Jomard après un temps. Personne.

L'entrée dans Paris par le faubourg Saint-Antoine se fit au crépuscule. Dans le souvenir de Jollois, la ville était plus grande. Il l'avait idéalisée pendant les mois d'Égypte, jusqu'à en faire le symbole de tout ce qui lui manquait. Elle le frappait maintenant par sa cohérence prosaïque, les mêmes rues, les mêmes odeurs, les mêmes charrettes sur les pavés.

— Paris est toujours Paris, murmura Jollois en descendant de la diligence.

— Vous revenez de loin, Monsieur ? demanda le cocher.

— D'Égypte.

— Ah, dit le cocher. On dit que c'est beau.

— Plus que beau. Mais ça… il faut être rentré pour savoir ce que ça vaut.

On était le 8 décembre, et l'arrivée fut plus discrète que certains ne l'auraient souhaité. Pas de défilé, pas de réception officielle, pas de discours. L'armée d'Orient rentrait vaincue, et le gouvernement consulaire n'avait aucune raison de célébrer une capitulation. Bonaparte avait déjà reconstruit sa légende sans l'Égypte. Dans les discours officiels, la campagne était devenue une parenthèse généreuse, un acte d'intérêt scientifique qui avait dû céder aux circonstances, et non une défaite militaire.

Jollois laissa ses compagnons s'éparpiller et rentra seul chez lui, rue Saint-Dominique. Sa famille, prévenue par un courrier de Toulon, avait fait rouvrir les volets de l'appartement. Il entra, posa son manteau, s'assit dans le fauteuil où il avait l'habitude de lire. Il y avait du feu dans la cheminée. La chaleur sur son visage était douce, égale, une chaleur de bois brûlé qui ne ressemblait en rien à celle de l'Égypte.

Tout était à la même place. La bibliothèque, les tableaux, le bureau. Trois ans d'Égypte, et rien ici n'avait bougé.

Il prit un carnet vierge sur l'étagère, le premier qu'il trouva, et écrivit en tête de la première page « Décembre 1801 — Les travaux commencent. » Puis il alla se coucher.

Les retrouvailles eurent lieu dans les jours suivants, à mesure que la nouvelle se répandait. Les parents, les amis, les anciens collègues. Chacun voulait des récits. Les pyramides étaient-elles vraiment aussi grandes que le prétendaient les voyageurs ? La chaleur était-elle supportable ? Avait-on eu aussi peur que les lettres le laissaient entendre ?

Jollois ajustait ses récits à ses interlocuteurs. Avec ses parents, il taisait les combats et les maladies. Avec ses amis savants, il entrait dans le détail des monuments. Avec les autres, il s'en tenait à l'étonnement et au merveilleux. Il découvrait en lui cet art de moduler un récit selon l'auditoire, qu'il n'avait pas cru posséder, et qui lui servirait pour la *Description*.

— Plus grandes encore, répondait-il à ceux qui l'interrogeaient sur les pyramides. Ce qu'on ne peut pas imaginer, les rumeurs le rapetissent toujours.

La formule lui valut quelques regards incrédules et quelques invitations à dîner chez des Parisiens curieux de ses aventures. Il les accepta, raconta, avec chaque fois le sentiment que les mots trahissaient l'expérience. L'Égypte, elle, attendait dans les tubes de cuivre empilés contre le mur de son cabinet, bouchons cirés, d'être traduite en planches gravées.

Il s'endormit un de ces soirs-là sur cette pensée. La vraie œuvre n'avait pas commencé. Elle durerait près de trente ans.

Les retrouvailles passées, les savants s'organisèrent.

Le 15 décembre, Fourier fut reçu en audience par Bonaparte au palais des Tuileries. Les couloirs étaient larges et froids, la chaleur des cheminées ne descendait pas jusqu'aux antichambres. Bonaparte l'attendait dans son bureau, debout, comme toujours.

Fourier présenta le projet de publication. Bonaparte, qui voyait l'intérêt politique de glorifier son expédition malgré l'échec militaire, l'écouta sans l'interrompre et accueillit favorablement le projet.

— Bien. Publiez ça, dit Bonaparte. J'en fais un projet d'État.

Les choses iraient vite, plus vite que Fourier ne l'espérait ce jour-là. Un arrêté consulaire du 6 février 1802 déciderait que l'État financerait intégralement la préparation et l'impression de la *Description de l'Égypte*, projet national prioritaire. Le 18 février, le ministre Chaptal nommerait une commission de rédaction composée de Berthollet, Monge, Conté, Fourier, Costaz, Desgenettes, Girard et Lancret, chacun responsable d'une partie, Fourier se réservant la préface historique. Conté en serait le commissaire général du gouvernement ; Jomard, Jollois et Devilliers la rejoindraient bientôt. Fourier, nommé préfet de l'Isère la même année, partirait pour Grenoble au printemps.

En attendant, on fournit aux savants des bureaux dans un bâtiment gouvernemental de Paris, et des crédits pour employer des graveurs professionnels, des dessinateurs auxiliaires, des secrétaires copistes.

Jollois consacra la fin de décembre à classer ses milliers de dessins, première étape avant la gravure. Il les étala par terre, faute de tables assez grandes, et les répartit par monuments et par types. Vues d'ensemble, détails architecturaux, bas-reliefs, inscriptions hiéroglyphiques, plans au sol, coupes verticales.

— Sans ce classement, expliquait-il à ses assistants, nous perdrions des semaines à chercher le dessin dont nous aurons besoin.

Avec Conté, que tous désignaient déjà comme le futur commissaire général, il commença à sélectionner les meilleurs graveurs sur cuivre de Paris pour leur confier le travail délicat de reproduire ses dessins. Il rencontra chaque candidat, examina des échantillons de son travail antérieur et discuta longuement des exigences de qualité qu'il imposerait.

Les premiers contacts révélèrent une difficulté imprévue. Ces techniciens superbement formés savaient reproduire un original dans n'importe quel style convenu. Or les dessins de Jollois et de ses camarades n'appartenaient à aucun style. Ils avaient une liberté de trait, une urgence, une imprécision productive que la gravure académique ne savait pas transcrire.

— Il faudra vous former l'œil, dit Jollois à l'un d'eux, qui venait de redresser le profil d'un pharaon. Ces conventions ne sont pas des maladresses. Un graveur qui ignore pourquoi un visage égyptien est dessiné ainsi le corrigera. Et il commettra des fautes graves.

Ce serait plus long que prévu. Jollois rendit la planche au graveur, sans transiger.

Fourier, de son côté, avançait dans la préface historique. Il avait adopté un ton de délibération savante, pesait chaque phrase, en barrait beaucoup. Il voulait que la *Description* fût plus qu'un catalogue illustré, un acte de pensée comparable à l'*Encyclopédie*, qui dirait à la postérité ce que la France avait compris de l'Égypte, et ce que l'Égypte disait de la France.

Décembre 1801 se passa dans ces bureaux et ces ateliers. Aucun des savants ne pouvait savoir alors que les vingt-trois volumes *in-folio* de la *Description de l'Égypte* ne seraient complets qu'en 1829.

La séance du 19 décembre à l'Institut de France fut la première réunion officielle de la Commission des sciences et des arts depuis son retour. Fourier en avait préparé la convocation avec soin, écrivant de sa main à chaque membre encore en vie — une trentaine avaient péri en Égypte — pour les inviter dans la grande salle de l'Institut.

Ils étaient une soixantaine, venus de toute la France. Certains ne s'étaient pas revus depuis Alexandrie. On se serrait la main un peu trop longtemps, on cherchait des yeux ceux qui manquaient.

Fourier présida la réunion, rappela les travaux accomplis, les difficultés, les pertes, lut les noms des collègues morts, puis présenta

le plan de publication de la *Description*, le financement promis par le Premier Consul, le calendrier prévisionnel.

— Ce travail prendra du temps. Dix ans, peut-être. Davantage — le calcul est incertain, je l'ai refait plusieurs fois. Chacun de vous sera sollicité pour sa partie. Ce que nous avons commencé en Égypte, nous le terminerons ici, dans nos bureaux et nos bibliothèques.

Jollois, assis dans l'assistance, pensait à ses tubes de cuivre, à tous ces dessins qui attendaient d'être gravés. En Égypte, il n'avait fait que la moitié du travail, tout au plus.

La dernière semaine de décembre fut consacrée à la rédaction du premier rapport d'ensemble de la Commission des sciences et des arts au ministre de l'Intérieur. Ce rapport, de quatre-vingt-douze pages, présentait un inventaire de ce que la Commission avait accompli, de ce qu'elle avait rapporté, et de ce qu'elle se proposait de publier.

Fourier en rédigea l'essentiel, Costaz la partie des antiquités, Geoffroy Saint-Hilaire la partie naturaliste, Marcel celle des langues et des manuscrits. Le document, sobre et précis, impressionna le ministre, qui le transmit à Bonaparte avec une note favorable.

Bonaparte, qui suivait l'état des collections depuis son propre retour, deux ans plus tôt, convoqua Fourier pour une réunion de travail. Il voulait que la *Description de l'Égypte* fût un monument scientifique et aussi un monument politique à la gloire de sa campagne orientale. Les deux n'étaient pas incompatibles, mais il faudrait naviguer avec soin.

— Nous servirons la science, dit Fourier à Conté en sortant. Et nous laisserons le Premier Consul croire que nous servons sa gloire. C'est le prix ordinaire des grandes œuvres, à peu de chose près.

Conté sourit. Depuis le début de l'expédition, il n'avait rien entendu de plus juste sur leur situation.

Bonaparte reçut le rapport avec un intérêt qui n'était pas feint. Certaines choses de l'expédition le touchaient réellement, les pyramides, la Pierre de Rosette, les temples de Thèbes. Il lirait avec passion, quelques mois plus tard, le *Voyage* de Denon et en parlerait à ses proches.

— Votre Denon écrit bien, lui dirait Monge. C'est rare chez les savants — moi le premier, je le confesse volontiers. Ses pages sur les pyramides sont les meilleures que j'aie lues, et Dieu sait que j'en ai lu !

— Il voit ce qu'il décrit, couperait Bonaparte. Un artiste. Autant qu'un savant.

Dans l'année qui suivit, Bonaparte fit savoir à Denon qu'il avait une idée pour lui, sans entrer dans les détails.

Pour les savants de la *Description*, l'idée que Denon pût obtenir un poste élevé était une bonne nouvelle. Ils auraient un interlocuteur haut placé, informé et bien disposé.

Le financement était généreux mais non illimité, et les savants se heurtèrent vite à la réalité économique d'une publication monumentale. Les graveurs coûtaient cher, l'impression des planches grand format davantage encore, le papier de qualité aussi.

Conté, devenu commissaire général du gouvernement, chercha l'économie sur le terrain même de la gravure. Il imagina une machine qui exécutait les fonds, les ciels et les masses des monuments, et réservait aux graveurs le travail délicat. Elle permettait de contenir les coûts et de gagner un temps considérable.

Denon, de son côté, négocia avec un éditeur parisien la publication de son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* en volume autonome, avant la *Description* collective. Paru dès 1802, il entretiendrait l'intérêt du public et préparerait la réception de la *Description*.

— Nous publions en deux temps, expliquait Denon. Mon *Voyage* d'abord, pour le grand public. La *Description* ensuite, pour les savants. Et pour l'éternité, si elle veut bien.

La nomination de Denon comme directeur général du Musée central des arts, prononcée par arrêté consulaire en novembre 1802, le surprit autant que ses collègues de la Commission. Bonaparte l'avait décidée après avoir lu le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* et après plusieurs conversations avec Denon sur l'art et les collections.

Ce poste, qu'il n'avait pas sollicité, placerait Denon au cœur d'une contradiction. Directeur des musées, il superviserait les acquisitions d'œuvres d'art venues des pays conquis par l'Empire napoléonien. Il deviendrait le rouage central d'une politique de spoliation systématique dont il avait été, en Égypte, le témoin critique et impuissant.

Il accepta pourtant. Il pensait pouvoir, depuis ce poste, peser sur la façon dont les collections seraient constituées et présentées, faire valoir la science plutôt que le triomphe.

La contradiction ne lui échappa pas. Il la nota dans son journal, en trois lignes sèches. Puis il passa à autre chose.

Les treize années suivantes seraient les plus productives de sa vie, plus sédentaires et plus administratives que celles qu'il venait de vivre, mais tout aussi exigeantes. Diriger les musées de France demanderait une endurance comparable à celle de l'expédition. Il prit son chapeau et sortit marcher le long des quais.

VII - Le travail commence

Jomard habitait rue de la Croix-Faubin depuis son retour. Une chambre froide en hiver, orientée au nord, mais avec une grande table sur laquelle il avait étalé ses feuilles de mesures.

Depuis un an qu'il était rentré, il transcrivait, comparait, corrigeait. Ses relevés topographiques s'étendaient maintenant sur deux cents feuilles de papier quadrillé, du Delta jusqu'aux cataractes d'Assouan. La carte d'Égypte la plus précise qui eût jamais été dessinée.

Il calculait la hauteur de la Grande Pyramide, cent quarante-six mètres et demi. Les bâtisseurs avaient utilisé une unité de mesure précise, et cette unité, croyait-il, pouvait maintenant être retrouvée. Il en publierait la valeur en 1817, 0,462 mètre pour la coudée. Les égyptologues devraient la corriger. La coudée royale mesure 0,5236 mètre, et la Grande Pyramide en compte environ deux cent quatre-vingts.

Il pensait aussi au canal de Suez. Bonaparte l'avait envisagé.

Lepère, l'ingénieur en chef, avait commis une erreur monumentale. Il avait conclu que la mer Rouge était près de dix mètres plus haute que la Méditerranée, rendant le canal impossible sans écluses.

Jomard doutait déjà de ces chiffres, sans pouvoir le démontrer. Le rapport de Lepère serait publié dans la *Description* elle-même.

Cette erreur coûterait près d'un demi-siècle, jusqu'à ce que Bourdaloue, en 1847, refasse les mesures et montre que les deux mers étaient presque au même niveau, et que Ferdinand de Lesseps creuse le canal en dix ans.

Ce soir-là, Jomard regardait sa carte du Nil. Chaque méandre relevé à la boussole et au théodolite, chaque village, chaque temple. La vallée s'étirait sur dix feuilles du nord au sud, avec une précision qui permettrait à un ingénieur de prévoir où l'eau irait si on construisait un barrage.

Un siècle plus tard, les ingénieurs britanniques qui construiraient le premier barrage d'Assouan consulteraient encore les relevés de Jomard.

Il coucha ce soir-là dans son journal une seule phrase. « Tout ce travail pour que les ingénieurs du siècle prochain puissent gérer l'eau d'un peuple que nous n'avons pas su gouverner. »

Sur les deux cents feuilles, cent dix restaient à mettre au net avant que la Commission puisse commencer à imprimer le premier volume de la *Description*.

Octobre avait amené les premières vraies résistances du travail.

La plus profonde tenait aux hiéroglyphes.

Jollois s'en rendait compte chaque soir en relisant ses notes de la journée. Avec Devilliers, il avait dessiné des centaines de colonnes d'inscription à Karnak, à Louqsor, dans la Vallée des Rois. Ils les avaient copiées avec une précision de graveur, signe après signe, sans en comprendre un seul. La *Description* publierait ces colonnes que des milliers de lecteurs regarderaient sans que personne sache ce qu'elles disaient.

On n'y pouvait rien. Pas encore.

Marcel le dit sans détour lors d'une réunion d'octobre.

— Nous ne savons pas les lire. Voilà. Alors nous les copions — exactement — et pour le reste, un style strictement descriptif. Ce que nous voyons. Ce que ça signifie… d'autres le trouveront.

La *Description de l'Égypte* était au commencement une idée de Fourier, ou presque. Kléber en avait encouragé le projet, Bonaparte avait ordonné de publier, Conté dirigeait l'exécution, les dessinateurs fournissaient les images. Mais c'était Fourier qui avait compris le premier ce que ce livre devait être, une encyclopédie d'une civilisation entière, telle qu'on l'avait trouvée.

Il rédigerait la préface historique depuis la préfecture de Grenoble pendant des années. Une synthèse dense de tout ce qu'on savait de l'Égypte depuis les Grecs.

Le volume des images était vertigineux. Jollois et Devilliers avaient leurs carnets, Dutertre, Denon et Cécile les leurs. Jomard détenait deux cents feuilles de relevés, Geoffroy des centaines de planches de zoologie et de botanique, les ingénieurs des plans architecturaux pour chaque monument visité. Au total, huit cent quatre-vingt-quatorze planches, dont une soixantaine en couleurs. L'entreprise mobilisa quelque quatre cents graveurs, sur vingt ans, et des dizaines de dessinateurs, dont beaucoup avaient participé à l'expédition.

Des planches si grandes qu'aucune presse parisienne ne pouvait les imprimer. Conté — le même Conté qui avait fabriqué des crayons en Égypte — avait conçu avant sa mort en 1805 une machine à graver les fonds et les ciels, que ses successeurs mirent en œuvre. Des presses neuves furent construites. Certaines planches couvraient près d'un mètre carré. Il fallut des feuilles de papier fabriquées spécialement. Quelques-unes demandèrent deux années de travail à elles seules.

Le premier volume parut en 1809. Le dernier en 1829. Vingt-trois volumes, imprimés sur papier vélin. L'édition commerciale Panckoucke paraîtrait à partir de 1820 en trente-sept volumes.

Fourier verrait paraître les premiers volumes, puis l'œuvre achevée. Il mourrait en 1830.

La *Description de l'Égypte* créa l'égyptologie comme discipline. Elle documenta des monuments depuis détruits, des couleurs depuis effacées, des sites depuis pillés. Elle permit à un savant français d'élaborer sa méthode de déchiffrement. Ce que la France garda véritablement de l'Égypte, c'était cent soixante-sept cerveaux et les huit cent quatre-vingt-quatorze planches qu'ils avaient produites. Ce qu'elle avait volé — et le mot était exact, quelle que soit la justification — était à Londres. Les statues à Londres, le savoir à Paris.

Le réconfort n'était pas mince.

Les autres difficultés — cohérence entre planches de différents artistes, standardisation des noms de monuments — furent réglées par des procédures de travail que la Commission mit au point d'après la méthode habituelle de Fourier, claire, pratique, immédiatement applicable. On vérifia chaque planche contre les relevés dimensionnels. On adopta les noms arabes modernes comme noms officiels, avec les noms grecs anciens entre parenthèses.

Jomard proposa la règle des noms. La Commission l'adopta.

En novembre, Jollois et Devilliers commencèrent la rédaction des notices. Chaque planche devait être accompagnée d'un texte donnant la localisation, les dimensions, l'état de conservation et l'attribution dynastique probable.

Jollois rédigea les notices concernant les principaux temples de Thèbes qu'il avait relevés avec Devilliers. Sa prose, qui devait quelque chose au romantisme naissant, mêlait aux mesures des passages où passait encore ce qu'il avait éprouvé devant ces monuments.

Sa notice de Karnak commençait par les dimensions. Enceinte d'Amon de vingt-cinq hectares environ, cent trente-quatre colonnes dans la salle hypostyle, douze colonnes centrales de vingt et un mètres de hauteur. Puis une phrase. « L'effet produit par cette forêt de colonnes est celui d'un espace où la grandeur humaine et la grandeur divine se confondent. »

Fourier ratura la phrase. Jollois la remit.

Fourier relisait à Grenoble les notices que le courrier lui apportait et en raturait les passages lyriques. Jollois les réintégrait. Fourier les raturait à nouveau.

— Nous faisons de la science, écrivait Fourier en marge, l'œil déjà sur la page suivante. Pas de la littérature.

— La science de quoi ? répondait Jollois par retour du courrier. Ces monuments ont été construits pour produire un effet. Sur celui qui les regarde. Sans l'effet, nous cataloguons des pierres.

Ni l'un ni l'autre ne céda, et les deux tons restèrent dans la *Description*, côte à côte, parfois sur la même page.

Fourier logeait à la préfecture de l'Isère, à Grenoble, à plusieurs jours de diligence de la Commission.

Il pensait à Bonaparte, laissant de côté la vanité et l'ambition, auxquelles il avait depuis longtemps renoncé à s'opposer. Cet homme avait lancé une expédition qui avait changé la façon dont

l'Europe regardait l'Égypte, changé la façon dont Fourier lui-même regardait l'histoire, et il n'en savait sans doute pas grand-chose. Pour Bonaparte, l'Égypte avait été une erreur militaire réparée par un coup d'État réussi. Pour Fourier, elle resterait toute sa vie la période la plus dense qu'il eût connue.

Ceux qui font l'histoire, pensa-t-il, et ceux qui la comprennent… Il chercha une proportion, n'en trouva pas.

Il s'arrêta sur le quai, au bord de l'Isère. Un jeune homme vendait des journaux dans le froid. Il en acheta un sans le lire, et continua.

Rue de la Croix-Faubin, Jomard travaillait encore. Le papier calque avait fini par recouvrir toute la grande table, et les carnets s'empilaient par terre. Ce soir-là, il préparait ses feuilles pour la carte que Jacotin, chef des ingénieurs géographes, dresserait pour l'atlas de la *Description*. La vallée du Nil s'étendait sur huit degrés de latitude mais ne dépassait jamais vingt kilomètres de large. La projection de Bonne, adoptée pour cette carte, conserve les surfaces et ne déforme guère les distances près du méridien central. Elle convenait à cette mince bande fertile.

Il traça le premier méridien. Puis les parallèles. Puis l'embouchure du Nil au nord, à Rosette. Puis le cours du fleuve vers le sud avec ses méandres qu'il connaissait par cœur pour les avoir mesurés pendant trois ans.

La carte prenait forme. Dans le froid, l'encre séchait mal.

Il était minuit quand Jomard posa sa plume. Il souffla la lampe plutôt que de la laisser s'éteindre — une habitude de l'Égypte, où l'huile coûtait cher — et resta un temps dans le noir. Vingt-quatre ans. Il avait vu les pyramides, les temples de Thèbes, le désert, une bataille, une capitulation, mesuré des choses que personne n'avait mesurées avant lui.

Et maintenant il faisait une carte dans une chambre froide.

Il n'en éprouvait pas de regret. Il pensa à Abdallah, le *wakil* du canal, pour qui l'apprentissage ne finissait jamais parce que le

canal non plus ne finissait jamais de changer. La moisson était faite. Restait à battre le grain, la nuit, lentement.

Geoffroy Saint-Hilaire, dans son cabinet du Muséum, écrivait à Cuvier. Ils étaient amis, et ne seraient rivaux que plus tard. La lettre disait simplement ce qu'il tenait pour vrai.

Il lui décrivait les ibis momifiés de Saqqarah, les crocodiles du Nil, les chats de Boubastis. Et il lui confiait ce qu'il avait constaté pendant les mois égyptiens. Ces animaux vieux de trois mille ans ne différaient en rien de leurs descendants vivants. Sur ce point, Cuvier et lui étaient encore d'accord.

Geoffroy changerait d'avis, et Cuvier le combattrait. Leur querelle éclaterait au grand jour en 1830 devant l'Académie des sciences. Elle serait l'une des plus importantes de l'histoire naturelle européenne. Elle n'en était pas là, en décembre 1802, dans son cabinet du Muséum, avec une lettre à un homme qu'il aimait et dont il serait l'adversaire.

Il cacheta la lettre et la posta le lendemain matin.

L'Égypte continuait d'agir, à distance, sur ceux qui l'avaient traversée.

En décembre, le ministère de l'Intérieur signifia à Conté que les dépenses dépassaient les prévisions. Les graveurs absorbaient quarante pour cent du budget. Le papier de qualité, vingt. Réduire sans sacrifier la qualité, impossible. Conté le dit au ministre. Le ministre dit qu'il verrait.

Il vit. Les fonds furent maintenus. La *Description* continua.

Jomard, un autre soir, avait sorti ses notes du Fayoum. Des relevés d'irrigation qu'il n'avait pas encore transcrits pour la *Description*. Canaux, débits, rotations des sakiehs. Il avait passé deux semaines là-bas à mesurer des choses que les fellahs savaient sans les avoir jamais écrites. Un système hydraulique aussi vieux que les pharaons, tenu entier dans les têtes des hommes qui le pratiquaient depuis l'enfance. Il l'avait noté, converti en minutes et en

débits, mis en forme pour que des ingénieurs du siècle suivant puissent le lire. Il ne voyait pas d'autre façon de le sauver.

Il resta longtemps le carnet ouvert sur les genoux. Au Fayoum, les mêmes bœufs, probablement, tournaient dans leurs cercles.

Fin décembre, les mémoires des quatre parties de l'ouvrage, Antiquités, État moderne, Histoire naturelle et Géographie, étaient en cours de préparation simultanée. La direction était tracée, les équipes en place.

Le soir du 31 décembre 1802, Jollois posa son crayon et regarda les tubes de cuivre alignés contre le mur de son bureau. Vingt-trois tubes de cuivre, numérotés à la peinture noire. Dans le tube numéro un, ses carnets les plus anciens, Alexandrie, la marche dans le désert, les premières vues des pyramides. Le numéro deux gardait la suite du voyage, le numéro trois les relevés de Thèbes et de la Vallée des Rois. Dans le dernier, les derniers dessins, faits à Alexandrie en septembre. Il se leva, prit le tube numéro un, dévissa le bouchon. Sortit le premier carnet. Le carnet s'ouvrit sur un croquis rapide. Un pont de navire, avec les voiles et la flotte en arrière-plan, dessiné lors de la traversée de mai 1798. Quatre ans plus tôt. Il referma le carnet, revissa le bouchon. Remit le tube contre le mur.

Dehors, Paris finissait son année dans le bruit ordinaire d'une grande ville. Les carillons, les voix, les roues des voitures sur les pavés gelés. Dans quelques heures, 1802 deviendrait 1803. La *Description* aurait un an. Il en faudrait vingt-six encore.

Il laissa la lampe mourir et sortit dans la rue. Il marcha un moment sans direction précise, dans le froid sec de la nuit parisienne. Au coin de la rue de Grenelle, il s'arrêta et leva les yeux. Le ciel était dégagé. Orion était là, au-dessus des toits, exactement là où il l'avait vu au-dessus des pyramides pendant l'hiver 1798.

Il resta le nez levé jusqu'à ce que le froid lui engourdît les doigts.

Il rentra chez lui, s'assit à sa table, ouvrit un carnet vierge. En tête de la première page, il écrivit la date. Puis, dessous. « Temple de

Karnak, salle hypostyle. Colonnes centrales, 21 mètres. Diamètre, 3 mètres 50. Chapiteaux papyriformes. »

Il reprit la notice.

Bonaparte, lui, n'avait pas attendu. Premier Consul depuis brumaire an VIII, Consul à vie en 1802, Empereur des Français en 1804. L'homme qui avait dit aux savants du Caire que leur travail durerait après lui construisait quelque chose de plus ambitieux et de plus fragile, un régime. La *Description de l'Égypte* paraîtrait sous l'Empire. Ce que l'expédition avait été dans les faits — précaire, incomplète, coûteuse — devenait dans le récit officiel une fondation de la gloire nationale.

Pour Denon, au Louvre, le travail ne faisait que commencer. Les campagnes allaient reprendre. L'Autriche en 1805, la Prusse en 1806. Et avec les campagnes, les collections.

Fin du tome II